COLLECTION PALLAS

Anthologie du Félibrige Provençal

(1850 à nos jours)

POÉSIE

PAR

Ch.-P. JULIAN et P. FONTAN

TOME PREMIER

LES FONDATEURS DU FÉLIBRIGE
ET LES PREMIERS FÉLIBRES



PARIS
LIBRAIRIE DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Anthologie

du

Félibrige Provençal
(1850 à nos jours)

POÉSIE

Textes choisis accompagnés de la traduction littérale en regard, de notices bio-bibliographiques, de nombreux autographes et de la musique des chansons les plus connues.

par

Ch.-P. JULIAN et P. FONTAN

TOME PREMIER

LES FONDATEURS DU FÉLIBRIGE ET LES PREMIERS FÉLIBRES

1920

AVERTISSEMENT

Sous le titre d'Anthologie du Félibrige Provençal, nous nous sommes proposé de présenter au grand public un choix des meilleures pages des principaux représentants de la Renaissance Provençale de 1850 à nos jours, et plus particulièrement, des écrivains de langue mistralienne.
Sans renoncer à rendre justice dans un recueil ultérieur aux écrivains en langue d'oc des autres provinces du Midi, nous avons cru en effet devoir nous arrêter tout d'abord devant la magnifique production littéraire de la Provence contemporaine qui, pour la supériorité de son dialecte, la valeur, le nombre et la variété des talents et des œuvres, occupe sans conteste le premier rang dans la littérature félibréenne.
Aussi avons-nous jugé équitable d'y consacrer les trois volumes de cette anthologie.
Les deux premiers sont réservés, dans l'ordre chronologique, à la poésie.

- Le tome I: fait place aux fondateurs et à la première génération du Félibrige, ainsi qu'aux poètes et aux troubaires du temps qui se sont rangés aux lois de la nouvelle école.
- Le tome II: renferme les poètes de la deuxième et de la troisième génération et se termine par les poètes actuels.
- Le tome III: est consacré à la prose, qui, pour n'avoir pas le lustre et la renommée de la poésie, n'en est pas moins représentée par des œuvres de tout premier ordre et mérite, de ce fait, un recueil spécial.

Une même méthode a présidé à la composition de ces trois volumes.
A côté des grands noms, désormais classiques, de Mistral, de Roumanille d'Aubanel, de Félix Gras, etc., auxquels on ne saurait mesurer la place sans injustice et sans dommage,nous avons tenu à faire figurer, autant que l'exiguïté du cadre le permettait, les félibres de second plan qui, par l'originalité de leur talent jointe à l'influence de leur personnalité et de leurs écrits, ont acquis le plus de réputation et ont le plus largement contribué, derrière leurs illustres compatriotes, au développement de la Renaissance Provençale aussi bien qu'au progrès des lettres et de l'esprit français. Parmi la foule des minores, nous avons seulement retenu les noms qui nous ont paru justifier leur admission dans ces pages par un mérite littéraire indiscutable.

(1) Malgré notre désir de ne négliger aucune manifestation vraiment remarquable ou originale de la pensée félibréenne notre ouvrage présente des lacunes que nous ne nous dissimulons pas. Elles sont dues à des causes diverses dont la principale est l'espace restreint dont nous disposions avec notre traduction qui occupe la moitié de chaque volume.
Des écrivains de valeur n'ont point trouvé ici la place à laquelle ils avaient droit. Personne ne le regrette plus que nous. On voudra bien excuser ces omissions, dont quelques-unes au moins ne nous sont pas imputables.

De substantielles notices biographiques et littéraires précèdent les morceaux choisis. Rédigées avec un soin scrupuleux d'après les travaux les plus récents, les meilleures et les plus impartiales critiques, ou d'après nos propres jugements, elles apprécient aussi complètement que possible, à la suite d'une exacte bibliographie, l'œuvre, les idées et l'influence de chaque écrivain.

Les extraits, subordonnés à la valeur et à l'importance de l'auteur cité, ont été choisis parmi les plus caractéristiques, de façon à mettre en relief les différents aspects de sa pensée et de sa manière. A l'exemple des Poètes Français Contemporains de l'anthologie de M.Walch, les poètes et les prosateurs provençaux actuellement en vie ont eux-mêmes désigné les morceaux les plus dignes de les représenter.
En dépit des difficultés auxquelles nous nous sommes heurtés pour nous procurer, en dehors de ceux des chefs du chœur félibréen, des ouvrages moins répandus, le plus souvent tirés à un petit nombre d'exemplaires et absents des catalogues de librairies ou de bibliothèques, nous nous sommes fait une règle de puiser nos textes, après lecture, dans les œuvres mêmes. Pour celles qui n'ont pas été éditées,et pour celles-là seulement, nous avons eu recours aux revues provençales et aux anthologies déjà existantes.
M. A. van Bever ayant donné dans son anthologie des Poètes du Terroir, parue dans la même collection, un certain nombre de pièces des meilleurs félibres de Provence, nous avons cru inutile, malgré leur intérêt et leur popularité, de reproduire ici ces mêmes pièces.
Dans un ouvrage de vulgarisation qui s'adresse avant tout à un public ignorant, ou à peu près, de la langue provençale, il était nécessaire de soigner tout spécialement la traduction française. Non seulement nous avons revu ligne par ligne la traduction des auteurs, mais nous n'avons pas hésité à la corriger chaque fois qu'elle nous a semblé inexacte ou trop libre, comme il arrive pour celle de bon nombre de poètes de la première et de la deuxième génération qui ont accompagné leur texte d'une sorte de paraphrase, soit pour conserver dans leur traduction le rythme de leurs vers, soit pour prouver que leur idiome n'était pas un patois, mais une véritable langue, très éloignée du français. Enfin, nous avons nous-mêmes traduit les extraits tirés d'œuvres publiées sans traduction.

Dans tous les cas, nous nous sommes efforcés dans notre transposition littérale, sans vouloir sacrifier l'élégance à la précision, de serrer de très près l'original, afin d'en faire sentir, autant qu'il se peut en pareille matière, la saveur et le charme particuliers.
Ainsi conçue, nous espérons que cette chrestomathie facilitera au lecteur l'accès d'un monde littéraire dont on parle beaucoup, mais que beaucoup connaissent superficiellement, parce que d'un abord malaisé au point de vue matériel. Elle lui permettra sans doute en même temps de se faire une idée plus exacte de ce qu'est le Félibrige provençal, en lui offrant une vue d'ensemble de ce grand mouvement d'idées et de sentiments qui, grâce au génie de Mistral et à l'art de ses disciples, a prêté à la Provence du XIXème siècle l'éclat d'une Renaissance.
A l'heure où l'enseignement de la langue et de la littérature méridionales, après s'être ouvert les portes des Facultés, s'organise dans les lycées et collèges du Midi, nous souhaitons à nos petits recueils l'enviable honneur de contribuer à mieux faire connaître et aimer aux jeunes Provençaux les richesses intellectuelles et morales de leurs petite patrie.
Ce nous est un très agréable devoir, en terminant, que de témoigner aux éditeurs, aux héritiers des auteurs décédés comme aux auteurs vivants, toute notre reconnaissance pour la gracieuse obligeance avec laquelle ils nous ont autorisés à puiser dans les œuvres qui leur appartiennent. Nous sommes sur ce point particulièrement redevables à Mmes Frédéric Mistral et Roumanille et à MM. Lemerre, Jean Aubanel et Paul Ruat. Qu'ils trouvent ici l'expression de nos vifs remerciements. Nous remercions aussi sincèrement tous ceux qui nous ont permis de mener ce travail à bonne fin en nous aidant de leurs conseils ou en nous communiquant des autographes, tel notre excellent ami le bon félibre carpentrassien François Jouve, qui de plus, a bien voulu se charger de revoir après nous les épreuves. (1)

1920. CH. P. JULIAN.

(1). Quand aux rôles des trois collaborateurs, il serait difficile de les définir avec précision, tant à cause de leur complète subordination à l'unité de l'œuvre que de leur respective collaboration à l'ensemble comme aux détails. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que l'idée première de l'ouvrage revient à M.Charles Julian, qui, dès avant la guerre, l'a préparé avec son fils, M. Pierre Julian, collaboration à laquelle est venue fortuitement s'adjoindre en 1918 celle de M. Pierre Fontan.

ANTHOLOGIE

DU

FÉLIBRIGE PROVENÇAL

TEXTE

LOU CANT DI FELIBRE

Sian tout d'ami, sian tout de faire,
Sian li cantaire dóu païs!
Tout enfantoun amo sa maire,
Tout auceloun amo soun nis:
Noste cèu blu, noste terraire,
Soun pèr nous-autre un paradis.

Sian tout d'ami galoi e libre,
Que la Prouvènço nous fai gau;
Es nàutri que sian li felibre,
Li gai felibre prouvençau!

En prouvençau ço que l'on pènso
Vèn sus li bouco eisadamen:
O douço lengo de Prouvènço,
Vaqui perqué fau que t'amen!
Sus li frejau de la Durènço
N'en fasèn vuei lou sarramen!

Sian tout d'ami etc.

Li bouscarleto, de soun paire
Jamai óublidon lou piéuta;
Lou roussignòu l'óublido gaire,

Ço que soun paire i'a canta;
E lou parla de nòsti maire
Poudrian nàutri l'óublida ?

Sian tout d'ami, etc.

Enterin que li chatouneto
Danson au brut dóu tambourin,
Lou dimenche, soulo l'oumbreto
D'uno figuiero vo d'un pin,
Aman de faire la gousteto
E de chourla'n flasquet de vin.

Sian tout d'ami, etc.

Alor, quand lou moust de la Nerto
Sautourlejo e ris dins lou got,
De la cansoun qu'a descuberto
Tre qu'un felibre a larga'n mot,
Tóuti li bouco soun duberto
E la cantan tóutis au cop.

Sian tout d'ami, etc.

Di chatouno escarrabihado
Aman lou rire enflantouli;
E se quaucuno nous agrado,
Dins nòsti vers achatourli
Es pièi cantado e recantado
Emé de mot mai que poulit.

Sian tout d'ami, etc.

Quand li meissoun saran vengudo,
Se la sartan fregis souvènt;
Quand chaucharés vòsti cournudo,
Se lou rasin moustejo bèn,
E que vous faugue un pau d'ajudo,
l'anaren tóuti en courrènt.

Sian tout d'ami, etc.

Di farandoulo sian en tèsto;
Pèr Sant Aloi turtan lou got;
Quand fau lucha, quitan la vèsto;
Vèngue Sant Jan, sautan lou fiò;
E pèr Calèndo, la grand fèsto,
Pausen ensèn lou cacho-fiò.

Sian tout d'ami, etc.

Quand au moulin se vèn desfaire
Li sa d'óulivo, se vesès
D'agué besoun d'un barrejaire,
Poudès veni, sian toujour lèst:
Atrouvarés de galejaire
Qu'en ges de part n'i'a panca dès.

Sian tout d'ami etc.

Se 'n cop fasès la castagnado,
Apereiça vers Sant Martin
S'amas li conte de vihado,
Apelas-nous, bràvi vesin,
E vous n'en diren talo astiado
Que n'en rirés jusqu'au matin.

Sian tont d'ami, etc.

Vous manco un priéu pèr vosto voto ?
Quouro que fugue, sian eici...
E vous, nouvieto cafinoto,
Un gai coublet vous fai plesi ?
Counvidas-nous: n'avèn, mignoto,
N'avèn pèr vous cènt de chausi.

Sian tout d'ami, etc.

Quouro, que sagatés la trueio,
Manquessias pas de nous souna!
Quand s'atrouvèsse un jour de plueio,
Tendren la co pèr la sauna:
Un bon taioun de fricassueio,

I'a rèn de tau pèr bèn dina.

Sian tout d'ami, etc.

Fau que lou pople se satire;
Toujour, pecaire aco's esta...
Eh! se jamai falié rin dire
N'i'aurié, bon goi! pèr ié pela!
Fau que n'i'ague pèr lou fai rire,
Fau que n'i'ague pèr ié canta!

Sian tout d'ami galoi e libre
Que la Prouvènço nous fai gau;
Es nàutri que sian li felibre,
Li gai felibre prouvençau.

De la Grand-Felibrarié de Font-Segugno,(1)
Li Felibre assembla lou 21 de mai 1854.

(Armana Prouvençau, 1855.)

TRADUCTION - LE CHANT DES FÉLIBRES

Nous sommes tous des amis, des frères, — nous sommes les chanteurs du pays! — Tout petit enfant aime sa mère, — tout oisillon aime son nid: — notre ciel bleu, notre terroir — sont pour nous autres un paradis.

Nous sommes tous des amis joyeux et libres, — de la Provence épris; — c'est nous qui sommes les félibres, — les gais félibres provençaux.

En provençal, ce que l'on pense — vient sur les lèvres aisément. — O douce langue de Provence, — voilà pourquoi il faut que nous t'aimions! — Sur les galets de la Durance — nous en faisons aujourd'hui le serment.

Nous sommes tous des amis, etc.

Les fauvettes, de leur père, — jamais n'oublient le gazouillement; — le rossignol ne l'oublie guère, — ce que son père lui chanta; — et le langage de nos mères, — pourrions-nous l'oublier, nous autres ?

Nous sommes tous des amis, etc.

Cependant que les jouvencelles — dansent au bruit du tambourin, — le dimanche, à l'ombre légère, — à l'ombre d'un pin ou d'un figuier, — nous aimons à faire un petit goûter, — et à lamper un flacon de vin.

Nous sommes tous des amis, etc.

Alors, quand le moût de la Nerthe — sautille et rit dans le verre, — de la chanson qu'il a trouvée — dès qu'un félibre à lancé un mot, — toutes les bouches sont ouvertes — et nous chantons tous à la fois.

Nous sommes tous des amis, etc.

Des jeunes filles sémillantes — nous aimons le rire enfantin; — et si quelqu'une nous agrée, — dans nos vers de galanterie — elle est ensuite chantée et rechantée — avec des mots plus que jolis.

Nous sommes tous des amis, etc.

Quand les moissons seront venues, — si la poêle frit souvent; — quand vous foulerez vos portoires, — si le raisin rend bien son jus, — et que vous ayez besoin d'un peu d'aide, — nous irons tous à vous en courant.

Nous sommes tous des amis, etc.

Nous conduisons les farandoles; — à la Saint-Eloi, nous choquons le verre; — s'il faut lutter, nous mettons bas la veste; — vienne Saint-Jean, nous sautons le feu; — et pour la Noël, la grande fête, — ensemble nous posons la bûche.

Nous sommes tous des amis, etc

Quand au moulin on vient détriter — les sacs d'olives, si vous voyez — qu'il vous faut quelqu'un pour pousser la barre, — vous pouvez venir, nous sommes toujours prêts: — vous trouverez des galéjaires (1) — comme il n'en est pas dix nulle part.

Nous sommes tous des amis, etc.

Le jour où vous ferez la rôtie des châtaignes, — aux environs de la Saint-Martin,— si vous aimez les contes de veillées, — appelez-nous, braves voisins: — nous vous en dirons de telles brochées — que vous en rirez jusqu'au matin.

Nous sommes tous des amis, etc.

Il vous manque un prieur pour votre fête patronale ? — A quel moment qu'elle soit, nous voici... — Et vous, pimpantes jeunes mariées,— un gai couplet vous fait-il plaisir ? — Conviez-nous: nous en avons, mignonnes, — nous en avons pour vous cent de choisis.

Nous sommes tous des amis, etc.

Quand vous égorgerez la truie, — ne manquez pas de nous appeler! — Serait-ce p ar un jour de pluie, — pour la saigner nous tiendrons la queue: — un bon morceau de fressure,— il n'y a rien de tel pour bien dîner.

(l) Diseur de galéjades, de plaisanteries.

Nous sommes tous des amis, etc.

Il faut qu'au travail le peuple ahane: —ce fut, hélas! toujours ainsi... — Eh! s'il fallait ne jamais rien dire, — il y aurait de quoi crever, bon sang! — Il en faut pour le faire rire, — il en faut pour lui chanter!

Nous sommes tous des amis joyeux et libres, — de la Provence épris: — c'est nous qui sommes les félibres
— les gais félibres provençaux.

De la Grande Félibrée de Font-Ségugne,
Les Félibres assemblés le 21 mai 1854.
(Almanach Provençal, 1855.)

Cette poésie, datée du 21 mai 1854, est l'œuvre collective des enthousiastes jeunes gens qui, ce jour- là, fondèrent le Félibrige à Font-Ségugne. Elle ouvre comme un manifeste expressif et entraînant » le premier almanach félibréen celui de 1855.
A la première page en belle place, a dit plus tard Mistral, tel qu'un trophée de victoire, notre Chant des Félibres exposait le programme de ce réveil de sève et de joie populaire qu'était le Félibrige, à son aurore. On peut voir a la lecture de ce Chant qu'à cette époque Mistral et ses joyeux amis ne prévoyaient pas encore nettement le bel épanouissement et la portée du mouvement qui devait dans la suite s'étendre sur notre Midi tout entier comme sur tous les pays de race latine, et que,dans leur esprit, le champ de leur action future ne dépassait pas leur horizon natal.

Il n'en est pas moins vrai que leur premier manifeste, leur Credo en vers qui esquisse en même temps un charmant tableau de la simple vie campagnarde, de la Provence patriarcale et rustique, tableau que le monde entier allait voir resplendir en 1859 dans Mirèio, affirme déjà deux grands principes de la doctrine félibréenne: la glorification du pays natal dans l'union la plus cordiale et le respect de la tradition populaire, l'amour du peuple auquel les gais félibres provençaux veulent apporter la consolation du rire sain et de la poésie fraternelle.

JOSEPH ROUMANILLE
(1818-1891)

ŒUVRES. — Li Margarideto, poésie (Paris, Techenner, 1847); — Li Sounjarello, poéme (Avignon, Seguin, 1851); — Li Prouvençalo, anthologie des poètes prov. contemp. (Ibid., 1852); — La Part de Diéu, conte en vers, avec une introd. sur l'orth. prov. (Ibid., 1853); — La Campano mountado, poème héroï- comique en sept chants (Avignon, Roumanille, 1857): — Li Nouvè, quatorze noëls publiés à la suite des Noëls de Saboly et de Peyrol (Ibid., 1858) et réimprimés, avec musique et accompagnement de piano ou d'orgue, en 1880 (Ibid.): — Lis Oubreto en proso, recueil de pamphlets et d'études de mœurs. etc. (Ibid.,1859); — Lis Oubreto en vers, 1835-1859,contenant Li Margarideto, Li Sounjarello, La Part de Diéu, Li Nouvè et Li Flour de Sàuvi (1859); nouv. édition en 1903, avec trad. franç. et une introd. biographique par Paul Mariéton (Ibid.): — Lis Entarro-Chin, pamphlet dialogué (Ibid., 1863); — Fau i'ana dialogue politique en proso (Ibid., 1877); — Li Conte Prouvençau e li Cascareleto (Ibid., 1883); nouv. éd. en 1908; éd. partielle, Contes Provençaux, texte et trad. franç. (Paris, Bloud, 1911).

Roumanille a collaboré au *Boui-Abaisso*, à La Commune etc., mais surtout à l'Armana Prouvençau, dont il fut l'éditeur de 1858 à sa mort.

Celui que l'on a surnommé le Père du Félibrige et qui fut en effet le promoteur de la Renaissance méridionale, Joseph Roumanille, naquit le 8 août 1818, au mas des Pommiers, à Saint-Rémy, jolie petite ville située, à égale distance des Baux et de Maillane, dans la vaste et riche plaine de Provence comprise entre Avignon, Arles et Tarascon. Fils d'un jardinier et d'une jardinière, son père était, comme celui de Mistral, un ancien soldat de l'empire revenu aux champs, sa mère une bonne et brave ménagère qui comprenait avec peine le français, le petit Joseph fut élevé dans un milieu rustique et catholique où l'on conservait avec soin la langue et les vieilles traditions de la Provence. Aîné le Sept enfants, on le destinait aux ordres. Mais au collège de Tarascon où il fut envoyé après avoir fréquenté quelque temps l'école de Saint-Rémy, sa véritable vocation s'éveilla: on raconte que le jeune Roumanille, tout en poursuivant de bonnes études classiques, s'occupait à traduire dans sa langue maternelle Homère et Virgile, encouragé par son professeur, le poète breton Emile Péhant, qui l'autorisait parfois à donner lecture en classe de ses traductions versifiées. Un jour même, on guise de discours latin, il remit un sonnet en vers provençaux! Un nouveau concours de circonstances ne devait pas tarder à fortifier ce goût précoce. Ses études terminées, Roumanille songea à travailler pour vivre. Il trouva dans la Drôme, à Nyons,une place de maître d'études dans un pensionnat dirigé par Charles Dupuy, poète provençal, chez qui enseignait un autre poète provençal, Camille Reybaud. Dans ce milieu exceptionnel sa vocation se confirma et il n'est pas douteux que vers 1845, à une époque où l'on parlait partout de poésie populaire, son idée, venue dès le collège, de relever la langue et de restaurer la littérature méridionales, n'ait pris corps dans son esprit. (1)

Roumanille ne resta point longtemps à Nyons. Antoine Dupuy, le frère de Charles, ayant transféré le pensionnat en Avignon (1845), il le suivit en qualité de professeur-surveillant et son généreux projet reçut alors l'encouragement décisif de sa liaison providentielle avec le jeune Mistral, élève de la pension et hanté du même rêve magnifique. Un dimanche, le jeune maître, en surveillant les vêpres à l'église des Carmes, aperçut l'élève Mistral qui écrivait en cachette. Il va à lui, les yeux sévères, et saisit le papier suspect. Mais au lieu de quelque billet doux ou de quelque sottise scolaire, il y voit aligné des vers en langue provençale; l'adolescent traduisait les psaumes...

— J'en fus si ému, disait plus tard Roumanille, que j'en pleurai de joie...

A la sortie, il s'approcha de l'écolier:

— Alors, lui dit-il, vous écrivez en provençal!

Et Mistral d'avouer. Ravi de sa découverte, Roumanille lui récita aussitôt quelques-unes de ses poésies.

L'aveu de leur commune occupation et des rêves qu'ils y rattachaient fut entre le professeur et le rhétoricien comme une étincelle.

Ce fut le signe, le mot auquel deux néophytes se reconnaissent au milieu de la foule ignorante de leur foi.
Ainsi se forma entre le futur grand homme et celui qui apparaît comme son précurseur le plus proche et le plus éminent une amitié qui allait désormais unir par le lien le plus étroit leurs travaux. Ajoutons qu'un autre provençalisant en herbe vivait dans la même pension, Anselme Mathieu, écolier aussi et poète.
Deux ans plus tard, excité par ses jeunes amitiés, ayant quitté l'institution Dupuy pour l'imprimerie Seguin, où il remplissait les fonctions de correcteur, Roumanille publiait son premier recueil de vers, Li *Margarideto* (les Pâquerettes).

(1). C'est à Nyons que Roumanille devint un des collaborateurs assidus du *Boui-Abaisso*, journal hebdomadaire rédigé en vers provençaux et ouvert par Joseph Désanat, son directeur, à tous les poètes du temps (Marseille, 1841-1849).

Ces *Margarideto* marquent une date importante dans l'histoire de la littérature provençale: elles annoncent le réveil de la langue des troubadours et restaurent dans sa dignité littéraire un idiome qui ne servait plus qu'à traduire des grossièretés ou des thèmes burlesques. Des stances élégiaques des sonnets, des contes, quelques fables, un petit poème dialogué, tel est le bilan de ce recueil offert au lecteur sans traduction ni glossaire, car Roumanille s'adresse avant tout à ses compatriotes. Il y apparaît, suivant l'heureuse expression de M. Ripert, comme un alexandrin catholique et un élégiaque.
Les nombreuses élégies des *Margarideto*, écloses à une époque où l'imitation de Lamartine tentait tous les poètes, contiennent, à côté de banalités d'un tour littéraire, quelques accents sincères et gracieux: — Ce sont ceux qui viennent de la famille ou de la religion, tellement unis dans le cœur du poète comme dans la vie du temps, qu'on ne les distingue pas. Au reste c'est à ce double sentiment familial et religieux que la poésie de Roumanille doit sa grandeur, et son succès, puisqu'elle était l'exacte expression de l'idéal populaire du moment. Cette poésie vaut aussi par le sentiment naturel de la simplicité et de la mesure, du délicat et du juste que l'étude des modèles antiques n'a pu que renforcer.
Quant aux fables et aux contes, dont certains sont une imitation appropriée de l'antiquité grecque et de La Fontaine, ils se distinguent par leur verve discrète et leur savoureux réalisme et annoncent ce que seront plus tard les contes en prose.

Peu après la publication de ces premiers chants éclatait la Révolution de 48. Royaliste fervent et catholique convaincu. Roumanille laissant la lyre pour les luttes politiques, combattit ardemment la République et les théories nouvelles,à son sens dangereuses pour l'ordre social. Son talent de polémiste en fit un des chefs de la réaction vauclusienne, le Veuillot d'Avignon comme on a dit. Comme tel, il publia successivement dans un journal de guerre appelé La Commune, un des premiers journaux à un sou, des pamphlets dialogues, pleins de véhémence et d'esprit, Li Clube (les Clubs); Un rouge em'un blanc (Un rouge et un blanc); Li Partejaire (les Partageux); La Ferigoudo (le Thym), qui filrent joints plus tard à des études de mœurs pour former le volume intitulé Oubreto en Proso (Œuvrettes en prose, 1859).
Ce temps de lutte passé Roumanille revint à la poésie. En 1852 il composa Li Sounjarello (les Rêveuses), récit de dialogue, d'exquise inspiration, petit drame â deux personnages, au double visage de joie et de tristesse, et l'année suivante, La Part de Diéu (la Part de Dieu), conte moral où il réalise excellemment la formule du poème alexandrin et catholique, son véritable genre. Le meilleur Roumanille est tout entier dans ce petit chef-d'œuvre, fait remarquer M. Ripert: — qualités d'observation, vivacité du récit, tour exact et naturel du dialogue, verve populaire, gravité morale, inspiration religieuse, allure souple du vers libre.
Au sortir de la mêlée publique une fois l'ordre rétabli, le polémiste d'hier n'aurait pu se résigner aisément au calme plaisir des méditations poétiques. Au même moment, une autre bataille s'offre à l'ardent Roumanille: il s'agit de mettre de l'ordre dans le chaos des productions provençales, de combattre ceux qui veulent laisser la vieille langue vénérable au rang des patois faits pour le rire grossier, il s'agit de grouper les forces utiles et de les diriger vers le plus noble but, il s'agit enfin de réaliser l'idée rêvée à Nyons, voilà quelques années...
Dès lors il commence ses travaux d'épuration graphique et littéraire dont il a, avec Mistral, aarêté le plan. Tous deux avaient compris que cette épuration était nécessaire.
— On ne confie rien d'immortel à des langues toujours changeantes, a dit Bossuet. Or tous les dialectes méridionaux orthographiés suivant la fantaisie des écrivains, n'avaient point de formes ni de règles fixes, et, à force d'être défigurés par l'écriture, paraissaient complètement étrangers les uns aux autres. Possédé qu'il était de ce démon du groupement qui lui avait déjà gagné à la Société de la Foi une association charitable d'Avignon, trois précieuses recrues pour son entreprise de rénovation

littéraire, Théodore Aubanel et les frères Giéra Roumanille ne tarda pas a utiliser le précieux rez-de-chaussée de son journal pour y convoquer tous les chanteurs de parler d'oc des deux côtés du Rhône.
Il débarbouilla de leurs orthographes fantaisistes ces écrivains de divers pays et leur substitua en partie l'orthographe phonétique et celle des anciens auteurs et des troubadours. Ses réformes s'étendirent au vocabulaire: il donna droit de cité aux mots expressifs du terroir, dédaignés par préjugé comme grossiers, libéra la langue de la tutelle du français et, pour prêcher d'exemple, s'ingénia à faire valoir dans ses écrits toute l'énergie, la franchise la richesse d'expression qui caractérisent le parler populaire de Provence. Sa profonde culture et son goût parfait, comme les intuitions géniales de Mistral préludant aux savantes recherches du Trésor du Félibrige, lui permirent de fixer peu à peu l'idiome qui allait devenir le parler classique des félibres et tenter par sa formule rhodanienne tous les écrivains provençaux.
Cependant la réforme eut du mal à s'imposer. Dès ses premières tentatives d'épuration, Roumanille se heurta à l'opposition de la plupart des troubaires routiniers, un peu débraillés, jaloux de la renommée naissante de la jeune école, et, d'autre part, trop infatués de leurs mérites pour se ranger aux lois d'Avignon. Dans l'espoir de vaincre les résistances, il rassembla en 1852 les œuvres de tous ses collaborateurs au poétique feuilleton de La Commune et les publia, orthographiées plus purement que de coutume, en une anthologie intitulée *Li Prouvençalo* (les Provençales) qu'un éminent professeur à la faculté de Montpellier, Saint-René Taillandier, présenta au public dans une introduction chaleureuse et savante.
Ce recueil qui, par sa tenue littéraire son système orthographique, la valeur de ses collaborateurs, annonce les temps nouveaux de la poésie provençale, contenait des pièces des vieux patoisants tels que d'Astros, Gaut etc., et surtout des poètes de la nouvelle génération, les futurs fondateurs du Félibrige Mistral, étudiant à Aix, Aubanel, Paul Giéra, Mathieu, etc. Mais les morceaux les plus nombreux étaient de Roumanille alors en pleine production et duquel Sainte-Beuve avait salué les Crèches comme dignes de Klopstock et de Vigny.
Li Prouvençalo eurent un succès retentissant, elles placèrent Roumanille à la tête du mouvement provençal et le mirent en correspondance avec ses collaborateurs et notamment avec J.-B. Gaut (1819-1891), poète aixois fécond et médiocre, mais actif ouvrier de la Renaissance méridionale: ces rapports, de plus en plus étroits l'engagèrent à rassembler dans une ville voisine tous les poètes provençaux afin d'établir un terrain d'entente et un programme d'action et d'unir les efforts épars pour le grand œuvre commun. Après le congrès d'Arles (1852), dont il fut le principal promoteur, après celui d'Aix, où il prit une part active (1853), Roumanille et ses amis désespérant de voir adopter leur réformes, résolurent de faire bande à part et de poursuivre à eux seuls la réhabilitation de leur langue. Avec Mistral, Aubanel, Mathieu, Tavan Brunet et Giéra, il fut des célèbres réunions de font-Ségugne. Le Félibrige en sortit le 21 mai 1854.

(3). Elles sont un remarquable essai de simplification orthographique, mais ce n'est point encore l'orthographe félibréenne qui, triomphe dans l'Armana.

Ce même jour fut décidée la création de l'Armana Prouvençau, l'organe de la Renaissance félibréenne. Roumanille, qui allait abandonner son dur métier de correcteur pour ouvrir la librairie que dirigent aujourd'hui sa veuve et ses enfants, en devint à partir de 1858 l'éditeur (1) et l'âme, avec Mistral. L'année d'après il y publiait, sous le pseudonyme Lou Cascarelet (le Bavard) ses premiers contes en prose, dont la verve paysanne contribua à assurer, en même temps que son activité professionnelle, le rapide succès de l'Armana, qui dépassa vite les limites de la Provence.
Depuis sa fondation il y insérait aussi des poésies signées Lou Felibre di Jardin (le Félibre des Jardins.)

(1). Les trois premières années (1855-1856-1857) ont été éditées par les frères Aubanel.

Quelques années après avoir donné sa Campano mountado (la Cloche montée, 1857), poème héroï-comique à la manière du Lutrin, il fut chargé en 1862, en sa qualité de secrétaire du Félibrige, de couronner aux Jeux Floraux d'Apt une jeune et gracieuse félibresse, Mlle Rose-Anaïs Gras (2), sœur de Félix Gras, et huit mois après, quoique plus âgé de vingt-trois ans, il épousait la lauréate.

(2). Née en 1841 à Malemort (Vaucluse) Mme Roumanille, connue dans les milieux félibréens sous le nom de la Félibresse Rose-Anaïs, a été avec Mme d'Arbaud et Antoinette de Beaucaire, une des premières poétessse en langue d'oc moderne. Son Cantique en l'honneur de sainte Anne d'Apt, une de ses principales compositions, lui valut aux premiers Jeux Floraux du Félibrige célèbres à Apt (1862) le prix la Joie de la Violette. La valeur et l'orthographe de ce naïf cantique furent aigrement discutées par

les ennemis des Félibriges et donna lieu de part et d'autre à de vives polémiques. Depuis la mort de son mari, Mme Roumanille continue son œuvre de propagande félibréenne en éditant *l'Armana Prouvençau* comme la plupart des publications provençales. Elle n'a pas réuni en volume ses vers, composés surtout pendant sa jeunesse. Parus principalement dans l'Armana et l'Almanach du sonnet, ils se recommandent par leur fraîcheur et leur grâce, ainsi que par leur sensibilité. La petite pièce ci-après donnera une idée de son talent.

LA VIÈIO

Vièio, aviè si sèt crous, fais grèu pèr sis espalo!
Au lindau de la porto èro agrouvado; palo
E tremoulant de fre, la pauro maire-grand
De soun vièi capelet desgrunavo li gran,
E dins si sarpihas s'acatant, souspiravo;`
Pièi, quand dins lou sant tèmple, une bono amo intravo:
— Aguès pieta de ièu, belle amo, iè disié
E ploutravon sis iue quand sa bouco risié.

La bello amo inchaiènto, — èi causo tristo à dire!
De la pauro veguè ni lou plour ni lou rire.
Res aguè coumpassioun, res qu'un brave chin blanc,
Que de la pauro vièio ausènt gemi lou plang,
S'aplanto, la regardo, e pietadous e tèndre,
Pèr ié gara la fre vèn a si pèd s'estèndre.

(Armana Provençau 1883.)

Le poète et conteur trouva en Mme Roumanille une collaboratrice éclairée et gagnée à la cause provençale, et l'humble boutique de la rue Saint-Agricol devint bientôt le centre de toutes les publications félibréennes d'où il pouvait entendre battre le cœur même du Félibrige.

La période qui s'étend de 1859 à 1865 marque le triomphe de la Renaissance. Les chefs-d'œuvre couronnent enfin les efforts des jeunes poètes. Mistral avait donne Mirèio en 1859, Aubanel, La Mióugrano (1861), Anselme Mathieu, La Farandoulo (1862). Roumanille réunit alors ses œuvres de vers et de prose en deux recueils. Le recueil de poésies, Lis Oubreto en vers (les Œuvrettes en vers, 1862) contenait avec Li Margarideto, Li Sounjarello et La Part de Diéu, Li Nouvè (les Noëls) et Li Flour de Sàuvi (les Fleurs de Sauge). Les Noëls de Roumanille, composés de 1845 à 1858 et publiés primitivement à la suite d'une édition des Noëls de Saboly et de Peyrol (1858), ne font pas oublier ces derniers. On peut leur reprocher d'être un peu apprêtés pour un genre éminemment populaire, mais certains sont gracieux et touchants et eurent un grand succès. Les qualités de l'auteur des Margarideto se retrouvent toutes dans Li Flour de Sàuvi dont la plus grande partie fut composée entre 1850 et 1856. Mais ici le souci d'instruire le peuple, de moraliser, avoué dès le seuil du livre, est davantage marqué, ainsi qu'en témoignent plusieurs contes moraux. Cependant les élégies abondent encore, consacrées soit à des thèmes littéraires où l'art alexandrin du poète « transparaît à plein », soit aux enfants aux jeunes filles aux pauvres, à tous les faibles et les misérables dont son âme tendre sait exprimer la détresse avec une simplicité poignante.

Pour le second recueil, Lis Oubreto en proso (1859) qui renferme, outre ses pamphlets, tous les menus croquis de mœurs, dialogues humoristiques, anecdotes du terroir disséminés dans le triomphant Armana, nous renvoyons le lecteur à notre anthologie de prose qui fera au polémiste et au conteur la plus large place. Aussi bien, on le sait, la renommée du prosateur éclipse un peu la renommée du poète et la partie la plus populaire et la plus justement appréciée de l'œuvre de Roumanille, ce sont les contes du Cascarelet de l'Armana que, tout entier à la tâche comme, il ne songea à ramasser qu'en 1883 sous le titre Li Conte Prouvençau e li Cascareleto, (les Contes provençaux et les Bavardages).

Mais, prose ou vers, l'œuvre du bon Roumanille, en dépit d'une incontestable valeur, compte moins aux yeux de la postérité que son action. Son plus beau titre de gloire, c'est d'avoir pu, lui, fils d'un pauvre jardinier de Saint-Rémy, restaurer une langue, refaire une littérature, et donner corps à une organisation littéraire de l'importance du Félibrige, en canalisant le triple courant des forces agissantes du renouveau provençal au XIXème siècle, à savoir, le mouvement savant, populaire et dialectal.

Chevalier de la Légion d'honneur, majoral en 1876 (cigale des Jardins) et second Capoulié, après Mistral, depuis 1884, Joseph Roumanille après une vie bien remplie, mourut à Avignon d'une belle mort chrétienne, le 24 mai 1891.

MOUNTE VOLE MOURI

A ma maire, Pierreto de Piquet.

Dins un mas que s'escound au mitan di poumié,
Un bèu matin, au tèms dis iero
Siéu na d'un jardinié 'mé d'uno jardiniero,
Dins li jardin de Sant-Roumié.

De sèt pàuris enfant venguère lou proumié...
Aqui ma maire, à la testiero
De ma brèsso, souvènt vihavo de niue 'ntiero
Soun pichot malaut que dourmié.

Aro, autour de moun mas, tout ris, tout reverdejo;
Liuen de soun nis de flour, souspiro e voulastrejo
L'auceloun que s'es enana!

Vous n'en pregue, o moun Diéu! que voste man benido
Quand aurai proun begu l'amarun rle la vido,
Sarre mis iue mounte siéu na.

1847. (Li Margarideto, Quand lis agrenas, flourissien.)

LA GLENARELLO

Queto caud! Li blad soun madur;
I'a plus pa'n voulame au vilage!
Li meissounié soun à l'oubrage;
Lou blad s'espóusso, ié van dur,

E fan gau de vèire, segur!
Dóu souléu que ié fai lou rage?
Soun tout en aigo: oh! que courage!
A-de-matin an begu pur.

Meissounié, vesès? Madeleno,
Afeciounado, vai, vèn, gleno
Rodo à l'entour di garbeiroun.

Leissas d'espigo à sa garbeto,
Quàuqui gran à la fournigueto:
Diéu benesira la meissoun.

1847. (Li Margarideto, Quand li blad se maduravon.)

LI PATRICOULARELLO

MARGARIDO, BABELETO, NANOUN

MARGARIDO.
Babeleto, bonjour! Veniéu vèire tu maire:
I'es pas?

BABELETO.
Fai que d'intra. Vèn de mounta pèr faire
Lou lié, pèr escouba Moun Dieu! se dèu langui
De vous vèire. — Ma maire!... Ah! tenès, velaqui.

MARGARIDO.
Bèn! Nanoun, coume sian?

NANOUN.
Oi! es tu, Margarido?
Vènes que pèr miracle. Oh! jamai de la vido
Se veguè femo ansin... Que! de veni tant pau!

MARGARIDO.
Ai forço obro, que vos? Sorte phls de l'oustau...
Boudiéu! que d'estrangié, se vesiés, sus lu plaço;
Poudiéu plus faire avans; emé peno se passo.
Ah bèn! pèr aujourd'uei lis oste van gagna!
Se voulès faire un pas, fau turta, fau cougna!
Oh! ve, n'en pode plus. Que lou diantre ti fiero!

NANOUN.
Vau empura moun fiò. Tè, prene uno cadiero...
— Babeleto!

BABELETO.
Quisès?

NANOUN.
D'aut! fai nous béure un cop:
Vai querre la clareto e refresco li got.

MARGARIDO.
Gramaci!

NANOUN.
Tasto-la, n'en saras pas fachado!

MARGARIDO.
Noun! vène de gousta 'mé Jan, i'a 'no passado!

NANOUN.
D'aquéu foutrau de Jan! ounte a bousca 'n oustau!

MARGARIDO.
A perdu la cabesso: a louga 'n marrit trau
Un jounjoun, eilalin au bèu bout dóu vilage!
Es un vièi Betelèn!... ges de vesin... m'enrage!
De-vèspre, aro, m'èi plus poussible de viha:
Iéu que l'amave tant pèr un pau babiha!
Fau se jaire, ma bello, à l'ouro di galino.
Jan l'a fa 'sprès pèr que fuguessian pas vesino;

Bouto! n'èi dins lou cas... Es toujou 'sta jalous!
Desempièi que nous sian marida tóuti dous,
Me fai rèn que rena! ié pode plus rèn dire.
Oh! lou marrit-péu qu'ai!

NANOUN.
E lou miéu! èi bèn pire,
Ma bono Margarido!... Ah! se te disiéu tout!
Ve, n'ia ges coume aquéu: trovo à dire pertout,
E me fai rebouli coume uno amo danado!
Quouro la soupo èi douço, e quouro trop salado...
Lou cousin vénié 'ici de tèms en tèms, Matiéu:
Eh bèn! l'a mes deforo à grand cop de pè 'u quiéu!
Me charpo à tout prepaus; jamai me vòu entèndre...
S'atrove lou pan dur, moussu l'atrovo tèndre!
M'empacho d'ana 'qui, vou plus que vague eila,
Vou plus que lou matin prengue moun café 'u la!
Pièi, se cose, fau plus que fague de fougasso,
E se quinque: — Tas-te, panoucho, patarasso!
— Lou creiras pas, belèu, e pamens es ansin,
Ma bello: vòu plus qu'ame e qu'espère Enri Cinq!
Oh! ve, feniriéu pas de touto la journado...
Ei testard coumo un ase.

MARGARIDO.
Acò's d'aigo sucrado...

NANOUN.
Jogo, béu coumo un trau, s'empego!... Ah! se poudiéu!
Emé quente bonur me desmaridariéu!
Tout acò sarié rèn: vai vèire sa Camuso,
Goutoun! La fouitarai... Sabes, s'acò m'amuso!

MARGARIDO,
Mai au mens te bat pas!

NANOUN.
Ièr, metère au calèu
Uno mecho trop grosso, e me mandè 'n bacèu
Un d'aquéli gautas que fan vèire li lume!
Tabasso sus ma pèu coume sus un enclume!
Se fai mau à la man, dis que prendra lou fouit...
Mai ve! laisso-m'ana vèire se l'oulo boui.

MARGARIDO,
Ploure tóuti li jour coume uno Madaleno,
Es un grand feiniantus, de-longo se permeno.
Se lou soupa 's pas lèst, quand lèst, garo davan!...
N'èro pas coumo acò quand nous calinavian!..

NANOUN.
Sabes que, l'autre jour, Guihaume voulié vèndre
Soun bèn? L'a fa crida, lou deguères entèndre.
Moun ome l'a croumpa!... devino...

MARGARIDO.
Cènt escut?

NANOUN.
Milo franc!

MARGARIDO.

Milo franc! E toun ome a pouscu

Lou paga tin-tin-tin?

NANOUN.

Ah! pas mai! n'avié 'nvejo.
Fau jamai rèn de bèn, toujour grapaudinejo;
Fau que, tóuti li jour, éu croumpe quaucarèn.
Fai que broucanteja; pièi que me gagno? Rèn!...

MARGARIDO.

Couquino, taiso-te: toun drole nous escouto!
Grabieloun èi pas mut; n'avèn di de la touto...
Se l'anavo redire!...

NANOUN.

Oh! m'adoubarié pa!...
Grabié, tè de bon-bon. Èi brave, toun papa...!

LA CHATO AVUGLO

I

Èro lou jour tant bèu qu'uno vierge enfantavo
A Betelèn;
E soun fru benesi, de la fre tremoulavo
Su'n pau de fen;
Lis ange, eilamoundaut, tout-bèu-just acabavon
Soun Gloria,
E, de tout caire, au jas, pastre e pastresso anavon S'ageinouia.

Dison qu'en aquéu jour de grand rejouïssènço,
Un paure enfant,
Uno chato doulènto, avuglo de neissènço,
Fasié 'n plourant:
— Maire, perqué voulès que rèste eici souleto?
Me languirai!
Dóu tèms qu'à l'enfantoun farés la tintourleto
Iéu plourarai!

(1) On reconnaîtra dans ce poème, caractéristique de la manière de Roumanille imitateur des ancien, une adaptation assez réussie des Syracusaines de Théocrite. (Em, Ripert, La Renaissance Prov., page 370.)

— Ti lagremo, moun sang, ié respoundié sa maire,
Me fan pieta!
Te ié menarian proun, mai que vendriés faire?
Ié veses pa!
Sus lou vèspre deman, que vas èstre countènto
Quand tournaren!
Car tout ce qu'auren vist, o ma pauro doulènto!
Te lou diren.

— Lou sabe, en jusqu'au cros, dins la negro sournuro Caminarai!
O bello caro d'or, divino creaturo,
Noun te veirai!

Mai, de-qu'es besoun d'iue, bono maire, pèr crèire,
Pèr adoura?
Ma man, enfant de Diéu, se te pode pas vèire,
Te toucara!

II

L'avuglo plourè tant, e tant preguè, pecaire!
A si geinoun,
Tant ié tranquè lou cor, que pousquè plus sa maire
Dire de noun.
E pièi quand dins lou jas arribè la paureto,
Trefouliguè!
De Jeuse sus soun cor meteguè la maneto...
E ié veguè!

1852. (Li Nouvè.)

DIDETO

I

— Dideto, feniras de trapeja lou blad!
Sies touto en aio!... As proun culi, long di valat,
Courbo-dono e margarideto.
N'en as ti pléni man, ma chato! n'en as proun...
An! vène, e te farai dansa sus lei geinoun!
An! vène lèu, vène, Dideto!

Au mirau de tis iue me vole miraia;
Vole, moun perdigau, te faire babiha,
Poutouna ti gauto redouno,
Toun front blanc coume un ile, e lis, e tant poulit!
Courre lèu, e di flour que vènes de euli,
Te trenarai uno courouno.

II

Oubeïssènt, l'enfant trapejè plus lou blad;
Culiguè plus i ribo e de-long di valat
Courbo-dono e margarideto.
E, lèu sus mi geinoun venguè, cacalejant;
E trenère, di flour qu'avié dintre si man,
Uno courouno pèr Dideto...

Mai vaqui que subran sa maire la sounè:
Lèsto coume un cabret, Dideto s'enanè,
Quand proun l'aguère poutounado.
Si péu, rous coume l'or, jougavon dins lou vènt...
— Vène uu champ desempièi m'espasseja souvènt;
Ah! despièi, l'ai plus courounado!

III

Car Diéu n'a pas vougu qu'quéu perlet d'enfant
Dins la fango eiçavau counchèsse si pèd blanc:
Dideto amount s'es enanado.
Aro li flour que cuei se passisson jamai...

Li jito i pèd de Diéu, e la Vierge ié fai
De caranchouno e de brassado.

1840. (Li Flour de Sàuvi.)

SE N'EN FASIAN UN AVOUCAT

Un jour, un meinagié que ié disien Sauvaire
A sa feno venguè: — Nanoun, siéu en soucit.
— Qu'as? — Giloun es grandet: sabe pas que n'en faire.
Siéu à moun aise, dóumaci.
Sian estu tóuti dous abarous, espargnaire.
Esquichen-nous un pau pèr buta noste enfant.
Vaudrié-ti pas mies que fuguèsse... noutàri,
Qu'un pèd-terrous e qu'un pacan?
— Bèn! iéu, amariéu mai n'en faire un capelan.

— Pèr rebouli de fam e mouri segoundàri?
Crèi-me, Nanoun, sarié pecat!...
Se n'en fasian un avoucat,
Femo, aurié mestié d'or: i'a tant de pleidejaire!
Es que... noste Giloun es finocho e barjaire!
Nous rebèco pas mau: saubrié bèn rebeca!
— A resoun, dis la maire, auren un avoucat.
E noun mouriren sus la paio!

Tant fa, tant va! Giloun, lendeman de matin,
Sus li banc de l'escolo anè gausi de braio;
Masteguè, bèu vuech an, de grè 'mé de latin;
Se gavè de geaugrafio,
D'augèbro e de filousoufio...

Quand uno fes sachè que tres e dous fan cinq,
Que rosa vòu dire la roso,
Envisca de vers e de proso,
S'entournè fièr dins soun amèu
Ounte l'esperavon soun paire
E sa maire,
Qu'avien que lis os e la pèu:
S'èron tant esquicha, pecaire!..

Sauvaire labouravo, e noste muscadèu
Se frisavo au mentoun ùni sèt à vue péu,
Sus l'auriho toujour pourtavo lou capèu,
E de tóuti li chato èro lou calignaire!

Oh! mai Giloun èro panca
Un avoucat!

Partiguè pèr Paris... Esquicho-te, Sauvaire!
An! bràvi gènt, fau rustica!
Voste drole es un travaiaire!
Estùdio li cinq code... en dansant la polka!
E pièi, tóuti li quingenado,
Uno letro venié: Je suis un brave enfant...
Faites-moi le plaisir d'envoyer de l'argent...
Veguen, encaro uno esquichado!

Fau vous dire pamens qu'à cha cènt, dous cènt franc,
Uno pichoto vigno es bèn lèu avalado;
E pièi, fauguè vèndre lou prat,
E pièi... dis amourié la poulido plantado!
Basto! ié restè rèn... que lis iue pèr ploura!
— Eh bèn! fasié Nanoun, te lou disiéu, Sauvaire!
— De que ploures, bestiasso? auren un avoucat,
Femo, aura mestié d'or: i'a tant de pledejaire!
E Giloun, que fasié? Dansavo la polka!

L'esperdron long-tèms, mai en van l'esperèron,
E noun veguèron que l'ussié
Que mascarè forço papié!..
E, paure coume Jo, li dous vièi s'enanèron,
Lis iue tóuti plourous, lou cor endoulouri.
Pecaire! à l'espitau Nanoun anè mouri..
L'avoucat se tuè. Lou malurous Sauvaire,
La biasso sus l'esquino, un bastoun à la man,
Disié de porto en porto en demandant soun pan:

— Aubourès pas lou fièu au dessus de soun paire.

1851. (Li Flour de Sàuvi.)

LA VACO DE LA VÉUSO

I

Lipo, lipo mi men, o ma bello Rousseto!
Fau dounc que nous quiten e que rèste souleto,
Souleto paure véuse, em' un paure ourfanèu
Qu'as nourri mai que iéu dóu la de ti mamèu!
Lou jour, jour de malur! que pleguèron lou paire,
Perqué pleguèron pas l'ourfanèu e la maire?...
T'enmandan, èi verai! mai nous vogues pas mau:
Dempièi que Diéu m'a pres lou cepoun de l'oustau,
Dins l'oustau 'mé lou dóu la fam èro vengudo,
Lou sabes! e vaqui perqué iéu t'ai vendudo.
Proun toun la pèr nous-autre es esta móusegu!
Se d'autre te van móuse, éi que Diéu l'a vougu:
Avian plus ges de pan, plus ges, sus la paniero!
E pèr toun viéure, rèn, plus rèn dins la feniero!
Tambèn de mai en mai, pauro, demenissiés.
Aviés rèn dins ta grupio, e jamai te plagnés!
Vincèn vai te mena, ma bravo, vers toun mèstre,
Qu'es uno crèmo d'ome, e drut: poudras bèn i 'èstre.
Ah! s'an pas siun de tu, Rouseto, lou saubrai:
l'anari vers toun mèstre, e ié reproucharai...
Lipo,lipo mi man, oma Rousseto!
Fau dounc que nous quiten e que rèste souleto!....

II

Vaqui ço que la véuso à sa vaco diguè.
Pièi de soun establoun Rousseto sourtiguè.
Èro apensamentido, e tristo relucavo:
Aurias di que sabie tout ço que se passavo!..

Es alor que Vincèn, e la vaco, e lou chin

Dóu Mas dis Agroufioun prenguèron lou camin:
E la vèuso, espantudo au lindau de la porto,
Li regardè parti, palo coumo morto!

1854. (Li Flour de Sauvi.)

SALUDACIOUN

A D. VICTOR BALAGUER E A MANUEL Y FONTANALS, FELIBRE CATALAN.

Aro, moun Diéu, pode mouri,
Aro, o bonur! qu'ai vist flouri
L'aubre que plantère en Prouvènço,
E que m'avès douna, moun Diéu, pèr recoumpènso,
De vèire, à soun enitour, Prouvençau, Catalan,
Bèus enfant de la memo maire,
Se récounèisse fraire, e la man dins la main,
Canta 'nsèm e s'ama coume s'amon de fraire!

Grand aubre felibren, aro t'ai vist flouri:
Eh bèn! aro, o moun Diéu! aro pode mouri!

1861. (Li Flour de Sauvi.)

FRÉDÉRIC MISTRAL (1830-1914)

ŒUVRES. — Nous ne mentionnons ici que les éditions originales et les principales réimpressions des œuvres de Mistral. Pour les autres publications telles que discours, préfaces, lettres, etc., et pour les diverses éditions et traductions, et généralement pour tous documents sur Mistral et son œuvre, le lecteur se reportera à la monumentale Bibliographie mistralienne dressée par Ed. Lefèvre (Marseille, éd. de l'Idée prov., 1903).

Mirèio, poème provençal (Avignon, Roumanille, 1859); — Ibid. (Paris, Charpentier, 1860); — Ibid., trad. française de l'auteur, accomp. du texte original avec 25 eaux-fortes, dessinées et gravées par E. Burnand et 53 dessins du même artiste (Paris, Hachette, 1883); — Ibid., texte et trad. de l'auteur (Paris, Lemerre, 1888); — Ibid., édit. savante par E. Koschwitz (Marburg, Elwert, et Marseille, Ruat, 1900); — Calendau poème prov. (Avignon, Roumanille, 1867); — Ibid. (Paris, Lemerre, 1887); Lis Isclo d'or, poésies Lyriques (Avignon, Roumanille, 1875); — Ibid. Paris, Lemerre, 1889); — Lou Tresor dóu Felibrige, dictionnaire provençal-français, embrassant tous les dialectes de la langue d'oc (Aix, Remondet-Aubin, et Paris, Champion, 1878-1886 2 vol.); — Nerto, nouvelle provençale (Paris, Hachette, 1884); —Ibid. (Paris, Lemerre, 1910); — La Reino Jano, tragédie prov. en 5 actes et en vers (Paris, Lemerre, 1890). — Lou Pouèmo dóu Rose (Paris, Lemerre, 1897); — Moun l'Espelido, Memòri e Raconte, mémoires en prose, éd. provençale, éd. française, éd. de bibliothèque, texte et trad. (Paris, Plon-Nourrit et Bibliothèque des Annales, 1906); —Discours e Dicho, recueil de discours (éd. du Flourège d'Avignon et libr. Roumanille, 1906); — Lis Óulivado, poésies lyriques (Paris, Lemerre, 1912).

Mistral a collaboré à la plupart des journaux et revues du Félibrige et principalement à l'Armana Prouvençau L'Aiòli, la Revue Félibréenne, Prouvènço! ainsi qu'aux Annales politiques et littéraires qui ont publié ses Mémoires etc.

Le grand poète et patriote Frédéric Mistral est né le 8 septembre 1830 au Mas du Juge, à Maillane, petit village des Bouches-du-Rhône, situé dans cette plaine de Provence aux larges horizons, si riche en grandioses souvenirs romains et chrétiens qui s'étend d'Avignon à la mer et que barre en son milieu la chaîne bleue des Alpilles. Son père, maître François Mistral, était un riche ménager (1) qui, ancien

soldat de l'empire était revenu au village cultiver la terre de ses aïeux, après avoir combattu en Espagne et en Italie. Manière de patriarche vénéré de sa famille et de ses serviteurs, tel maître Ramon de Mireille, il joignait à la majesté paternelle et à celle de l'âge une grande bonté dissimulée sous une apparente rudesse.
A cinquante-huit ans, il avait épousé, à la suite de l'épisode biblique rapporté par Mistral dans ses Mémoires, la fille du maire de Maillane la jeune et belle Adélaïde Poulinet, qui donna le jour au futur poète. L'enfance première du petit Frédéric s'écoula radieuse et libre parmi les épisodes majestueux de la vie des champs, dans un milieu traditionnel et une atmosphère tout imprégnée d'une religion rustique.
L'amour de la terre et l'amour du Seigneur qui la bénit et la féconde, tel était le fond des âmes paysannes et catholiques des habitants du Mas du Juge, dont l'unique langue était le provençal, et un provençal très pur.
Voyant que son fils Frédéric aurait assez de bien pour vivre sur ses terres sans mettre la main à la charrue, le vieux François Mistral, qui n'avait jamais lu, quant à lui, que le Nouveau Testament, L'imitation et Don Quichotte, tint à honneur de le faire étudier. Après lui avoir fait apprendre le rudiment dans une, petite école rurale de Saint-Michel de Frigolet, il le plaça à Avignon dans le pensionnat de M. Dupuy, d'où l'adolescent allait sortir bachelier et, qui mieux est, poète. Mais c'est à vrai dire au Collège Royal d'Avignon, où ses maîtres de pension conduisaient leurs élèves pour les classes, que l'auteur de Mireille a fait ses humanités et qu'il les a faites (tout nous l'atteste) excellemment. C'est là que le poète paysan a solidement acquis les principes d'une culture générale qu'il se montrera toujours soucieux de perfectionner et d'accroître et dont toute son œuvre prouve,à qui sait lire, la haute et précise sûreté, la belle et claire distribution, l'étendue. La manifestation d'une réelle faculté poétique est précoce, et Frédéric Mistral était encore sur les bancs quand il composa son premier essai en vers provençaux, la traduction d'un Psaume. Nous avons raconté comment la Providence des poètes voulut que cette composition fût surprise par un jeune répétiteur de huit ans plus âgé que l'élève et qui s'appelait Joseph Roumanille. Elle ne pouvait lui choisir un confident meilleur. Poète lui-même, Roumanille faisait depuis longtemps la même chose que Mistral.

(1). Les ménagers, au pays d'Arles, forment une classe à part: sorte d'aristocratie qui fait la transition entre paysans et bourgeois et qui, comme toute autre, a son orgueil de caste. (Mistral, Mémoires, p. 4.)

On devine la joie du maître et du collégien, devenus dès lors deux amis qui devaient bientôt se jurer de travailler ensemble à la grande œuvre qui les appelait, à l'heure que les circonstances sociales et littéraires rendaient favorable. Peu après arriva de Château-Neuf à la pension Dupuy le jeune Anselme Mathieu, qui devait retrouver Mistral à Aix et prendre place parmi les Sept de Font-Ségugne.
Reçu bachelier à Nîmes en 1847, l'année même où Roumanille publia ses Margarideto Mistral revint au Mas du Juge et y passa une année d'attente et d'indécisions. Pour y couper court, son père l'envoya à Aix prendre sa licence en droit. C'est pendant son séjour dans l'ancienne capitale du roi René, où le jeune villageois sentit peu à peu se former en lui la vision historique de la Provence que les champs de son pays n'auraient pu lui restituer, qu'il composa quelques-uns de ses premiers poèmes, parus sous le pseudonyme de Boufarel dans le feuilleton de la Commune, ce journal d'Avignon où Roumanille menait en provençal la bataille politique. Les Trois années que Mistral passa à Aix furent décisives pour sa vocation, qui s'y précisa sous l'influence de ses amitiés, et grâce aussi à l'exemple du barde breton Brizeux et, peut-être, du fameux perruquier Jasmin, le poète gascon, alors dans toute sa gloire. Aussi lorsque maître François Mistral le laissa libre, une fois revenu à Maillane avec son diplôme de licencié en droit, de choisir la voie qui lui plaisait, renonça-t-il vite à la forme française, à la langue officielle dans laquelle il avait étant étudiant, composé quelques,vers publiés par un journal aixois, pour jurer, le pied sur le seuil du mas paternel, les yeux sur les Alpilles,de relever le sentiment de la race de provoquer la résurrection de la vieille langue et de réhabiliter cette langue par le prestige de la poésie.
A partir de ce moment, son histoire se confond avec celle des manifestations collectives qui se succèdent d'année en année. En 1832, c'est la publication de *Li Prouvençalo*, le Parnasse contemporain de la poésie d'oc, où l'ascendant qu'il va prendre sur ses amis se marque déjà nettement, puisque c'est lui que l'on choisit pour ouvrir et fermer le recueil par deux poèmes significatifs, puisque Saint-René Taillandier lui attribue, dans son introduction, l'honneur des futurs succès de l'école qui s'organise, et que la Revue méridional voit en lui le poète national qui inaugure, les temps à venir et mène le chœur des modernes Troubadours. Quelques mois plus tard c'est le congrès d'Arles où l'intervention de Mistral est extrêmement remarquée et lui valut même son premier triomphe. En 1853 c'est le Congrès d'Aix, en 1854 c'est la fondation du Félibrige. On sait le rôle prépondérant que Mistral joua à Font-Ségugne.

Il vit tout de suite la grandeur de l'œuvre à poursuivre, trouva le mot félibre, et courageusement assuma la mission et les responsabilités d'être le législateur et le guide de la nouvelle association littéraire qui devait devenir une véritable Société d'action méridionale et s'étendre sur tout le Midi.
Enfin, en 1855, c'est la fondation de l'Armana Prouvençau, auquel il collabore largement sous les pseudonymes du Félibre du Mas (felibre dóu Mas) ou de Belle-Vue (de Bello-Visto) et où tout ce qui décèle une intention nationale, tout ce qui a une portée, une signification précise est de sa main ou de celle de Roumanille.
Cependant si son activité se répand au grand jour, son travail poétique est encore solitaire: dès sa sortie du lycée, il a esquissé un poème en quatre chants qui s'appelle Les Moissons; c'était trouver du premier coup le vrai thème de sa poésie... Mais sans doute l'imitation scolaire était trop sensible: quatre chants évidemment, correspondant aux quatre chants des Géorgiques. Mistral y invoquait la Muse. Un second essai la Mort du Moissonneur,paru dans le Roumavàgi, avait déjà l'accent juste de Mireille; mais la forme et la prosodie laissaient encore à désirer. Quelques années plus tard il est dans le vrai chemin. Il comprend qu'il faut, en dépit de Boileau adapter à une pièce rustique et moderne le merveilleux chrétien et laisser de côté les dieux d'un Olympe auquel depuis longtemps les paysans latins ont cessé de croire, et c'est alors l'histoire de Mireille qu'il déroule en douze chants, avec une vigueur et une grâce qui ne défaillent point dans le moule d'une strophe nouvelle, de son invention, heureuse combinaison d'octosyllabes et d'alexandrins qui se prête a tous les tons et a toutes les allures et que le poète manie tout de suite en maître.
Ce poème que Mistral se met à écrire un soir de semailles, à la vue des laboureurs qui suivaient en chantant la charrue dans la raie, ce n'est pas une oeuvre littéraire, à proprement parler, c'est le chant spontané qui jaillit de sa jeunesse.
— Quand je fus délivré, a-t-il écrit à M. Ripert, de mes souvenirs d'école, et que, dans le mas de mon père, complètement indépendant de toute relation mondaine, je me fus pénétré de la pensée rustique, c'est alors que, plein de Dieu,je commençai Mireille... Sans avoir jamais fait de plan! Mes personnages vivaient en moi et me déroulaient leur vie, comme si je les avais vus.
C'est là tout le secret du chef d'œuvre où là simple et tragique histoire de Mireille et de Vincent s'efface derrière la glorification de la Provence. Lamartine l'avait bien senti, quand il s'écriait: — C'est ce pays qui a fait le poème. La Provence a passé tout entière dans l'âme de son poète.

(1). Un peu plus tard Mistral adopte entre autres pseudonymes celui de Gui de Mount-Pavoun (Guy de Montpavon) sous lequel il écrit ses chroniques et ses contes de l'Armana.

Un pays est devenu un livre. En effet, Mireille, c'est la Provence de Maillane en 1850, c'est-à-dire la Provence rustique, gréco-latine, catholique et mystique.
Après la mort de son père, survenue en 1855, Mistral avait quitté le Mas du Juge pour se retirer à Maillane avec sa mère, dans sa maison du Lézard. C'est là qu'il acheva son poème, qu'il venait lire chaque semaine à Font-Ségugne au fur et à mesure que l'ouvrage avançait. On n'ignore point comment Adolphe Dumas, chargé par le ministre de l'instruction publique Fortoul de recueillir les chants populaires de la Provence, s'adressa à Mistral et connut le manuscrit de Mireille, comment il en fut enthousiasmé et comment il l'annonça à toute la critique parisienne. Sur ses sollicitations, Mistral vint à Paris avec Ludovic Legré et fut présenté à Lamartine. Celui-ci le fit asseoir à sa table d'acajou, écouta quelques vers lyriques que Mistral lui récita, et salua en lui le fils de ces belles Arlésiennes, statues vivantes de la Grèce, qui palpitent dans notre Midi.
Dès lors Mistral eut les yeux fixés sur Paris, dont il put escompter la consécration indispensable pour le succès de son œuvre.

Mirèio (Mireille) parut le 2 février 1859 chez Seguin et Roumanille, à Avignon, avec une traduction française, aussi littéraire que possible, en regard du texte provençal, innovation conseillée à l'auteur par Jean Reboul, le poète boulanger de Nîmes et protecteur des premiers félibres.
Le premier exemplaire fut envoyé à Lamartine, qui, dans le quarantième entretien de son Cours familier de littérature, porta aux nues Mistral et son poème. Ces merveilleuses pages du poète des Méditations, qui peuvent compter parmi les plus belles dont s'honore notre langue sont, avec celles, qu'a récemment écrites le poète Émile Ripert dans son histoire de La Renaissance Provençale, le dernier mot sur le premier ouvrage de Mistral. On nous saura gré d'en citer un des plus célèbres passages: — Ecoutez, je vais vous raconter la bonne nouvelle! Un grand poète nous est né! La nature occidentale n'en fait plus, mais la nature méridionale en fait toujours; il y a une vertu dans le soleil, un vrai poète homérique en ces temps-ci; un poète né, comme les humains de Deucalion, d'un caillou de la Crau, un poète primitif dans notre âge de décadence, un poète grec à Avignon, un poète qui crée une langue d'un jargon, comme Pétrarque a créé l'italien, un poète qui, d'un patois vulgaire, fait un idiome classique d'image et

d'harmonie ravissant l'imagination et l'oreille, un poète qui joue sur la guimbarde de son village une symphonie de Mozart et de Beethoven, un poète de vingt-cinq ans qui, du premier jet, fait couler de sa veine, à flots purs et mélodieux, une épopée agreste où les scènes descriptives de l'Odyssée d'Homère et les scènes innocemment passionnées de Daphnis et Chloé, mêlées aux saintetés et aux tristesses du christianisme populaire, sont chantées avec la grâce de Longus et avec la majestueuses simplicité de l'aveugle de Chio. Est-ce là un miracle? Eh bien! le miracle est accompli. Il est dans la main. Que dis-je! il est déjà dans ma mémoire, il sera bientôt sur toutes les lèvres de la Provence.
Plus loin, à propos du poème: — Cela est écrit, disait-il, dans le cœur avec des larmes,... comme dans les yeux avec des images. A chaque stance, le souffle s'arrête dans la poitrine et l'esprit se repose par un point d'admiration.
Et à la fin de l'entretien, il ajoutait ces mots bien connus: — On dirait que, pendant la nuit, une île de l'Archipel, une flottante Délos, s'est détachée d'un groupe d'îles grecques ou ioniennes et qu'elle est venue sans bruit s'annexer au continent de la Provence embaumée,apportant avec elle un de ces chantres divins de la famille des Mélésigènes... Sois le bienvenu parmi les chantres de nos climats! Tu es d'un autre ciel et d'une autre langue, mais tu as apporté avec toi ton climat, ta langue et ton ciel. Nous ne te demandons pas d'où tu viens ni qui tu es.
Tu Marcellus eris!
Lamartine aidant,les enthousiasmes s'exaltèrent dans la presse parisienne. Pendant la second voyage de Mistral à Paris (printemps de 1859), les articles se succédèrent, venant de Barbey d'Aurevilly, d'A. de Pontmartin, de Guttinguer, etc.., tandis que la Provence corroborait avec transport les éloges de Paris. Le 12 mars, Mistral, Roumanille et Aubanel furent conviés à une grande fête à Nîmes, où le vieux Reboul leur remit des couronnes et leurs adressa de sages conseils provincialistes qu'ils suivirent toute leur vie.
Mireille commença à faire le tour du monde. Quelques années plus tard, Gounod en consomma le succès définitif en tirant du poème un opéra-comique qu'il vint, sur l'invitation du poète, composer à Saint - Rémy, dans l'atmosphère et le cadre provençaux. Si, pour les besoins du théâtre, le grand compositeur dut dénaturer l'œuvre de Mistral en poussant au premier plan l'intrigue sentimentale, si, pour satisfaire la fantaisie d'une artiste d'avoir dans son rôle une valse chantée, il dut mutiler sa partition du grandiose tableau du Rhône pour le remplacer parle fameux air: — O légère hirondelle..., il n'en est pas moins vrai que Gounod a contribué à populariser la Mireille de Mistral, à la faire connaître plus universellement, sinon plus intimement et plus profondément.
Sans se laisser griser par la gloire, Mistral, après Mireille, était tranquillement retourné à Maillane, où l'attendait ses amis, et avait repris sa vie laborieuse, modeste et admirable.
Il venait d'attester solennellement des dons supérieurs de poète.

Il n'allait pas tarder à manifester un remarquable esprit d'organisation, qui devait s'affirmer de plus en plus dans la suite, en préparant lui-même le premier statut félibréen de 1862, de desseins si précis et de visées si hautes.
Cet esprit d'organisation ne s'était-il pas déjà révélé lors de l'événement de 1854? De bonne heure, en effet, Mistral eut sur l'avenir du Félibrige des idées, un plan, une méthode.
Le succès de Mireille le plaça d'emblée à la tête de l'association et dès lors la doctrine se fit jour et son but s'éclaira. Le Respect de la tradition, mais d'une tradition vivante et non pas figée et ennemie du neuf et du progrès, constituait, a dit excellemment M. José Vincent, le ferme assise sur laquelle reposait la doctrine mistralienne. Le but qu'allait vaillamment poursuivre le grand poète par son action comme par ses œuvres, c'était le triomphe de l'immense entreprise félibréenne en laquelle il ne voyait pas seulement un grand et beau dessein littéraire, mais aussi une œuvre patriotique. Car le Félibrige lui apparaissait, à une époque d'universel nivellement et d'unitarisme à outrance, comme un puissant moyen de ranimer le sentiment de la race, dans l'intérêt du pays tout entier,et, selon ses propres termes, comme la seule résistance à opposer au despotisme et à l'attirance du centre et pour dire le mot, à la centralisation, caricature de l'unité nationale.
Mistral avait mis sept ans pour faire Mireille. Sept ans plus tard, il donnait Calendau (Calendal, 1867), vaste composition épique en douze chants où la langue provençale se montre capable de s'élever au-dessus du genre pastoral et d'aborder victorieusement l'épopée. Elle est écrite dans le même mètre que son aînée, mais un mètre encore lus assoupli, et la dépasse peut-être par la profondeur autochtone de sa poésie et sa fière éloquence au mon des revendications de la race. Car si Mireille est le miel de ces petites combes des Alpilles pareilles aux vallons de l'Hymette, Calendal est la moelle du lion d'Arles quele poète a célébré dans les Iles d'Or. Cette fois il chante les aventures d'un pécheur de Cassis qui accomplit de merveilleux exploits pour conquérir sa fiancée Estérelle, errante comme une fée dans les montagnes où ses malheurs l'ont exilée. Dans Mireille, Mistral avait immortalisé l'image de la Provençale, il exaltait dans Calendal celle du Provençal, type d'une race harmonieuse et forte, et

proposait son héros en modèle civique et moral aux jeunes Provençaux, comme Virgile avait proposé Enée en modèle religieux aux Romains de son temps. Œuvre moins achevée, plus inégale et touffue,d'une langue plus savante que Mireille, mais de plus haute inspiration, l'épopée de Mistral contient des épisodes d'une beauté qu'il n'a jamais dépassée.

Mais un peu trop exclusivement provençale pour le commun des mortels insuffisamment informés, elle n'obtint pas, tant s'en fallut le même succès. C'est qu'une certaine surcharge d'intentions didactiques et doctrinales fait tort au poème. En effet, Calendal, considéré du moins dans sa donnée la plus générale, a pour matière les idées et les théories du Félibrige, que le poète aurait pu traiter plus clairement et plus sûrement dans une de ces magnifiques harangues, comme il avait coutume d'en prononcer aux assemblées félibréennes. Mistral a dit lui-même de son œuvre qu'elle était à la suite de son idée de lutte contre la centralisation et l'uniformité. Calendal, le petit pêcheur d'anchois qui délivre la fée Estérelle, c'est le symbole des provinces méridionales reconquérant leur vie traditionnelle grâce au Félibrige.

La donnée allégorique du poème, une note imprudente, rejetée à la fin du volume et relative aux conséquences de la croisade des Albigeois, ne tardèrent pas, avec l'Ode aux poètes catalans et la pièce lyrique intitulée La Comtesse, à faire accuser Mistral, sinon de desseins, du moins de tendances séparatistes, reproche contre lequel il s'est toujours élevé avec indignation. Ces accusations calomnieuses, aveuglément ou méchamment attribuées au poète, ont été maintes fois réduites à néant, et dernièrement encore, de façon définitive, il faut l'espérer, par M. Pierre Lasserre dans sa belle étude sur Frédéric Mistral. Aux attaques dont l'auteur de Calendal a été l'objet depuis la publication du livre malveillant d'Eugène Garcin, Français du Nord et Français du Midi (1867), M. Lasserre répond non seulement par la défensive en mettant en lumière le patriotisme de F.Mistral, mais aussi par l'offensive en montrant que sa conception provinciale elle-même a fait de lui un des plus puissants maîtres et mainteneurs du patriotisme français au XIX siècle.

L'année où parut Calendal, les fêtes catalano-provençales de Barcelone et de Saint-Rémy rapprochèrent les félibres de leurs frères de Catalogne, et du jour où Catalans et Provençaux eurent fraternisé, l'Idée latine leur apparut et le principe en fut solennellement proclamé. A cette occasion Mistral composa la Coupo Santo (la Coupe Sainte), dont on trouvera le texte plus loin. Inspirée de la coupe symbolique envoyée par les Catalans, cette place est devenue le chant officiel du Félibrige. Elle est écrite sur le rythme grandiose d'un vieux noël de Saboly et produit l'effet le plus impressionnant.

Depuis cette époque la vie de Mistral a continué à se mêler étroitement à la vie de son œuvre: en 1875 son art apparaît sous un jour nouveau dans Lis Isclo d'Or, (les Iles d'Or), qui révèlent un grand poète lyrique. La signification à la fois concrète et symbolique de ce titre, Mistral l'explique à la fin de la préface du livre: — Ce titre, j'en conviens, dit-il, peut sembler ambitieux, mais on me pardonnera quand on saura que c'est le nom de ce petit groupe d'îlots arides et rocheux que le soleil dore sous la place d'Hyères. Et puis, à dire vrai, les moments célestes dans lesquels l'amour, l'enthousiasme ou la douleur nous font poètes, ne sont-ils pas les oasis, les îles d'or de l'existence?

Ce recueil de poésies d'une grande variété renferme des chansons des romances, des sirventes, des rêves, des plaintes, des sonnets, des saluts, des chants nuptiaux et des contes. L'édition originale renfermait en outre des cantiques, chefs-d'œuvre de pieuse littérature!

Lamartine auquel le poète, lors de son premier voyage à Paris, avait lu quelques poèmes qui devaient faire partie des Iles d'Or les avait loués, mais sans enthousiasme. — Ils me plurent, avait-il dit, mais sans m'enivrer.

Et à propos de leur auteur il avait ajouté: — Le génie du jeune homme n'est pas là.

Disons avec M. J. Vincent que Lamartine en l'occurrence fit erreur: — Mistral avait aussi bien le génie du plus haut lyrisme que celui de l'idylle épique ou de la véritable épopée.

Les Iles d'Or, contiennent en abondance des pièces qui comptent parmi les chefs-d'œuvre du lyrisme de tous les temps et de tous les pays: ces chansons exquises dont le poète apprit le rythme et la couleur sur les genoux de sa mère; le Bâtiment, la barcarolle ensoleillée du cabotage aux voiles latines; la Comtesse, Eclaboussure dont la virulence domine de très haut les poésies guerrières et satiriques des troubadours, la Communion des Saints, supérieure, dit M. Albalat, aux lieds de Heine et à toutes les ballades de Schiller et de Gœthe; d'admirables pages épiques, la Fin du Moissonneur et le Tambour d'Arcole; le Jugement dernier, dont le début égale le Dies iræ; l'ode pindarique, Hymne à la race latine, d'un accent magnifique, et nombre d'autres poèmes d'un lyrisme délicat, d'une grâce tendre, écrits avoe habileté, dans les rythmes les plus variés. Il faut joindre à ces qualités une telle fidélité et une telle couleur dans la description des paysages du sol natal que cette poésie ne peut pas être plus séparée de son décor que la cigale exilée du sol de la Provence. Les Iles d'Or, a dit de son côté Paul Mariéton, sont la plus haute expression d'un idéal et d'une race. Aucune œuvre de cet ordre ne s'était rencontrée depuis les anciens. Mieux que Mireille, qui n'est que d'ordre humain et plus accessible à la foule,

mieux que Calendal, dont le haut symbolisme et le secret mystique appellent les initiés,ce recueil résume la pensée du poète et l'étendue de son génie.
Peu après le Félibrige recevait une organisation définitive par les statuts détaillés de 1876 et sa division en quatre Maintenances (Provence, Languedoc, Aquitaine, Limousin), et Mistral, proclamé grand-maître (capoulié) de la fédération littéraire des provinces du Midi, dont les aspirations venaient de plus en plus se cristalliser autour de son nom, devenait officiellement l'année même de son mariage à Dijon; avec Mlle Rivière, le chef incontesté d'une croisade de la patrie d'oc pour la reconquête de sa dignité historique. Pendant toute cette période comme d'ailleurs pendant tout le reste de sa carrière, le poète poursuivit activement sa croisade félibréenne. Il n'y eut pas dans la vie du Midi de circonstance un tant soit peu important où il ne discourût, et chaque fois pour traiter un point capital de doctrine ou pour défendre quelque article de la charte des revendications provinciales. Parallèlement il menait l'œuvre bénédictine de sa vie, le Trésor du Félibrige, et coupait de délassements poétiques ses longues et difficiles recherches. Ainsi naquit Nerto (Nerte, 1884), composée au hasard des jeunes de paresse et de promenade. Cette fois encore, l'auteur de Calendal se renouvelant, abandonna momentanément les grands sujets pour exploiter un autre genre, la nouvelle en vers. Chronique d'histoire provençale du temps des papes d'Avignon, dans le style des épopées chevaleresques de la Renaissance, légende fantastique du moyen âge et en même temps idylle suave tout imprégnée de la saveur des cours d'amour, Nerte est la touchante histoire d'une jeune fille vendue au démon par son père. Aussi à l'aise dans la poésie familière que dans l'épopée, Mistral réalisa un nouveau chef-d'œuvre également remarquable par l'intérêt de la reconstitution historique, par la vive allure du récit et par la merveilleuse aisance d'une versification fort délurée.
La même année, au milieu des Cigaliers et des Félibres de Paris, le poète célébrait à Sceaux le quatrième centenaire de la réunion de la France et de la Provence, et son passage dans la capitale ajoutait encore à sa notoriété.
Le jour où, à Font-Ségugne, les Sept s'étaient fièrement improvisés les Félibres de la Loi, Mistral avait promis d'assumer la périlleuse charge de promulguer la loi nouvelle, l'Evangile de l'école naissante. Ce ne fut point là une vaine parole inspirée par la chaleur communicative du banquet.
Le génie quasi universel qui d'emblée s'était arrogé les multiples compétences et les talent divers d'un Ronsard, d'un Du Bellay, d'un Vaugelas, et d'un Littré, put réaliser pleinement sa promesse en publiant en 1886 les deux gros volumes de son Trésor du Félibrige. En effet, la loi patiemment enregistrée et codifiée par Mistral fut cet extraordinaire et énorme dictionnaire provençal-français, monument élevé à la langue provençale, qui n'a cessé de tenir en haleine l'admiration du monde savant. Véritable encyclopédie des dialectes d'oc et fruit de près de trente ans travail, le Trésor du Félibrige est une œuvre d'érudition profonde et de vivant patriotisme. Il est à la fois le Littré et le Larousse méridionaux, et à lui seul il suffirait à immortaliser le nom de son auteur.
En 1890 paraissait La Rèino Jano (la Reine Jeanne) tragédie de sujet provençal en 5 actes, en vers, qui n'a jamais été jouée et qui, sous un nouvel aspect, exalte le pays natal. Cette tragédie constitue avec le Pain du Péché d'Aubanel presque tout le théâtre de la Renaissance provençale. A défaut de puissantes qualités dramatiques, Mistral, dont le génie n'était guère fait pour la scène, y a déployé un lyrisme merveilleux.
On sent, à lire la Rèino Jano, que, pour avoir accepté le moule traditionnel que la littérature française lui offrait, le poète est moins chez lui, qu'il est moins lui-même. Son œuvre est honorable, certes, fond et forme, mais cette fois ni le fond ni la forme ne jaillissent véritablement des profondeurs de son âme poétique.
Avec Lou Pouèmo dóu Rose (le Poème du Rhône, 1897), Mistral une fois encore renouvelle complètement sa manière; au moment où l'on peut croire qu'il a tout dit sur la Provence, qu'il a épuisé tous les rythmes et qu'il songe au repos auquel son long effort et ses soixante années lui donneraient droit, le voilà qui donne le plus original peut-être de ses grands poèmes… Sa vieillesse a su écouter les voix qui montent de la jeunesse de France; en sa solitude de Maillane l'écho est parvenu jusqu'à lui des luttes lyriques qui agitent les cénacles parisiens; au moment où les jeunes littérateurs français tentent de pousser la poésie dans le sens du mystère et du symbole et de réforme la prosodie en l'amenant à l'état de musique fluide,mistral donne un grand poème bruissant et mystérieux comme le fleuve même qu'il prétend chanter et, hardiment, inaugure un système de versification dont on n'avait point d'exemple encore. (1)
Avec le Rhône, a-t-on remarqué, s'achève la synthèse du paysage provençal. Dans Calendal, le poète avait chanté la Provence de la montagne et de lamer, et dans Mireille la Provence de la plaine et des marécages, la Crau et la Camargue.

(1). Em. Ripert, La Versification de Frédéric Mistral (Champion et Dragon, 1917). L'autre ajoute: — Elle est tout à fait curieuse, cette influence du symbolisme français sur le génie latin de Mistral, et, je

crois, indéniable. Qu'on y songe: Mistral a connu Mallarmé qui fut pendant deux ans (1864-1865) professeur au collège de Tournon et pendant trois ans (1867-70) professeur au lycée d'Avignon; il est resté en correspondance avec lui. Or, chose bien caractéristique, de toutes les œuvres de Mistral, Mallarmé déclarait préférer le Poème du Rhône, admirant surtout que Mistral eût trouvé là un des quatre grands thèmes absolus de la poésie.

Avec le Rhône il nous présenta, sous la vivante description de l'ancienne batellerie fluviale, la glorification de la Provence dans son grand fleuve. La critique s'accorde à reconnaître qu'entre les inventions de Mistral nulle ne porte le cachet d'une pensée plus large et plus sereine, nulle ne montre plus d'éloquence, de verve et de feu.

La date du 21 Mai 1899 marque un événement important dans l'histoire de la Provence moderne: ce jour vit l'inauguration officielle du Museon Arlaten (Musée Arlésien), dont Mistral a dit qu'il était son dernier grand poème. Il fut vraiment l'âme de cette fondation si intéressante à visiter, si distincte du commun des Musées de France ou d'ailleurs et qui est avant tout une immense châsse, pleine de reliques évoquant les plus vieux usages, les plus pittoresques coutumes, les traditions, les métiers, les légendes de Provence.

La munificence des donataires du prix Nobel a permis à Mistral de transformer, au cours de 1909, ce musée antique de la vie provinciale en Palais du Félibrige.

Après la publication de Moun Espelido, Memòri e Raconte (Mes Origines, Mémoires et Récits, 1906), ces délicieux souvenirs en prose où le maître a narré, avec un esprit, une simplicité et une émotion incomparables, l'histoire de sa jeunesse, on touche à la dernière partie de la vie du poète, dernière partie aussi peu incidentée, en apparence, que possible, avec des actes publics assez rares, mais toujours opportuns et, par conséquent, efficaces, parmi lesquels la mise au jour des Discours e Dicho (Discours et propos).

Le poète, à ce moment, semble vouloir se retirer de l'arène, pour laisser à d'autres le soin de poursuivre l'œuvre de la Renaissance provençale. Sans doute, en effet, durant cette période, il intervient moins souvent, se prodigue moins que naguère. Il s'en faut pourtant qu'il abdique. Il est vrai qu'à présent la besogne est beaucoup plus aisée. Le Félibrige marche presque tout seul un fort bon train du fait de la vitesse acquise... Quoi qu'il prétende lui-même Mistral conduit bel et bien encore l'entreprise. D'ailleurs, de partout on le sollicite, quelquefois de très loin, disons même de tous les points du globe, ce qui lui occasionne une volumineuse correspondance. Et puis, ce sont de tous les coins du monde les visites de curieux, hélas! aussi de badauds, d'admirateurs, d'artistes, de savants, de poètes. Une année de dévots défile au Mas du Juge, maintenant restauré, devant la Maison du Lézard où le poète écrivit Mireille, Calendal et les Iles d'Or, devant la villa de Maillane, au pittoresque jardin, où il s'est retiré depuis son mariage. C'est là qu'entouré des soins fidèles et éclairés de Dono Mario Mistralenco, son admirable compagne, le père de Mireille, l'allure toujours jeune sous son populaire feutre aux larges bords, recevait ses visiteurs avec affabilité et modestie. Car l'admiration, même débordante, de ses fervents, ne le fit jamais sortir de la mesure et de la sagesse dont sa vie et sa conversation étaient empreintes comme ses œuvres. Les grandes assemblées méridionales, le cinquième centenaire de Pétrarque (1874), les Fêtes latines de Montpellier (1878), la Fèsto Vierginenco (la Fête des jeunes filles, 1904), le cinquantenaire du Félibrige célébré à Font-Ségugne, avaient été pour Mistral l'occasion d'éclatants triomphes. En 1909 les grandes fêtes de son jubilé et l'inauguration à Arles de sa statue mirent le sceau à sa popularité et à sa gloire. Pendant trois jours, les 29, 30 et 31 mai, le cinquantenaire de Mireille fut célébré magnifiquement: le patriarche de Maillane admirable de grandeur et de simplicité, assista à la glorification de son génie sans se laisser griser par l'encens de l'apothéose...

En 1910 parut de Mistral une traduction provençale de la Genèse. Enfin comme s'achevait l'année 1912, il publia son dernier recueil poétique, sorte de suite et fin de ses Iles d'Or: chef-d'œuvre de concision hellénique dans la beauté lyrique, d'un lyrisme encore plus strictement provençal. Le poète y célèbre toujours sur le même ton d'enthousiasme sophocléen, je veux dire à la fois ardent et pur, d'abord tout notre Midi, puis et surtout la terre d'Arles, les belles Arlésiennes, Marseille, les amis de Salon, le paysan provençal, les anciens du terroir et la Provence tout entière. (1) Ajoutons avec M. Ripert que les Olivades sont un vrai recueil de sagesse populaire. Il semble que le poète en vieillissant se soit plus étroitement replié vers la terre, qu'il ait voulu donner au peuple des conseils de père, pleins de bonhomie et de souriante et grave sagesse.

Il mourut deux ans plus tard, d'un accès de grippe, le 25 mars 1914. Commandeur de la Légion d'honneur, archicapoulié du Félibrige, il avait, à maintes reprises, refusé un siège à l'Académie française. Sa mort fut pour tout le Midi un deuil national.

Il n'est pas possible, dans le cadre de cette notice déjà longue et avant tout biographique, de porter un jugement d'ensemble sur Frédéric Mistral, son œuvre et ses doctrines.

(1). Ibid. Le titre des Olivades est symbolique. Dernière récolte du paysan provençal avant l'hiver, les olivades sont pour Mistral sa dernière récolte poétique, avant la mort.

Ce jugement, le lecteur le trouvera dans les nombreux et excellents ouvrages qui ont été consacrés au grand poète. Disons seulement pour terminer que, couverte de gloire et cependant trop peu connue, son œuvre épique et lyrique est un des plus magnifiques monuments de la littérature universelle moderne. D'une inspiration aussi saine que grande aussi pure que belle, elle offre au cœur la plus bienfaisante nourriture morale, à l'imagination une source incomparable d'enchantements. Rehaussée par la plus harmonieuse des techniques et par une langue puisée, comme sa poésie, à la véritable source populaire, revêtue de l'expression la plus achevée, la plus mesurée, la plus lumineuse, élaborée avec une sage lenteur au cours d'une longue existence par un génie ménager de ses forces, elle possède la sagesse équilibrée, la libre hardiesse et la profonde vérité de l'art antique, à la splendeur duquel elle unit la pureté de l'inspiration chrétienne, et, en ce temps de décadence des arts et du goût, elle présente un modèle de perfection classique. Tandis qu'héritier spirituel d'Homère et de Virgile, il ressuscitait la grande poésie épique des anciens âges, Mistral retrouvait en même temps les sources naturelles du lyrisme, c'est-à-dire les éternels lieux communs qui ont fait leurs preuves depuis les Psaumes et Pindare, et auxquels le vrai génie sait toujours conserver un air d'éternelle jeunesse.
Il a repris les vieux thèmes sacrés, il a de nouveau fait jaillir de la vieille lyre, des aèdes ou de la harpe encore plus ancienne du prophète les grandes voix gémissantes ou bienheureuses de la mort, de la nature, de la patrie, de la tradition, du terroir, de l’amour et de la Foi.
Mais la grandeur et la beauté de son œuvre, l'ampleur de son génie frappent peut-être moins encore que l'audace de son action. Ce rêve à qui l'on doit les pages les plus significatives, les plus émouvantes les plus attendries d'une littérature, sut être, il faut le répéter, un ardent combatif:
Après avoir contribué pendant quarante années au succès de l'Armana Prouvençau et présidé toutes les manifestations de la vie et de l'art félibréens, il s'était fait le rédacteur principal d'un petit journal d'Avignon, L'Aiòli, créé en 1890, et avait entraîné, par sa verve, collaborateurs et disciples de son œuvre rénovatrice.
L'action aura été son plus beau poème, a dit P. Mariéton. C'est pour faire, triompher cet idéal, le relèvement de sa Provence, qu'il a été tour à tour poète, orateur, philologue, mais surtout Provençal. Ses enthousiasmes ont restitué son âme à un pays. Vrai pasteur de peuples comme les rois des temps homériques, il a suscité des énergies dont l'ample déploiement peut recréer, restaurer d'un moment à l'autre et nos provinces françaises et toute notre patrie.
Si la portée de l'action mistralienne de cette ardente campagne pour la fédération et le régionalisme qui apparaissent aujourd'hui comme l'une des conditions de notre renaissance de demain, est immense, l'influence de l'œuvre écrite de Mistral n'est pas moins considérable tant sur la littérature félibréenne que française.

Sans lui le Félibrige n'aurait été qu'une académie de province, malgré les efforts et le talent de ses amis et de Roumanille, qui lui a bien ouvert la voie, mais qui, n'ayant pas le génie ni la hauteur de vues d'un Mistral, n'aurait pu, sans lui, faire école et réaliser aussi pleinement son glorieux rêve de restauration de l'idiome des troubadours. Mistral, en créant du premier coup un chef-d'œuvre, suivi d'une longue suite d'autres, dans la langue dédaignée que l'auteur des Margarideto avait rendue à la dignité littéraire, en montrant que cette langue était capable de rivaliser avec les plus riches et les plus vantées, a fait éclore la luxuriante floraison poétique qui est l'orgueil de la Renaissance provençale et suscité les vocations les plus imprévues, les disciples les plus fervents. Les félibres de son temps ont toujours reconnu, les félibres de nos jours qui attestent la vitalité de la langue après sa mort, reconnaissent en lui le Maître, l'Inspirateur sans lequel leurs œuvres n'auraient pu venir à la lumière. (1)
Parallèlement à leur bataillon sucré conduit par l'Orphée provençal, toujours vivant parmi eux, les lettres françaises sont largement venues s'abreuver aux sources éternelles qu'en continuateur de la grande tradition classique, Mistral a miraculeusement rouvertes: elles sont venues y puiser toutes les vertus intellectuelles de l'hellénisme et du génie latin. Faut-il citer Alph. Daudet, Paul Arène, Jean Aicard, Ch. Maurras, etc., tous ceux qui depuis le triomphe de Mireille ont ensoleillé la langue française et qui, pour leur œuvre d'inspiration provençale, procèdent de Mistral?

(1). On jugera de l'influence exercée par Mistral sur les félibres par ces lignes écrites en 1908, c'est-à-dire six ans avant sa mort, par le poète J. Bourrilly: — Il nous a restitué, avec une langue noble, cardinale et aulique, notre conscience de Provençaux. Je ne crois pas qu'il y ait par le monde, à l'heure d'aujourd'hui, une renommée comparable à celle de cet homme: renommée faite de quelque chose de mystérieux, de surhumain, de la force attractive qu'il exerce sur ses disciples, de sa doctrine qui se

dégage, non de théories préconçues, mais de faits: les idées de Race, de pérennité du Genius loci, d'amour maternel pour la Terre, il les a ranimées et dépouillées de ce qu'elles avaient avant lui d'artificiel et de verbeuses apparences. Il a ému, à l'âge trouble de l'adolescence avec Mireille, Nerte et plus tard, à l'âge ou mûrissent les sentiments, où les enthousiasmes se font actes, avec Calendal, le Poème du Rhône, tout ce qu'un long atavisme avait mis en nous d'aspirations; il a, lui, donné de la réalité à ces choses obscures, il nous a révélés à nous-mêmes et, d'un mot précis, d'une chose décrite avec une justesse profonde et totale, il a donné une orientation à nos tendances vagues et les a définies. Né à une autre époque cet homme eût été un irrésistible conducteur de peuples. Il est pour nous le Dieu vivant de notre Renaissance, il est notre guide et, l'on peut dire, notre Religion. (Flourilège prouvençau, Toulon, 1909.)

Est-il besoin de dire que si, au contact de son œuvre lumineuse et forte, la poésie méridionale d'expression française a réappris le souci de la forme claire et
harmonieuse, c'est à Mistral qu'elle le doit; que si, depuis la fin du XIXème siècle, elle domine et dirige le mouvement poétique, c'est parce que, grâce à Mistral, elle a imposé au Nord son hygiène d'art? Faut-il répéter que si l'esprit français, vicié par le débordement naturaliste, enténébré par les brumes ibséniennes et le brouillard symboliste, oblitéré par les apports étrangers, vacillant dans les œuvres des mauvais maîtres, a été régénéré par un souffle d'idéalisme, c'est pour une large part grâce à Mistral, c'est parce que nous avons pris pour antidotes la liqueur virgilienne de Mireille et que notre poésie a été méridionaliser comme Nietzsche souhaitait que le fût la musique? On dirait, conclurons-nous avec M. Jean Carrère, que l'Hellade veille toujours sur sa fille la France, et quand on croit que le génie de notre race va dépérir, l'immortelle aïeule nous envoie un messager. C'est vers ce messager que les jeunes générations, l'espoir de la nouvelle France, devront se tourner de plus en plus au lendemain du cataclysme qui vient de bouleverser le monde. Nulle voix, avec plus d'autorité que celle de Mistral, le maître par excellence de toutes les leçons de vie, ne leur engeignera, avec l'amour de la patrie et de la beauté, la simplicité, la patience, l'ordre, le travail et la vertu, ces qualités latines nécessaires au relèvement du pays.
A l'heure où, libérés du germanisme, les peuples latins se penchent pieusement sur leurs richesses intellectuelles qui ne sont pas un des moindres secrets de leur victoire, le nom de Frédéric Mistral doit être honoré comme l'un des meilleurs ouvriers de cette latinité qu'a sauvée sur la Marne l'héroïsme des soldats français.
La traduction de nos extraits de Mistral est, sauf indication contraire, celle de l'auteur, revue.

MIRÈIO

TROS DÓU CANT I.

De-long dóu Rose, entre li pibo
E li sauseto de la ribo,
En un paure oustaloun pèr l'aigo rousiga
Un panieraire demouravo
Qu'emé soun drole pièi passavo
De mas en mas, e pedassavo
Li canestello routo e li panié trauca.

Un jour qu'èron ansin pèr orto,
Emé si long fais de redorto:
— Paire, diguè Vincèn, espinchas lou soulèu!
Vesès, eila sus Magalouno,
Coume lou nivo l'empielouno!
S'aquelo emparo s'amoulouno,
Paire, avans qu'èstre au mas nous bagnaren belèu.

— Hòu! lou vènt-larg brando li fueio...
Noun!... acò sara pas de plueio,
Respoundeguè lou vièi... Ah! s'acò 'ro lou Rau,
Es diferènt!... — Quant fan d'araire,
Au mas di Fala brego,paire?

— Sièis, respoundè lou panieraire.
Ah! 'cò's un tenamen di pu fort de la Crau!

Tè, veses pas soun óuliveto?
Entre-mitan i'a quàuqui veto
De vigno e d'amelié... Mai lou bèu, recoupè
(E n'i'a pas dos dins la coustiero!),
Lou bèu, es que i'a tant de tiero
Coume a de jour l'annado entiero
E, tant coumo de tiero, en chasco i'a de pèd!

— Mai, faguè Vincèn, caspitello!
Dèu bèn falé d'óulivarello
Pèr óuliva tant d'aubre! — Hou! tout acò se fai!
Vèngue Toussant, e li Baussenco,
De vermeialo, d'amelenco,
Te van clafi saco e bourrenco!...
Tout en cansounejant n'acamparien bèn mai!

E Mèste Ambroi toujour parlavo...
E lou soulèu que trecoulavo,
Di plus bèlli coulour tegnié li nivoulun;
E li bouié, sus si coulado,
Venien plan-plan à la soupado,
Tenènt en l'èr sis aguhiado...
E la niue soumbrejavo alin dins la palun.

— An! deja s'entrevèi dins l'iero
Lou camelun de la paiero,
Diguè mai Vincenet: sian uu recatadou!...
— Aqui, ié vènon bèn li fedo!
Ah! pèr l'estiéu, an la pinedo,
Pèr dins l'ivèr, la claparedo,
Recoumencè lou vièi... Hòu! aqui i'a de tout!

E tóuti aquéli grands aubrage
Que sus li téule fan oumbrage!
E'quelo bello font que raio en un pesquié!
E tóuti aquéli brusc d'abiho
Que chasco autouno desabiho,
E, tre que Mai s'escarrabiho,
Pendoulon cènt eissame i grand falabreguié!

— Ho! pièi, en touto la terrado
Paire, lou mai qu'à iéu m'agrado,
Aqui faguè Vincèn, es la chato dóu mas...
E, se vous n'en souvèn, moun paire,
L'estiéu passa, nous faguè faire
Dos canestello d'óulivaire,
E metre ùni maniho à soun pichot cabas.

En devisant de talo sorto,
Se capitèron vers la porto.
La chatouno venié d'arriba si magnan
E sus lou lindau, à l'eigagno,
Anavo alor torse uno escagno.
— Bon vèspre en touto la coumpagno!
Faguè lou panieraire en jitant si vergan.

— Mèste Ambròsi, Diéu vous lou doune!

Diguè la chato; mouscouloune
La pouncho de moun fus, vè!... Vautre? sias tardié!
D'ounte venès? de Valabrego?
— Just! e lou mas di Falabrego
Se devinant sus nosto rego,
Se fai tard, avèn di, coucharen un paié.

E 'mé soun fiéu, lou panieraire
S'anè 'seta su'n barrulaire.
Sènso mai de resoun, à trena tóuti dous
Uno banasto coumençado
Se groupèron uno passado,
E de sa garbo desnousado
Crousavon e toursien li vege voulountous.

Vinèn avié sege an pancaro;
Mai tant dóu cors que de la caro,
Certo, acò' 'ro un bèu drole, e di miéu estampa
Emé li gauto proun moureto,
Se voulès... mai terro negreto
Adus toujour bono seisseto,
E sort di rasin negre un vin que fai trepa.

De quete biais fau que lou vege
E se prepare e se gaubeje,
Éu lou sabié de founs; noun pas que sus lou fin
Travaiejèsse d'ourdinàri:
Mai de banasto pèr ensàrri,
Tout ce qu'i mas èi necessàri,
E de rous terreiròu, e de bràvi coufin;

De panié de cano fendudo,
Qu'es tout d'eisino lèu vendudo,
E d'escoubo de mi... tout acò,'mai bèn mai,
Éu lou façounavo à grand dèstre,
Bon e poulit, de man de mèstre...
Mai, de l'estoublo e dóu campèstre,
Lis ome èron deja revengu dóu travai.

Deja deforo, à la fresquiero,
Mirèio, la gento masiero,
Sus la taulo de pèiro avié mes lou bajan;
E dóu platas que treviravo,
Chasque ràfi deja tiravo,
A plein cuié de bouis, li favo...
E lou vièi e soun fiéu trenavon. — Bèn? vejan!

Venès pas soupa, Mèste Ambròsi?
Emé soun èr un pau renòsi
Diguè Mèste Ramoun, lou majourau dóu mas.
An! leissas dounc la canestello!
Vesès pas naisse lis estello?...
Mirèio, porge uno escudello.
An! à la taulo! d'aut! que devès èstre las.

— Anen! fagué lou panieraire.
E s'avancèron à-n-un caire
De la taulo de pèiro, e coupèron de pan.
Mirèio, vitamen, braveto
Emé l'òli de l'óuliveto

Ié garniguè 'n plat de faveto;
Venguè pièi en courrènt i'adurre de si man.

Dins si quinze an èro Mirèio...
Coustiero bluio de Font-vièio,
E vous, colo baussenco, e vous, plano de Crau,
N'avès pu vist de tant poulido!
Lou gai soulèu l'avié ' spelido;
E nouveleto, afrescoulido,
Sa caro, à flour de gauto, avié dous pichot trau.

E soun regard èro uno eigagno
Qu'esvalissié touto magagno...
Dis estello mens dous èi lou rai, e mens pur;
Ié negrejavo de trenello
Que tout-de-long fasien d'anello;
E sa peitrino redounello
Éro un pessègue double e panen bèn madur.

E fouligaudo, e belugueto,
E sóuvagello uno brigueto!...
Ah! dins un vèire d'aigo, entre vèire aquéu biai,
Touto à la fes l'aurias begudo!
Quand pièi chascun, a l'abitudo,
Aguè purla de sa batudo
(Coume au mas,coume au tèms de moun paire, ai! ai! ai!).

— Bèn? Mèste Ambroi, aquesto bruno,
Nous n'en cantarés pas quancuno?
Diguèron: es eiço lou repas que se dor!
— Chut! mi bons ami... Quau se trufo,
Respoundè lou vièi, Diéu lou bufo
E fai vira coume baudufo!...
Cantas vautre, jouvènt, que sias jouine emai fort!

— Mèste Ambroi, diguèron li ràfi,
Noun, noun, parlan pas pèr escàfi!
Mai vè! lou vin de Crau vai toutaro escampa
De voste got... D'aut! touquen, paire!
— Ah! de moun tèms ère un cantaire,
Alor faguè lou panieraire;
Mai aro, que voulès? li mirau soun creba!

— Si! Mèste Ambroi, acò recrèio:
Cantas un pau, dignè Mirèio.
— Bello chatouno, Ambroi venguè doune coume acò,
Ma voues noun A plus que l'aresto;
Mai pèr te plaire es deja presto.
E tout-d'un-tèms coumencè 'questo,
Après agué de vin escoula soun plen got:

(Mirèio, cant I, Lou Mas di Falabrego.)

CALENDAU

ENVOUCACIOUN A L'AMO DE LA PROUVENÇO

Iéu, d'uno ehato enamourado
Aro qu'ai di la mau-parado,

Cantarai, se Diéu vòu, un enfant de Cassis,
Un simple pescaire d'anchoio
Qn'emé soun gàubi e 'mé sa voio
Dóu pur amour gagnè li joio,
L'empèri, lou trelus. — Amo de moun païs,

Tu que dardaies, manifèsto,
E dins sa lengo e dins sa gèsto;
Quand li baroun picard, alemand, bourguignoun,
Sarravon Toulouso e Bèu-Caire,
Tu qu'empurères de tout caire
Contro li négri cavaucaire
Lis ome de Marsiho e li fiéu d'Avignoun;

Pèr la grandeur di remembranço
Tu que nous sauves l'esperanço;
Tu que dins la jouinesso e plus caud e plus bèu,
Mau-grat la mort e l'aclapaire,
Fas regreia lou sang di paire;
Tu qu'ispirant li dous troubaire,
Fas pièi mistraleja la voues de Mirabèu;

Car lis oundado seculàri
Et si tempèsto, e sis esglàri
An bèu mescla li pople, escafa li coufin,
La terro maire, la Naturo,
Nourris toujour sa pourtaduro
Dóu meme la: sa pousso duro
Toujour à l'óulivié dounara l'òli fin;

Amo de-longo renadivo,
Amo jouiouso e fièro e vivo,
Qu'endihes dins lou brut dóu Rose et dóu Rousau!
Amo di séuvo armouniouso
E di calanco souleiouso,
De la patrio amo pïouso,
T'apelle! Encarno-te dins mi vers prouvençau!

(Calendau, cant I, Li Prince di Baus.)

LA COUPO

Prouvençau, veici la coupo
Que nous vèn di Catalan:
A-de-rèng beguen en troupo
Lou vin pur de noste plant!

Coupo santo
E versanto,
Vuejo à plen bord,
Vuejo abord
Lis estrambord
E l'enavans di fort!

D'un vièi pople fièr e libre
Sian bessai la finicioun
E, se toumbon li Felibre,
Toumbara nosto nacioun.

Coupo santo, etc.

D'uno raço que regreio
Sian bessai li proumié gréu;
Sian bessai de la patrio
Li cepoun emai li priéu.

Coupo santo, etc.

Vuejo-nous lis esperanço
E li raive dóu jouvènt,
Dóu passat la remembranço
E la fe dins l'un que vèn.

Coupo santo, etc.

Vuejo-nous la couneissènço
Dóu Verai emai dóu Bèu,
E lis àuti jouïssènço
Que se trufon dóu toumbèu.

Coupo santo, etc.

Vuejo-nous la Pouësìo
Pèr canta tout ço que viéu,
Car es elo l'ambrousio
Que tremudo l'ome en diéu.

Coupo santo, etc.

Pèr la glòri dóu terraire,
Vautre enfin que sias counsènt,
Catalan, de liuen, o fraire
Coumunien tóutis ensèn!

Coupo santo
E versanto
Vuejo à plen bord,
Vuejo abord
Lis estrambord
E l'enavans di fort!

Avoust 1867. (Lis Isclo d'Or, Li Cansoun.)

1. Ce chant fut composé pour la réception d'une coupe en argent ciselé envoyée par les Catalans aux Félibres. Cette œuvre d'art, modelée par le statuaire Fulconis, consiste en une vasque supportée par un palmier autour duquel sont groupées deux figurines représentant la Catalogne et la Provence qui se donnent le bras. Autour de la coupe est gravée cette inscription catalane: *Record ofert per patricis Catalans als felibres Provenzals per la hospitalitat donada al poeta catala Victor Balaguer, 1867*.

Sur le piédestal on lit les vers suivants:

Morta diuhen qu'es,
Mès jo la crech viva.

(V. BALAGUER.)

Ah! se me sabien entèndre!
Ah! se me voulien segui!

(F. MISTRAL.)

La coupe felibrenco circule depuis lors, au chant des strophes précédentes, dans les banquets des poètes provençaux.

LOU PORTO-AIGO

Sur l'èr: O pescator dell'onda.

En Arle, au tèms di Fado
Flourissié
La rèino Pounsirado,
Un rousié!
L'emperaire rouman
Ié ven demanda sa man;
Mai la bello en s'estremant
Ié respond: Deman!

— O blanco estello d'Arle
Un moumen!
Escoutas que vous parle
Umblamen!
Pèr un de vòsti rai
Vous proumete bèn verai
Que ço que voudrés farai,
O que mourirai,

— Eh! bèn, diguè la rèino
Siéu à tu,
E jure, malapèino!
Ma vertu,
Que tiéuno siéu de-bon
S'a travès Crau e Trebon
De Vau-Cluso sur un pont
M'aduses la font.

Ravi de la demando
Éu s'envai
E tout-d'un-tèms coumando
Lou travai:
Cènt milo journadié,
Terraioun coume eigadiée,
Lèu se groupon i chantié,
Paston lou mourtié.

Aturon vau e baisso
Niuech e jour;
Mau-grat lis antibaisso
Van toujour;
Lou plan es bèn traça;
Lou valat es enqueissa
Betuma, cubert, caussa:
L'aigo pòu passa.

Esvèntron li mountiho
Li touret;
A travès dis Aupiho
Tiron dre:
L'espetuelous eigau

Lou porto-aigo sènso egau,
Sus l'estang de Barbegau
Marcho que fai gau.

En Arle enfin, la Sorgo
O bonur!
Un bèu matin desgorgo
Si flot pur:
Au toumbant clarinèu
En trepant coume d'agnèu,
Tout un pople palinèu
Béu à plen bournèu.

— Vaqui, bello princesso
Lou coundu:
Sènso repaus ni cesso
L'ai adu...
Ai espera sèt an;
E pèr querre l'Eridan
Se n'en fau encaro autant
Reparte à l'istant.

— Merci, grand emperaire
Sias trop bon!
Mai au sòu poudès traire
Voste pont:
I' a'n pichot barralié
Que iéu ame à la foulié
E que m'adus l'aigo au lié...
Adiéu, cavalié!

Lou prince miserable
Mouriguè;
Lou porto-aigo amirable
Periguè...
Jouvènt, anas-ié plan
Em' aquéli bèu semblant
Car la fe dóu femelan
Passo gaire l'an.

7 de Juliet 1868. (Lis Isclo d'Or, Li Roumanso.)

LA COUMTESSO

Morta diuhen qu'es,
Mès jo la crech viva.

V. BALAGUER.

I

Sabe, iéu uno Coumtesso
Qu'es dóu sang emperiau:
En bèuta coume en autesso
Cren degun, ni liuen ni aut;
E pamens uno tristesso,
De sis iue nèblo l'uiau.

Ah! se me sabien entèndre!

Ah! se me voulien segui!

Elo avié cènt vilo forto
Elo avié vint port de mar;
L'óulivié davans sa porto
Oumbrejavo, dous e clar;
E tout fru que terro porto
Èro en flour dins soun relarg.

Ah! se me sabien entèndre!
Ah! se me voulien segui!

Pèr l'araire e pèr l'eissado
Elo avié de plan de Diéu
E de colo ennevassado
Pèr se refresca, l'estiéu
D'un grand flume l'arrousado,
D'un grand vènt lou soufle viéu.

Ah! se me sabien entèndre!
Ah! se me voulien segui!

Elo avié pèr sa courouno
Blad, óulivo emai rasin;
Avié de tauro ferouno
E de chivau sarrasin;
E poudié, fièro barouno,
Se passa de si vesin.

Ah! se me sabien entèndre!
Ah! se me voulien segui!

Tout lou jour cansounejavo,
An balcoun, sa bello imour;
E cadun barbelejavo
De n'ausi quauco rumour,
Car sa voues èro tant siavo
Que fasié mouri d'amour.

Ah! se me sabien entèndre!
Ah! se me voulien segni!

Li troubaire, ge devino,
Ié fasien grand coumpagnié;
Li fringaire à la plouvino
L'esperavon, matinié;
Mai, coume èro perlo fino,
Carivèndo se tenié.

Ah! se me sabien entèndre!
Ah! se me voulien segui!

Sèmpre pourtavo uno raubo
Facho de rai de soulèu;
Quau voulié counèisse l'aubo
Vers la bello courrié lèu;
Mai uno oumbre aro nous raubo
La figuro e lou tablèu.

Ah! se me sabien entèndre!

Ah! se me voulien segui!

II

Car sa sorre, sa sourrastro,
Pèr eireta de soun bèn,
L'a clavado dins li clastro,
Dins li clastro d'un couvènt
Qu'es barra coume uno mastro
D'un Avènt à l'autre Avènt.

Ah! se me sabien entèndre!
Ah! se me voulien segui!

Aqui jouino emai carcano
Soun vestido egalamen
D'un plechoun de blanco lano
E d'un negre abihamen;
Aqui la memo campano
Règlo tout coumunamen.

Ah! se me sabien entèndre!
Ah! se me voulien segui!

Aqui, plus de cansouneto,
Mai de-longo lou missau;
Plus de voues galoio e neto,
Mai silènci universau:
Rèn que de cato-faneto
O de vièio à tres queissau.

Ah! se me sabien entèndre!
Ah! se me voulien segui!

Bloundo espigo de tousello
Garo lou voulame tort!
A la noblo damisello
Canton li Vèspro de mort
E 'm' acò l'on ié cisello
Sa cabeladuro d'or.

Ah! se me sabien entèndre!
Ah! se me voulien segui!

Or la sorre que l'embarro
Segnourejo d'enterin
E d'envejo, la barbaro
I'a 'sclapa si tambourin
E de si vergié s'emparo,
E ié vendémio si rin.

Ah! se me sabien entèndre!
Ah! se me voulien segui!

E la fai passa pèr morto,
Sèns poudé ié maucoura
Si fringaire, que pèr orto
Aro van, despoudera...
E ié laisso en quauco sorto

Que si bèus iue pèr ploura,

Ah! se me sabien entèndre!
Ah! se me voulien segui!

III

Aquéli qu'an la memòri,
Aquéli qu'an lou cor aut,
Aquéli que dins sa bòri
Sènton giscla lou mistrau,
Aquéli qu'amon la glòri,
Li valènt, li majourau,

Ah! se me sabien entèndre!
Ah! se me voulien segui!

En cridant: — Arrasso! Arrasso!
Zóu! li vièi e li jouvènt,
Partirian tóutis en raço
Emé la bandiero au vènt,
Partirian coume uno aurasso
Pèr creba lou grand couvènt!

Ah! se me sabien entèndre,
Ah! se me voudien segui!

E demouliriau li clastro
Ounte plouro jour-e-niue
Ounte jour-e-niue s'encastro
La moungeto di bèus iue...
Mau-despié de la sourrastro
Metrian tout en dès-e-vue!

Ah! se me sabien entèndre!
Ah! se me voulien segui!

Penjarian pièi l'abadesso
I grasiho d'alentour,
E dirian à la Coumtesso:
— Reparèisse, o resplendour!
Foro, foro la tristesso!
Vivo, vivo la baudour!

Ah! se me sabien entèndre!
Ah! se me voulien segui!

22 d'avoust 1866. (Lis Isclo d'Or, Li Serventés.)

ESPOUSCADO

En vesènt crèisse li boufigo
E s'aflaqui li bon mamèu
E se nebla li bèlli figo
E s'espoumpi li gargamèu,
En vesènt, lengo prouvençalo,
Que sèmpre mai rougnon tis alo,
En vesènt, vuei lou sèn tant rar
E la resonn bèn tant calugo,

Avès de jour que la belugo
Gisclo souleto dóu peirard.

Cresès qu'acò noun vous enfèto
D'ausi de-longo ramena
Qu'eilamount tóuti soun proufèto
Qu'eiçavau sian tóuti mau na!
D'ausi pertout, dins lis escolo,
Regènt, reitour, touto la colo

Que fau paga de nòsti sòu,
Nous reproucha coume uno taco
Lou paraulis que nous estaco
A nòsti paire, à noste sòu!

Cresès qu'acò noun vous empego,
Quand, libre e fièr coume Artaban
Avès toujour fa vosto plego,
De plus poudé dire de pan!
De plus ausa counta si peno
Ni demanda 'n sòu de tapeno,
A la boutigo de l'endré
Pèr alesti soun ourdinàri,
Sènso recourre au diciounàri
De Bescherelle o de Littré!

Cresès qu'acò n'es pas terrible
De vous falé tout renounça,
La ferigoulo e lou bon-rible
Ouute anavias vous trigoussa,
Tóuti li terme dóu terraire,
La poudadouiro emé l'araire,
L'embut la dourgo e lou draiet
Tóuti li mot de nòsti rèire,
Lou trissadou 'mé lou moulèire
Ounte foundian lou rèst d'aiet!

Cresès qu'acò noun vèngue en òdi,
Quand disès — Ma maire m'a fa,
D'ausi de-longo aquest senòdi:
— Quau te faguè, fau l'estoufa;
Fau, emai siegue cando e gènto
Atura la font que sourgènto;
Fau escupi contro toun cèu;
Fau amudi l'auro que bramo
A toun arquielo, e dins ta ramo
Fau despicha li nis d'aucèu!

Eh! bèn, nàni! despièi Aubogno,
Jusqu'au Velai, fin-qu'au Medò,
La gardaren riboun-ribagno,
Nosto rebello lengo d'O!
La parlaren dins li vanado,
I meissoun, i descoucounario
Entre amourous, entre vesin;
La charraren emé salivo
En barrejant nòstis óulivo
En destregnènt nòsti rasin.

La menaren, li jour de pesco

Pèr espandi l'embarradou
Tira lou bòu, chapla li lesco
E regala li pescadou;
La menaren, li jour de casso
Pèr espóussa li tiragasso,
Pèr saupica lou ressoupet;
La menaren, li jour de voto
Pèr dansa 'm elo la gavoto
La farandoulo e lou tripet.

Sara la lengo de la joio
Emé de la freirejacioun;
La quilaren sus ii mount-joio
De pastriLoun à paslriLoun
Emé li fraire de la targo
Que s'encloutisson la poutargo
La cantaren sus lou paiòu;
La cridaren dins li bravado;
E l'ourlaren is abrivado,
Quand se fala courre li biòu.

A la begudo, pèr la fiero
De Sant Andriéu o de Sant Jan,
Emé la foulo parlufiero
Fara brindoio en pachejant;
Galejaren, riren em' elo
En acanant nòstis amelo;
E pèr l'armado, pièi, aqui

Se fau leissa fen e luserno,
L'empourtaren à la caserno
Pèr nous engarda de langui.

Ah! li foutrau de tantalòri
Que n'en desmamon sis enfant,
Pèr li clafi de vano-glòri,
D'arrougantige emé de fam!
Dins lou bourboui, zóu! que s'ennègon!
Mai tu, di fiéu que te renègon
E qu'estratisson toun parla,
Vai, noun t'inquietes, ma Prouvènço!
Es de mourtoun en survivènço
Qu'auran nourri de marrit la.

Li vièi castèu, di Baus, de Signo,
De Pèiro-fiò, de Roumanin,
Ié dirau pas la glòri ensigno,
Lou teta-dous, lou biais menin
De nòsti gràndi segnouresso,
En Gai-Sabé tóuti mestresso,
Lou tambourin que vai mourènt,
Lou repiquet de l'ermitòri
Ié diran pas soun languitòri;
Li vièi camin ié diran rèn.

Ié diran rèn nòsti legèndo;
Rèn ié dira lou cacho-fiò
Que flamejavo pèr Calèndo...
Éli n'auran d'amour en liò.
Di maire-grand, en sa supèrbi,

Retendran proun li prouvèrbi
E li sourneto li fablèu;
Coumprendran plus ço que babiho
Lou tavan rous emé l'abiho;
Couneiran plus l'ouro au soulèu.

Mai, lis einat de la naturo
Vous-àutri, li bron cadelas
Que dins l'antico parladuro
Emé li drolo vous parlas,

Aguès pas pòu: restarés mèstre!
Tau que li nóuguié dóu campèstre,
Rufe, gaiard, siau, estadis,
Emai vous dèimon e vous groumon
O païsan (coume vous noumon),
Restarés méstre dóu païs.

Envirouna de l'amplitudo
E dóu silènci di gara,
Tout en fasènt vosto batudo,
Au terradou sèmpre amarra,
Vesès, alin, coume un tempèri,
Passa lou trounfle dis empèri
E l'uiau di revoulucioun:
Atetouni sus la patrìo,
Veirés passa li barbaio.
Emai li civilisacioun.

2 de nouvèmbre 1888. (Lis Isclo d'Or, Li Sirventés.)

LA COUMUNIOUN DI SANT

Davalavo, en beissant lis iue,
Dis escalié de Sant-Trefume;
Éro à l'intrado de la niue,
Di Vèspro amoussavon li lume,
Li Sant de pèiro dóu pourtau,
Coume passavo, la signèlon,
E de la glèiso à soun oustau
Emé lis iue l'acoumpagnèron.

Car èro bravo que-noun-sai,
E jouino e bello, se pòu dire;
E dins la glèiso res bessai
L'avié visto parla vo rire;
Mai quand l'ourgueno restountis
E que li saume se cantavon,
Se cresié d'èstre en Paradis `
E que lis Ange la pourtavon!

Li Sant de pèiro en la vesènt
Sourti de-longo la darriero
Souto lou porge trelusènt
E se gandi dins la carriero,
Li Sant de pèiro amistadous
Avien pres la chatouno en gràci
E quand, la niue, lou tèms es dous,
Parlavon d'elo dins l'espàci.

— La vourriéu vèire deveni,
Disié sant Jan, moungeto blanco,
Car lou mounde es achavani
E li couvènt soun de calanco.
Sant Trefume diguè: — Segur!
Mai n'ai besoun, iéu, dins moun tèmple
Car fau de lume dins l'escur
E dins lou mounde fau d'eisèmple.

— Fraire, diguè sant Ounourat,
Aniue, se 'n-cop la luno douno
Subre li lono e dins li prat,
Descendren de nòsti coulouno,
Car es Toussant: en noste ounour
La santo taulo sara messo...
A miejo-niue Noste-Segnour
Is Aliscamp dira la messo.

— Se me cresès, diguè sant Lu,
Ié menaren la vierginello;
Ié pourgiren un mantèu blu
Em' uno raubo blanquinello.
E coume an di, li quatre Sant
Tau que l'aureto s'enanèron;
E de la chatouno, en passant,
Prenguèron l'amo e la menèron.

Mai l'endeman de bon matin
La bello fiho s'es levado...
E parlo en tóuti d'un festin
Ounte pèr sounge s'es trouvado:
Dis que lis Ange èron en l'èr,
Qu'is Aliscamp taulo èro messo
Que sant Trefume èro lou clerc
E que lou Crist disié la messo.

En Arle, abriéu 1858. (Lis Isclo d'Or, Li Pantai.)

LOU PRÈGO-DIEU

I

Tam divina censetur bestiola ut puero interroganti de via, altero pede extenso rectam monstret, atque raro vel nunquam fallat.
RONDELET.

Èro un tantost d'aquest estiéu
Que ni vihave ni dourmiéu;
Fasiéu miejour, tau que me plaise,
Lou cabassòu
Toucant lou sòu,
A l'aise.

E verdau dins lis estoubloun,
Contro uno espigo d'òrdi blound
Qu'èro granado à listo doublo,
Veguère iéu
Un prègo-diéu

D'estoublo.

— Bèu prègo-diéu, venguère adounc,
Ai ausi dire qu'en guierdoun
De ço que prègues sènso pauso,
Diéu t'a douna
De devina
Li causo.

Digo-me 'n pau, moun bon ami,
S'aquelo qu'ame a bèn dourmi,
Digo que pènso en aquesto ouro
Emai que dis;
Digo se ris
O plouro.

Lou prègo-diéu qu'èro à geinoun
Trefouliguè sus lou canoun
De la pendènto espigouleto,
E despleguè
E boulouguè
L'aleto.

E soun parla mai dindoulet
Que lou brut fin dóu ventoulet
Fringouiejant dins lis aubriho,
Plan e secrèt,
Me penetrè
L'auriho.

— Vese uno chato, me fasié,
Souto lou fres d'un cereisié:
Li branco, en verguejant, la tocon:
I branquihoun
Lis agroufioun
A flocon.

Lis agroufioun soun bèn madur,
E muscadèu e rouge e dur,
E dintre li fueio lisqueto
Dounon la fam,
Pènjon e fan
Ligueto.

Mai de si fru courous, durau
E rouginèu coume un courau
En van l'agroufiounié presènto
La fino flour
E la coulour
Plasènto.

Elo souspiro, en assujant
Se pòu li cueie en sautejant;
— Venguèsse lèu moun calignaire!
Dins moun faudau
M'anarié d'aut
Li traire!

Lou prègo-diéu qu'èro à geinoun
Trefouliguè sus lou canoun

De la pendènto espigouleto,
E despleguè
E boulouguè
L'aleto.

E soun parla mai dindoulet
Que lou brut fin dóu ventoulet
Fringouiejant dins lis aubriho,
Plan e secrèt,
Me penetrè
L'auriho.

— Vese uno chato, me fasié,
Souto lou fres d'un cereisié:
Li branco, en verguejant, la tocon:
I branquihoun
Lis agroufioun
A flocon.

Lis agroufioun soun bèn madur,
E muscadèu e rouge e dur,
E dintre li fueio lisqueto
Dounon la fam,
Pènjon e fan
Ligueto.

Mai de si fru courous, durau
E rouginèu coume un courau,
En van l'agroufiounié presènto
La fino flour
E la coulour
Plasènto.

Elo souspiro, en assujant
Se pòu li cueie en sautejant;
— Venguèsse lèu moun calignaire!
Dins moun faudau
M'anrié d'aut
Li traire!

E iéu diguère i meissounié:
— O meissounnire, aqui darnié
Leissas un roudelet qu'espigue,
Ounte, l'estiéu
Lou prègo-diéu
S'abrigue.

1856.

II

Aquesto autouno, en m'enanant
Dins un camin founs e clinant,
M'ère esmarra pèr lou campèstre
Tenènt à ment
Mi pensamen
Terrèstre.

E, mai, dintre lis estoubloun,

Embrassant un espigouloun
E plega dins soun alo doublo,
Veguère iéu
Lou prègo-diéu
D'estoublo.

— Bèu prègo-diéu, venguère adounc
Ai ausi dire qu'en guierdoun
De ço que prègues sènso pauso,
Diéu t'a douna
De devina
Li causo;

E que, sequauque enfant, perdu
Au mitan di meissoun, à tu
Demando soun camin, bestiolo,
Entre li blad
I'ensignes la
Draiolo.

Dins li plasé, dins lis afan
D'aqueste mounde, paure enfant,
Vese tambèn que m'estravie
Car en creissènt
L'ome se sènt
Impie,

Dins la seisseto e dins lou juei,
E dins la crento e dins l'ourguei,
E dins lis esperanço verdo,
Paure de iéu!
Vese peréu
Ma perdo.

Ame l'espàci, e siéu enclaus;
Dins lis espino vau descaus;
L'amour es diéu, e l'amour pèco,
Touto afecioun,
Après l'acioun,
Es nèco.

Ço que fasèn es escafa;
Lou brutalige es satisfa,
E l'ideau noun pòu s'ajougne;
Fau naisse en plour,
E dins li flour
Se pougne.

Lou mau es orre, e me sourris;
La car es bello, e se pourris;
L'oundo es amaro, e vole béure;
Alangouri,
Vole mouri
E viéure.

Siéu descamba, siéu deglesi:..
O prègo-diéu, fai-me lusi
Uno esperenço un pau veraio
De quicoumet:
Ensigno-me

La draio.

E tout-d'un-tèms veguère iéu
Que, vers lou Cèu, dóu prègo-diéu
Lou maigre bras se desplegavo.
Misterious,
Mut, serious,
Pregavo.

1874. (Lis Isclo d'Or, Li Pantai.)

LOU LIOUN D'ARLE

Desempièi que Diéu me gardo
Sus la terro di vivènt,
I'a'n lioun que me regardo
Emé li dos narro au vènt.
Lou cassaire que champèiro
Noun clapèiro
Lou gimerre roucassié,
Car es un lioun de pèiro
Agrouva sus Mount-Gaussié.

Au soulèu, lou grand bestiàri
I'a de jour que sèmblo d'or;
Pensatiéu e soulitàri,
I'a de jour, sèmblo que dor;
Mai quand l'auro a la maliço,
S'esfoulisso
L'escamandre majourau,
Rebufello sa pelisso
E rugis au vènt-terrau.

Uno fes, iéu me diguère:
Escalen vers lou lioun!
E davans quand ié fuguère,
Me prenguè lou vertouioun,
En vesènt soun esquinasso
Rouginasso
Ounte cade emai mourven
Ié fournisson la tignasso
Que floutejo au caraven

— O vièi moustre, ié venguère,
Esfins orre e couloussau,
Dins toun saupre vène querre
Lou destin di Prouvençau:
Parlo, tu que sèntes courre
Sus toun mourre
L'escabot di nivoulas,
Tu qu'as vist mounta li tourre
E toumba li castelas.

Lou lioun, bounias e brave,
Me faguè: — Bèn-vengu sié
Lou felibre qu'esperave
Agrouva sus Mount-Gaussié...

E d'abord que vos que parle,
Escambarle
Cinq cènts ans, tout dins qu'un saut,
E çai sian: lou lioun d'Arle,
Me disien li Prouvençau.

— Asseta subre la glòri
De Cesar, de Coustantin,
Pèr noublesso e pèr belòri
Ai regna sus li Latin.
Li marin, fièr de ma caro
Que mascaro
D'Arle li vièi pavaioun,
Me saludon vuei encaro
Dins lou Goufre dóu Lioun!

— Qaund ma tufo mourrejavo
Sus li erso de la mar,
Qu'emé iéu cousinejavo
Lou lioun dóu grand sant Marc,
Iéu ai vist, dins Sant-Trefume
Plen de lume,
Li rèi d'Arle courouna,
Li veissèu curbi moun flume
E tout Arle tresana.

— Iéu ai vist la republico
S'enchusclant de liberta
Dintre la clamour publico
Elegi si poudesta;
Iéu ai vist esgblàri, pèsto
E tempèsto:
Ai vist Roumo en Avignoun;
E de touto noblo fèsto
Siéu esta lou coumpagnoun.

— Mai tout passo e tout alasso;

Estrambord devèn enuei;
A la niue lou jour fai placo,
Tau risié que plouro vuei...
E de tout—sadou que n'ère,
M'enanère
En badant coume un lesert;
Vièi e triste, o, m'entournère
Uno niue dins lou desert.

— E perdu dins li clapiho
N'aguènt plus arpo ni cro,
A la cimo dis Aupiho
M'empeirère sus lou ro...
Aro, escouto: la Prouvènço,
Pèr defènso,
Coume iéu, n'a plus d'ounglouns...
E pamens de-longo, pènso
A sauta sus l'escaloun.

— Pèr l'engano o lou negòci

Que s'enausse quau voudra;
Pèr lis armo e lou trigòssi
Fague flòri quau poudra:
Tu, Prouvènço, trobo e canto!
E, marcanto
Pèr la liro o lou cisèu
Largo-ié tout ço qu'encanto
E que mounto dins lou cèu!

E lou grand lioun de roco,
Ounte crèisson li garrus,
Ounte lou mourven s'acroco,
Acò di, noun quinquè plus.
Au soulèu que pounchejavo
S'arrejavo
Tout lou cèu eilamoundaut;
E, ravi moun cor sounjavo
A Mirèio, à Calendau.

1877. (Lis Isclo d'Or, Li Pantai.)

GREVANÇO

I

Oh! dins li draio engermenido
Leissas me perdre pensatiéu,
Sus li tepiero tant unido
Ounte enfantoun iéu me perdiéu!
Li parpaiolo
De la draialo
Lis agantave emé là man:
Catarineto
E galineto
Me fasien tóuti soun rouman,
E la flourido
Di margarido
Pièi me disié: Tourno deman.

II

Oh! vers li plano de tousello
Leissas me perdre pensatiéu,
Dins li grand blad plen de rousello
Ounte drouloun iéu me perdiéu!
Quaucun me bousco
De tousco en tousco
En recitant soun angelus:
E cantarello,
Li calandrello
Iéu vau seguènt dins lou trelus...
Ah! pauro maire,
Bèu cor amaire,
Cridant moun noum t'ausirai plus!

III

Oh! long di gaudre bourda d'éuse
Leissas me perdre pensatiéu,

Dins li garrus e dins li féuse
Ounte jouinas iéu me perdiéu!
Uno chatouno
Blanco e mistouno

Aqui souvènt m'apareissié:
Iéu vese encaro
Sa tèsto claro
E soun cors dre coume un lausié,
Emé sa gràci
Que dins l'espàci
Fasié tout rire, quand risié.

IV

Oh! pèr li vau e sus li mourre
Leissus me perdre pensatiéu,
E dins l'oumbrun di vièii tourre
Ounte, amourous, iéu me perdiéu!
Dins lou dous Gaire
Que m'adus l'aire
Aqui, de-fes, retrove un bais;
En soulitudo,
Au vènt batudo
Aqui moun amo se coumplais:
De remembranço,
Noun d'esperanço,
Moun esperit ansin se pais.

16 de mars 1885. (Lis Isclo d'Or, Li Plang.)

NERTO

TROS DÓU CANT II
(Roudrigo à Nerto.)

— Iéu, Don Roudrigo ié disié,
Pèr vous sauva de l'Aversié
Vese un remèdi inapreciable;
Sabès quau pòu gibla lou Diable?
I'a que l'amour. — E qu'es l'amour?
Elo diguè, n'en fan rumour
Dins li cansoun e dins li novo...
Mai quau pòu dire ounte s'atrovo?
— Poudrai belèu vous ié mena,
Venguè Roudrigo afeciouna,

Lou carreiroun dis amoureto,
Plen d'oumbro claro e de floureto,
Es lou camin dóu Paradis.
— Pamens, moussu, Nerto ié dis,
La santo Gleiso nous ensigno
Qu'es plen de pèiro e plen d'espigno
Lou carreiroun paradisen.

— L'amour es un bouquet au sen!
Faguè Roudrigo, es un calice
D'ipoucras pur e de delice!
L'amour es uno font que nais
E que souspiro dins soun nais
E, risouleto, pièi aboundo
E coume un flume pièi desboundo;
E tout-de-long, dins sis iscloun,
Fan que canta lis anceloun.
L'amour es un dous treboulèri
Es un gounflige drud e lèri,
Es un pantai ounte l'on viéu
En se chalant coume de diéu;
L'amour es uno escandihado
Ounte dos amo enebriado
Prenon lou vanc jusqu'au trelus
E s'embessounon à noun plus;
L'amour es uno flamo fino
Que dins li lugre se devino,
Qu'emplis lou cor en l'embaumant
E que se douno emé la man;
Es un souspir, uno alenado
Que cuerb de flour li bouissounado;
Enfin es uno bouco en fiò
Que barbelejo e trovo en liò
De que ié béure en disènt: — More!
Senoun sus uno bouco sorre!

Mai coume anavo se beissa,
Lou galantin, pèr embrassa,
Dins soun foulige, l'innoucènto,
Sus la muraio, aut, se presènto,
Li bras dubert, un crucifis

Que la doulour espeloufis
Emé dos clau acrouselado
Souto uno tiaro (1) escrincelado.
Nerto fuguè'n signe de crous
E 'n se virant vers l'amourous:
— Bèu chivalié, diguè, me sèmblo
Que vosto dicho noun ressèmblo
A la dóu Breviàri d'Amor (2),
Car, dins aquéli pajo d'or
Iéu ai legi qu'amour dèu èstre
Pur coume au paradis terrestre...

(Nerto, cant II, Lou Papo.)

AU MIEJOUR

Sant Jan, vèngue meissoun, abro si fiò de joio;
Amount sus l'aigo-vers lou pastre pensatiéu,
En l'ounour dóu païs enausso uno mount-joio
E marco li pasquié mounte a passa l'estiéu.

Emai iéu, en laurant, e quichant moun anchoio,
Pèr lou noum de Prouvènço ai fa ço que poudiéu

E, Diéu de moun pres-fa m'aguènt douna la voio,
Dins la rego à geinoui vuei rènde gràci à Diéu.

En terro, fin-qu'au sistre, a eavn moun araire;
E lou brounze rouman e l'or dis emperaire
Treluson au soulèu dintre lou blad que sort...

O pople dóu Miejour, escouto moun arengo:
Se vos recounquista l'empèri de ta lengo,
Pèr t'arnesca de nòu pesco en aquéu Tresor.

A Maiano, lou 7 d'óutobre 1878.
(Lou Tresor dóu Felibrige.)

LOU POUÈMO DÓU ROSE

TROS DÓU CANT VIII
LXIX (L'arribado en Avignoun.)

En Auselet lis auceloun de l'isclo
Fasien piéu-piéu de-long di bro fuiouso.
Lou ventoulet adusié di mountagno
La sentour di lavando emé di nerto
Que dins li Coumbo-Masco èron flourido.
La fin dóu jour en alenant mai tousco,
Emplenavo li cor dóu languitòri
Qu'envahis tout, quand lou soulèu trevalo.
Despartissènt en dous Rose lou flume,
Vesien veni la Bartalasso verdo
E pièi plus rèn, que lou virant de l'oundo.
Mai tout-d'un-cop, tau qu'un ridèu de tiatre
Que s'escavarto, avau à l'avalido,
Dóu ribeirés e lis aubre e li colo,
Tout vai en s'aclatant, pèr desparèisse
Davans un couloussau clapas de tourre
Que lou soulèu couchant enfioco e pinto
De resplendour reialo e purpurenco.
Es Avignoun e lou Palais di Papo!
Avignoun, Avignoun sus sa grand Roco!
Avignoun, la galoio campaniero
Qu'uno après l'autro en l'èr ausso li pouncho
De si clouchié clavela d'embourigo;
Avignoun, la fiholo de Sant Pèire
Que dins soun port n'a vist la barco à l'ancro
E n'a pourta li clau à sa centuro
De merlet; Avignoun, la gènto villo
Que lou mistrau estroupo emai descouifo
E que, de tant qu'a vist lusi la glòri,
N'a counserva que l'inchaiènço d'elo!
Tóuti li bras s'aubouron; l'equipage,
Li passagié, remiron Babilouno
(Coume lis Italian jalous l'apellon).
De la segoundo barco pièi tout-d'une
Mounto aquest crid: — Veniso! acò's Veniso,
Quand, dintre si dentello, vai se jaire
Souto li bais dóu Pounènt. dins sa lono! —

(Lou Pouèmo dóu Rose, cant VIII, A l'Avalido.)

RODO QUE ROUDARAS
AU RODE TOURNARAS

Sus l'èr de la Farandoulo de Tarascoun

Pos barrula dins l'estrange païs
De la Roumagno
l'Alemagno,
Pos barrula dins l'estrange païs,
Pèr ana vèire ço qu'as jamai vist
Mai d'encountrado
Alegourado
Coume lou rode ounte vives, pagés,
Auras bou courre
Pèr vau e mourre
Ounte que vagues, n'en trouvaras ges.

Pos t'avanqui liuen de ti Segounau,
Mai d'entre-signe
Plus grand e digne
Pos t'avanqui linen de ti Segounau
N'en veilas ges foro dóu termenau.
Areno e Cièri,
Bàrri d'empèri
Palais de papo e castelas de rèi
Porto aigo à rounfle,
Are-de-triounfle,
En liò veiras un plus riche aparèi!

Pos t'esmara vers la Grèco eilalin,
Ounte lou Pinde
S'enauro linde,

Pos t'esmara vers la Grèço eilalin,
Ounte lou cèu es toujour cristalin:
Mai si coustiero
Tant plasentiero
E si roucas coulour d'or e d'azur,
Dins tis Aupiho,
Bèu brusc d'abiho,
Li pos revèire en un cèu autant pur.

Pos te gandi vers li pople nouvèu,
Dins li fabrico
De l'Americo,

Pos te gandi vers li pople nouvèu
Que fan sa soupo à l'òli de navèu.
Mai di bajano,
Di merinjano
Qu'embausemavo l'òli d'óulivié,
Osco seguro
N'auras rancuro
E dóu bon vin que toun paile bevié.

Pos aluca li damo de Paris,
Lis Italiano,
Li Castihano,

Pos aluca li damo de Paris
E la bèuta pertout ounte flouris.
Mai de pouleto
E de perleto
Coume n'es d'Arle lou nis sènso egau,
Pèr la noublesso,
La gentilesso,
N'en veiras ges que fagon tant de gau!

(Lis Óulivado.)

VEGUEN VENI

S'acò's pas vuei, sara deman:
Lis amelié de la calanco
Se van garni de si flour blanco
Pèr lou plasé dóu galimand
Que sus la routo vai trimant,

S'acò 's pas vuei, sara deman:
Bello flourido porto em' elo
Lis ameloun e lis amelo.
Nòsti pichot que soun groumand
Tóuti ié van manda la man.

S'acò 's pas vuei, sara deman:
Tant lèu embaimo la vióuleto
Lou parpaioun ié fai l'aleto;
E la ninoio a soun amant
Tant lèu lou sen ié vèn pouman.

S'acò 's pas vuei, sara deman:
Duro jamai, quand plòu o nèvo;
Pèr tóuti lou soulèu se lèvo,
E grum d'eigagno en se fourmant
Autant lusis coume diamant.

S'acò's pas vuei, sara deman:
L'umble qu'es dins lou pequinage,
Vengu soun jour, mounto au reinage;
E lou que fai soun ardimand,
Bròu! toumbo coume un calaman.

S'acò 's pas vuei, sara deman:
Rapelen-nous que la paciènci
Es lou cepoun de la sapiènci
E, mau-grat tout, sian flourimand,
Quand de paciènci nous arman.

S'acò 's pas vuei, sara deman:
Dóu Felibrige e de si mèmbre
Se gardara poulit remèmbre
E noste gènt parla rouman
Fara lingueto au franchimand.

S'acò 's pas vuei, sara deman:
En un desbord de lèi marrido

Pèr fes lou moundo se desbrido;
Mai, vèngue l'ouro, à soun coumand
Diéu giblara li sacamand.

S'aco 's pas vuei, sara deman:
Lou gaudre foui cour à la baisso...
Basto qu'après lou boui-abaisso
Noun regreten, pàuris uman,
Dóu vièi passat lou tèms charmant!

3 de mars 1907. (Lis Óulivado.)

MOUN TOUMBÈU

Non nobis, Domine, non nobis,
Sed nomini tuo
Et Provinciæ nostræ
Da gloriam.

(Epitafi.)

Souto mis iue vese l'enclaus
E la capoucho blanquinello
Ounte, coume li cacalaus,
M'aclatarai à l'oumbrinello.

Suprème esfors de noste ourguei
Pèr nous sauva dóu tèms que manjo,
Empacho pas qu'aièr o vuei
En long óublid lèu-lèu se chanjo!

E quand li gènt demandaran
A Jan di Figo, O Jan di Guèto:
— Qu'es aquéu domo? respoundran:
— Acò's la toumbo dóu Pouèto.

— Èro un que faguè de cansoun
Pèr uno bello Prouvençalo
Que ié disien Mirèio: soun,
Coume en Camargo li mouissalo,

— Escampihado un pau pertout...
Mai éu restavo dins Maiano
E lis ancian dóu terradou
L'an vist treva nòstis andano.

(1.) Le tombeau que Mistral a fait édifier pour lui et sa famille dans le cimetière de Maillane est la reproduction du pavillon, dit Pavillon de la Reine Jeanne que l'on voit,debout encore, dans un des coins les plus pittoresques des ruines des Baux.

E pièi un jour diran: — Èro un
Que l'avien fa rèi de Prouvènço...
Mai de soun noum li grihet brun
Canton soulet la survivènço!

Enfin, à bout d'esplicacioun,
Diran: — Es lou toumbèu d'un mage,

Car d'uno estello à sèt raioun
Lou mounumen porto l'image.

1907. (Lis Óulivado.)

THÉODORE AUBANEL
(1829-1886)

ŒUVRES. — La Mióugrano entre-duberto, poésies (Avignon, Aubanel, 1860); — Lou Libre de l'Amour, prem. partie de La Mióugrano (ibid., 1878); — Lou Pan dóu Pecat, drame en cinq actes, en vers représenté pour la première fois au Théâtre de Montpellier, le 28 mai 1878 (éd. à 200 ex., Montpellier, Hamelin, 1882, nouv. éd., Avignon, Aubanel, 1902); — Le Pain du Péché, trad. fr. du même drame, en vers, par Paul Arène, représentée le 27 avril 1888 à Paris, au Théâtre Libre (Paris, Lemerre, 1888), — Le Pain du Péché, adaptation franç. par Paul Manivet (Avignon Aubanel); — Li Fiho d'Avignoun,poésies (éd. à 300 ex., Montpellier, Hamelin, 1888: éd. définitive par Ludovic Legré, Paris, Savine, 1891); — Lou Rèire-Soulèu, poésies posthumes publiées par L. Legré (Marseille, Aubertin, 1899); — Lettres à Mignon correspondance échangée entre Aubanel et la comtesse du Terrail, rec. par Serge Bourreline (Avignon, Aubanel, 1899).

Les réimpressions des œuvres d'Aubanel ont été et sont faites à Avignon, par la librairie Aubanel frères, dirigée aujourd'hui par le fils du poète.
Th. Aubanel a collaboré à l'Armana Prouvencau,dont il a édité les trois premières années, à la Revue des Langues Romanes, etc.
Théodore Aubanel, le plus grand poète de la Renaissance provençale après Mistral, est né a Avignon le 26 mars 1829. Par son père, Laurent Aubanel, qui s'était fait un nom dans le domaine de l'art typographique, il descendait d'une de plus anciennes familles d'imprimeurs français. Ses ancêtres, établis à Avignon depuis le XIIIème siècle et honorés par le Saint Siège du titre d'imprimeurs de Sa Sainteté, lui transmirent, disent ses biographes, une extrême délicatesse de conscience, une loyauté inaltérable jointes à la plus profonde piété.
Sa mère était originaire de Monteux, la patrie du célèbre poète des Noëls, Nicolas Saboly, et appartenait à l'honorable famille des Seyssaud qui prétendait descendre d'un capitaine grec. Ce capitaine, grand pourfendeur de Turcs et ravisseur de Sarrasines, se serait, après une vie d'aventures, fixé dans la plaine du Comtat. On sait que le poète des filles d'Avignon, par-delà l'ascendance de ses parents laborieux, pieux et paisibles, aimait à évoquer le souvenir de ce mystérieux aïeul du temps de Barberousse qui devait lui léguer son amour des femmes et du soleil.

Le plus jeune de quatre enfants, Aubanel eut, comme ses compatriotes, l'enfance la plus unie, la jeunesse la plus tranquille: l'éducation dans la maison paternelle, l'instruction reçue chez les frères Gris, aux environs d'Aix, puis au petit séminaire d'Avignon, les vacances à Monteux, puis le travail nécessaire à la direction de l'imprimerie, travail qui laisse bien des loisirs, ne cherchons pas là d'évènements extraordinaires. Comme tout collégien qui se respecte, il composa des vers de bonne heure, et, comme Roumanille et Mistral, il rima tout d'abord en français. Ce n'est pas que le provençal lui fût moins familier qu'à ses futurs amis, fils de propriétaires campagnards. Vers 1850 les bourgeois d'Avignon et des autres grandes villes de Provence n'employaient pas seulement le provençal avec leurs serviteurs et les gens du peuple: ils le parlaient couramment entre eux. Dans sa famille, le jeune Théodore entendait ses parents et un oncle chanoine user du vieux langage et lui même devait être forcément amené à s'en servir, tout au moins dans ses rapport avec les ouvriers l'imprimerie. Il n'est donc pas exact de dire avec Daudet qu'Aubanel faisait des vers provençaux comme il aurait fait des vers latins. « Faire des vers latins, c'est manier une langue décidément morte. » Faire des vers provençaux 1850, c'était manier une langue bien vivante, aussi vivante à la ville dans les milieux bourgeois qu'à la campagne chez les paysans. Ce qui décida sans doute Aubanel à composer en provençal, ce fut sa liaison avec Roumanille, avec Mistral, avec Mathieu, qui s'étaient connus à la pension Dupuy. Dès lors, il cesse de faire des vers français, comme avant lui Mistral et Roumanille avaient cessé d'en faire. Le voilà désormais enrôlé dans la bande, le voilà qui se lie avec les Giéra, le voilâ qui fréquente Font-Ségugne, le voilà qui va rencontrer Zani, là-bas, un jour d'été, Zani, c'est-à-dire mademoiselle Jenny Manivet.

Celle qui allait grossir le groupe glorieux des amantes que la Muse provençale a célébrées depuis les Troubadours, était l'amie préférée des demoiselles Giéra. Elle appartenait à l'une des meilleures familles bourgeoises d'Avignon.
— C'était une charmante fille, écrivait Mistral plus de trente ans après, au teint mat, avec deux yeux de jais, brillants, que je revois encore.
Une teinte de mélancolie rendait la jeune fille encore plus séduisante. Les jeunes poètes de Font-Ségugne la chantèrent tour à tour: mais celui sur qui elle fit la plus forte impression, ce fut Aubanel. La première fois qu'il la vit, il prit feu comme une allumette. Elle portait ce jour-là une robe grenat dont il ne put oublier la couleur. Depuis, il fit de la grenade le symbole de son amour et prit le nom de Félibre de la Mióugrano (Félibre de la Grenade).

Il choisit pour armes une grenade entr'ouverte avec la devise: *Quau canto, soun mau encanto* (Qui chante, son mal enchante). Et pendant trois ans, l'hiver à Avignon, dans les salons des Giéra, l'été sous les ombrages de Font-Ségugne, entre la jeune fille qui se sent attirée ailleurs par une puissance supérieure, et le poète langoureux qui souffrait à maîtriser son amour, l'idylle se déroule, idylle brûlante et chaste, idylle douloureuse comme il en est peu. Car un jour, victorieuse enfin de son propre cœur, Jenny dit adieu à ses parents, à ses bons amis les félibres, à sa jeunesse même et s'enferma au couvent pour partir peu après à Constantinople (1).
Désespéré, Aubanel recueillit le cantique de ses amours et l'élégie de ses larmes dans saignante Mióugrano entre-duberto (la Grenade entr'ouverte), le plus beau livre de passion qu'ait fait éclore la Renaissance provençale.
Il est en effet incontestable que sous l'empire de émotion profonde ou le plongea le brusque départ de Jenny, il écrivit la plupart des poésies du fameux Livre de l'Amours, jaillies spontanément du cœur du poète comme les Nuits de Musset. Mais, l'orage apaisé, il s'aperçut que dans ses heures de souffrance il avait accumulé devant lui une riche matière poétique, et le désir lui vin d'en tirer un parti littéraire. Ce désir littéraire, nous le trouvons dans l'arrangement général de tout le livre, qui fut longtemps discuté entre Aubanel et ses amis, et aussi dans son détail; il se manifeste d'abord par ces épigraphes de troubadours mis en tête de tous ses morceaux poétiques. Par là Aubanel semble vouloir rattacher la jeune poésie provençale à son noble passé évoqué par les romanistes et les historiens, et il semble aussi se rendre compte que ce sont ces Troubadours qui seront meilleurs commentateurs d'une histoire d'amour bien digne moyen âge méridional, et où ne manque même pas, comme dans celle de la Princesse lointaine, la vision d'un Orient de rêve.
Donc, ce qu'Aubanel apporte de nouveau dans le chœur des jeunes poètes d'Avignon avec ce livre varié et vivant qu'est La Mióugrano, parue en 1860, c'est la poésie d'amour, et cela c'est beaucoup pour le succès d'une œuvre auprès du grand public. Mirèio, quoi qu'il en semble, n'est pas un poème d'amour; La Mióugrano en est un; au milieu de faiblesses et de mignardises, il y a là des accents dignes de Musset. Quelques poèmes sont de véritables chefs-d'œuvre. A chaque pas on rencontre des vers pathétiques, hardis, personnels, nouveaux en un mot et qui dénotent un vrai tempérament.

(1). Zani, devenue Sœur de charité, devait mourir la même année qu'Aubanel; ils ne s'étaient jamais revus.

Dès cet instant on pouvait affirmer que l'Ecole d'Avignon avait son poète lyrique.
Mais ce lyrique ne cesse pas d'être un réaliste, ce lyrique n'abandonne jamais la vision directe, et c'est au reste par le réalisme qu'il a débuté dans Li Prouvençalo de Roumanille (1). La joie des travaux agrestes, les veillées de Font-Ségugne, le rire des jeunes filles dans les champs, les beaux enfants dont les yeux s'ouvrent à la lumière, la moisson sous le soleil rude qui fait briller les feux, l'ivresse des banquets nuptiaux, voilà ce qu'Aubanel a chanté avec la plus vive expression, voilà ce qu'il a peint avec le pinceau le plus juste et le plus coloré. Mais il n'est pas moins capable de donner la sensation de l'horrible, de brosser des tableaux de terreur et de mort. En ce sens, ce qu'il y a de plus remarquable dans la dernière partie de La Mióugrano, qu'il appelle le Livre de la mort, ce qui annonce déjà l'Aubanel futur, celui du Pain du Péché et du Pâtre, c'est le sens dramatique. Point de réflexions philosophiques, point de méditations lamartiniennes. En ces courts poèmes Aubanel esquisse un drame vif et ramassé, avec une action et un dialogue d'un tour tout à fait original, tel qu'on n'en connaissait point encore dans la littérature de France et de Provence... En somme, dès ses premiers poèmes il a le grand art, peu commun chez un débutant, de supprimer toute longueur, de donner une poésie impersonnelle, et d'arrivé, par le procédé dramatique qu'il emploie d'instinct, au plus grand effet avec le moins de mots, ce qui, pour un Méridional écrivant en provençal, est une très rare et très précieuse qualité. Sobriété,

vigueur, couleur, tout indiquait un vrai poète, et c'est ainsi que Saint-René Taillandier le saluait dès 1851. (2)

(1). Il importe de noter que les premiers vers provençaux d'Aubanel ne sont pas des vers d'amour, et que l'éveil de la poésie dans son cœur ne date pas de sa rencontre avec Zani, comme semble le faire croire la disposition de La Mióugrano. Cette disposition est toute artificielle. Elle a été conseillée à Aubanel par Mistral, et la préface charmante que celui-ci a écrite pour La Mióugrano a obligé Aubanel à suivre le plan harmonieux, mais factice qui s'y trouvait ébauché. En réalité les poésies consacrées au souvenir de Zani, celles qui ouvrent le recueil (le Livre de l'Amour) sont les plus récentes. Les plus anciennes, parues dans Li Prouvençalo (1852) ou dites par l'auteur aux Congrès d'Arles (1852) et d'Aix (1853) figurent dans les deuxième et troisième parties de La Mióugrano (l'Entre-lueur et le Livre de la mort).
Ainsi, à ses dèbuts Aubanel se révèle avant tout poète réaliste, et poète réaliste, il l'est en un temps où la poésie française se trouve tout entière sous l'influence de Lamartine.
(2). E. Ripert, La Renaissance Provençale. Nous avons abrégé le texte de cette citation.

Cette robuste poésie, à la fois lyrique et réaliste, un peu sinistre à ses débuts, elle allait s'épanouir magnifiquement, quelques années après, dans les poèmes brûlants des Fiho d'Avignoun (les Filles d'Avignon), parues seulement en 1885, mettre en émoi les pieuses gens de la ville des papes et déconcerter tous ceux qui n'avaient vu chez Aubanel que le chaste et timide amoureux de Zani. Dans Li Fiho d'Avignoun, belles comme un marbre grec et vibrantes de passion, le poète a mis toute son âme de feu et d'artiste épris du Beau et du Bien. En elles, il réalise, par certains côtés, l'idéal qu'Athènes se faisait de la sagesse. Elles sont un hymne mystique et ardent à la Beauté sous toutes ses formes (femme, nature patrie), dont Aubanel se fait le chantre enthousiaste. L'amour, la jeunesse, la joie de vivre et de boire le soleil, illuminent les pures strophes de cet admirable recueil, d'une extrême variété de caractère, de sentiment et de sujet, d'un coloris éclatant, et d'une plastique irréprochable. Avant tout, l'auteur de la Vénus d'Arles est le poète de la Femme, et nul ne l'a été avec plus de sincérité, de hardiesse et de franchise que l'Aubanel des Fiho d'Avignoun. Comme Pétrarque, mais avec plus de fougue, il chante aussi la Vénus d'Avignoun, une des incarnations du désir des hommes. Il semble que la frénésie du siècle papal a passé dans ses veines. Ce n'est pas qu'il soit jamais licencieux: il est audacieux. Parfois même il est brutal. Ne nous y trompons pas: c'est la brutalité des Pères de l'Eglise qui ne reculent pas devant certaines peintures et devant certains termes, pour faire plus fortement sentir la corruption du cœur humain et pour humilier finalement la passion devant le néant des jouissances terrestres. S'il lui arrive de verser dans la poésie amoureuse et alanguie jusqu'à la mièvrerie, le plus souvent son adoration de l'Aphrodite éternelle, faite de sensualité et de mysticisme, se répand en chants violents, d'un lyrisme exaspéré, désolé, douloureux et voluptueux. Le désir est amer et grave, et porte en lui sa mélancolie incurable. Demeuré chrétien, même aux heures les plus païennes du rêve ou de la vie, le poète sent poser en lui cette angoisse qui troubla tant d'autres lyriques modernes. Comme Verlaine, comme, plus près de nous, Charles Guérin, Théodore Aubanel offre dans son œuvre, sans cesse un antagonisme irrémédiable entre la chair et l'esprit. Par l'intensité de l'expression, certains de ses poèmes se rapprochent de Au bord de l'eau, *Voici le mort d'amour avec sa lavandière*, de Maupassant ou des tableaux de M. Louys dans ses Chansons de Bilitis. Cependant, païen d'instinct, Aubanel était catholique par tradition et par conviction, et le croyant l'emporta toujours sur le poète. Il fut à la fois le faune de la beauté sacrée, et le prêtre d'un idéalisme moral en même temps que métaphysique: platonicien et catholique (1).
A côté des poésies qui donnent son caractère propre au recueil, c'est-à-dire qui chantent l'amour et la beauté, et parfois sa compagne, la mort, non moins belle, puisqu'elle calme nos vaines agitations et fixe à jamais les formes passagères de nos pensées et de nos corps, les Fiho d'Avignoun renferment un certain nombre de tableaux, de paysages, débordants de vie et de couleur, de la chaude nature méridionale dont Aubanel eut le sentiment le plus vif. Ces poèmes qui célèbrent la nature, en dehors de ceux qui la mêlent avec tant de bonheur à l'amour, comptent parmi les meilleures productions du poète. Le maître styliste qu'est Aubanel excelle à faire tenir dans un cadre restreint une foule de sensations, d'images et de sentiments: la richesse du font n'a d'égale que la précision de la peinture et la pureté de la forme. Çà et là, au milieu du groupe des riantes, radieuses ou ardentes Filles d'Avignon fulgurent des éclairs de poésie farouche, d'une énergie presque sauvage et qui rappellent les fresques terrifiantes et lugubres du Livre de la Mort de la Mióugrano: c'est le sombre et vigoureux tableau de la Guerre et de ses atrocités, inspiré par les douloureux événements de 1870, c'est la Chanson de l'an qui vient, cri terrible d'un patriote contre l'Allemand, ode prophétique et vengeresse de la défaite, etc.
Avec les qualités dramatiques qu'il avait révélées dans la Mióugrano et dont ne sont pas exemptes les chansons, les idylles, les élégies, les descriptions mêmes des Fiho d'Avignoun, Aubanel devait se sentir

fortement attiré par le théâtre. Il y avait là une voie à frayer et une place à prendre. En effet, à la date de 1871, le Félibrige ne comptait pas un seul dramaturge de renom. La nouvelle littérature provençale, issue du grand mouvement de 1850, avait à peu près conquis tous les genres, mais elle n'avait pas tenté sérieusement de s'emparer de la scène (2). Aubanel trouva donc le champ libre et du premier coup s'installa en maître avec Lou Pan dóu Pecat (le Pan du Péché), drame provençal et rustique en 5 actes, en vers, qui fut représente avec succès aux Fêtes latines de Montpellier, le 28 mai 1878, et dans une traduction en vers français de Paul Arène, à Paris, en 1891, au Théâtre Libre (3). Ce drame, d'une violence shakespearienne, montre chez son auteur une réelle puissance tragique, qui justifie son ambition d'être le fondateur du Théâtre provençal. C'est le commentaire, à la fois terrible et naïf, de cette légende d'après laquelle ceux qui mangent du pain de l'adultère doivent mourir dans l'année: on y voit l'époux trompé, forcer ses enfants à manger du pain du péché,en présence de leur mère. Aubanel a écrit aussi deux autres drames qui n'ont pas été publiés. Le premier, *Lou Pastre* (le Pâtre, 1866), est un drame idyllique, d'une ardeur magnifique et sauvage, au dire des bons juges qui le lurent, et dont le manuscrit a été en partie brûlé par l'auteur, sans doute dans un geste racinien, par scrupule de catholique.

(1). E. Gaubert et J. Véran, Anthologie,de l'amour provençal (Mercure de France, 1909).
(2). La tentative du poète aixois Gaut qui avait, en 1875, fait représenter à Forcalquier son drame Lei Mouro (Les Maures) n'avait été qu'une escarmouche sans lendemain.
(3). De nouvelles représentations du drame provençal ont été données récemment dans diverses grandes villes du Midi.

Le second, Lou Raubatòri (l'Enlèvement, 1872) est un remaniement du Pastre. Il est demeuré inachevé, et paraissait inférieur au talent d'Aubanel.
Après la Mióugrano, toutes ses productions, poésies ou pièces, le poète les a composées dans la paix de la famille et la joie du travail. Sept ans après l'entrée au couvent de Zani, il avait épousé Mlle Joséphine Mazen, de Vaison, et le bonheur du foyer lui avait rendu, avec la naissance d'un fils tendrement aimé, sa liberté d'esprit et sa virtuosité lyrique. Dès lors, tout en dirigeant avec son frère Charles la maison d'imprimerie que leur avait laissée leur père, mort en 1854, Théodore Aubanel partagea sa vie entre sa famille et ses amis, ses travaux littéraires et les pratiques de la religion. Dévoué à la cause du Félibrige, il entreprit pour elle plusieurs voyages. A l'occasion du cinquième centenaire de Pétrarque, il diriges les Jeux Floraux d'Avignon, et après 1876, année où il fut proclamé majoral (cigale de Zani), il prononça quelques éloquentes harangues comme syndic de la maintenance de Provence. Dans ses voyages à Paris, qui fut d'un grand attrait pour lui, il rapprocha les félibres provençaux de la Société parisienne les Cigaliers.
Ses derniers jours furent attristés par les sourdes intrigues que, pour le brouiller avec l'Eglise, certains de ses compatriotes, hypocritement effarouchés par la sensualité de ses poésies, menèrent contre la publication des Fiho d'Avignoun, qu'Aubanel dut interrompre (1). Il mourut l'année d'après, à l'âge de cinquante-huit ans, en plein épanouissement de son génie poétique, il était chevalier de la légion d'honneur. Après sa mort, son ami Ludovic Legré a donné l'édition définitive des Fiho d'Avignoun (1891) et réuni ses poésies inédites sous le titre Lou Rèire-Soulèu (le Soleil d'outre-tombe, 1899). Ce sont, avec de très beaux sonnets de circonstance, des poésies diverses, de toutes dates, où l'on retrouve les qualités lyriques et réalistes des précédents recueils. La même année, Serge Bourreline a publié ses Lettres à Mignon, correspondance platonique et esthétique d'Aubanel avec une princesse lointaine, son admiratrice et son amie, jeune Russe née à Athènes, Mlle Sophie de Lentz, depuis comtesse du Terrail.

(1). Dès La Mióugrano, Aubanel avait été dénoncé par des esprits envieux ou bornés comme un auteur dangereux.
On reprochait à l'amoureux de Zani de se complaire, après Mistral dans Mirèio, dans la description trop libre de l'amour sensuel. Les attaques redoublèrent lors de la composition de la Vénus d'Arles et de quelques-uns des plus ardents poèmes des Fiho d'Avignoun. Une véritable conspiration se forma pour empêcher le poète de publier son livre infâme! Aubanel, que ces persécutions, contre une œuvre où il avait mis le meilleur de son cœur et de son âme, faisaient souffrir d'autant plus qu'il était très sensible, en retarda jusqu'en 1885 la publication. Il avait décidé de n'en faire imprimer que trois cents exemplaires qui devaient être distribués seulement à ses amis. Avant que la publication fût achevée, un exemplaire tomba entre les mains de l'archevêque d'Avignon. Celui-ci ignorant le provençal, il était du nord de la France, lut l'ouvrage dans la traduction et, sur les instances de conseillers malveillants, choqué qu'il était du ton passionné de différentes pièces, interdit à Aubanel la propagation des Fiho d'Avignoun, sous menace de retirer à sa maison les titres et privilèges qui s'étaient transmis de génération en génération dans sa famille. Le chrétien se soumit, mais le poète, injustement suspecté,

perdit le goût de la poésie, et vers la fin de l'année il fut atteint d'une attaque d'apoplexie dont il ne se releva pas.

La traduction de nos extraits d'Aubanel est celle de l'auteur, revue et corrigée.

AH! VAQUI PAMENS LA CHAMBRETO...

En sovinènsa
Tène la car'e l'dous ris.
GUILHÈM DE CABESTANH.

Ah! vaqui pamens la chambreto
Ounte vivié la chatouneto!
Mai, aro, coume l'atrouva
Dins lis endré qu'a tant treva?
O mis iue, mis geunds iue bevèire,
Dins soun mirau regardas bèn:
Mirau, mirau, fai-me lu vèire,
Tu que l'as visto tant souvènt.

Lou matin, dins l'eigueto claro,
Quand trempavo sa bello caro,
Quand trempavo si bèlli man
Que fasié teleto, en cantant,
E qu'à travès soun èr risèire
Perlejavon si blànqui dènt,
Mirau, mirau, fai-me la vèire,
Tu que l'as visto tant souvènt.

Qu'èro innoucènto e qu'èro urouso!
Leissant toumba, touto crentouso,
Sus sis espalo, au mendre brut
Soun long péu coume un long fichu;
Pièi dins lis Ouro de soun rèire,
An bon Diéu parlavo long-tèm.
Mirau, mirau, fai-me la vèire,
Tu que l'as visto tant souvènt.

Contro un brout de santo liéurèio,
Lou libro èi sus la chaminèio;
Vai veni, vès! car l'a leissa
Dubert ounte avié coumença.
Soun pichot pas, lougié, courrèire,
L'ause dins lou boufa dóu vènt.
Mirau, mirau, fai-lue la vèire,
Tu que l'as visto tant souvènt.

Li jour do fèsto e de grand messo,
Qu'èro gento e qu'èro bèn messo,
La pauro enfant! De moun cantoun,
L'amirave, Segnour, perdoun!
Iéu l'amirave, en plen Sant-Pèire,
Dins lou soulèu e dins l'encèn,
mirau, mirau, fai-me lu vèire,
Tu que l'as visto tant souvènt!

Assetado eici, travaiavo;
De la fenèstro babihavo;
Pèr li paure, pèr lou bon Diéu,

N'abenè de lano e de fiéu!
E dins la chambro e dins lou vèire
Si det fasien lou vai-e-vèn.
Mirau, mirau, fai-me la vèire,
Tu que l'as visto tant souvènt.

Ah! lou tèms di dóuci babiho,
Tèms de joio e de pouësìo,
E de l'amour e dóu dansa,
Aquéu bèu tèms èi bèn passa!
Ti long péu qu'a coupa lou prèire,
Pecaire! avèn tant jouga'nsèn!...
Mirau, mirau, fai-me la vèire,
Tu que l'as visto tant souvènt.

Es ansin, moun Diéu! sias lou mèstre!
Dins li malur, lis escaufèstre,
Amaduras vosto meissoun;
Sus lis espino di bouissoun,
Chausissès, o divin cuière,
Li plus bèlli flour dóu printèm.
Mirau, mirau, fai-me la vèire,
Tu que l'as visto tant souvènt.

Lou dilun que s'es enanado,
De plour si gauto èron negado.
Ah! qu'avien ploura, si bèus iue:
Avien ploura touto la niue!
Pamens n'a pas regarda 'n rèire,
Quand s'es embarrado au couvènt.
Mirau, mirau, fai-me la vèire,
Tu que l'as visto tant souvènt.

Souto la triho à mita morto,
En intrant, eila, vers sa porto,
Ai legi: oustau à louga.
Escritèu, m'as estoumaga!
Res! plus res!... Vole pas ié crèire;
Sèmpre au lindau moun cor revèn,
Mirau! e me la fas pas vèire,
Tu que l'as visto tant souvènt!

(La Mióugrano entre-duberto, Lou Libre de l'Amour, XII.)

N'ÈRO PAS UNO RÈINO...

L'autriér, long un bos folhos..
CADENET.

N'èro pas uno rèino, uno rèino e soun trin
Galoupant noublamen sus sa cavalo blanco,
E que, dins li grand bos, aubouro enjusqu 'i blanco
Touto la póusso dóu camin.

Noublamen galoupant sus sa blanco cavalo,
N'èro pas uno rèino emé damo e varlet,
Que d'un mot de sa bouco e d'un cop d'iue soulet
Vous fai la caro roujo o palo.

N'èro rèn qu'uno enfant dessus un ase gris
Que de-long d'un draiòu anavo plan-planeto;
E pèr lou proumié cop vesiéu la chatouneto
Que, segur, m'avié jamai vist.

Es vers la Font-di-Prat que venié; se rescontro
Qu'èro estré lou camin pèr passa tóuti dous,
E lu chato diguè: — Jouvènt, avisas-vous:
L'ai reguigno! e me riguè contro.

— Tenès, passas davans! — E, pèr delice, alor,
La regarde e m'aplante, e vaqui que s'arrèsto...
Uno rèino, belèu, m'aurié vira la tèsto,
Mai, pèr l'enfant, virè moun cor.

O! n'èro qu'uno enfant, e n'èro que mai bello!
Soun courset de basin, trop pichot e trop just,
Badavo un pau davans, e si poulit bras nus
Sourtien de sa mancho de telo.

De fichu, n'avié ges: èro au tèms de la caud;
Em' un brout d'amourié la chato se ventavo:
Au dous balin-balan de l'ase que troutavo
Penjavon si bèu pèd descau.

S'arrèsto. — Un an de mai, e de iéu avié crento!
E pamens, e pamens, parlerian pas d'amour!
Mai l'enfant venié fiho, e chasque an, chasque jour,
La fasié pu grando e pu gènto.

Pèr lis èr, pèr lou biais, e pèr la majesta,
N'ai pas vist coume acò, d'enfant, dins li grand vilo;
Poudès cerca long-tèms, poudès cerca sus milo
Tant d'innoucènço e de bèuta!

— Ma mignoto, coume es toun noum? — Vous lou vau dire:
Li gènt me dison Roso, e ma maire Rouset.
— E, toun ase, coume èi que ié dison? Blanquet?...
L'enfant alor se met à rire.

— As de fraire, as de sorre, o ti gènt n'an que tu?
— Sièu l'einado de cinq. — Tu, l'einado, jouineto?
— Un que s'en vai soulet, un encaro que teto,
Emé dous autre pèr dessu!

— T'an aprés à legi? Siés estado à l'escolo?
— Oh! si! — Ta coumunioun? — L'ai facho l'an passa.
— E mounte vas? — Mi gènt meissounon, sian pressa;
M'envau au plan, darrié la colo.

E l'enfant virè net dintre li pinatèu...
O Bèuta, coume fau que siegues pouderouso,
Pèr avé, de moun cor, de ma vido amourouso,
Un moumenet gara lou fèu!

(La Mióugrano entre-duberto, Lou Libre de l'Amour, XVII.)

AH! DIS AMOUR D'AQUESTE MOUNDE...

Quia sine doloro non vivitur in amore.
(De Imitatione Christi, lib. III, cap. V.)

Ah! dis amour d'aqueste mounde,
N'ai proun, o moun Diéu, coume acò;
Ah! de l'amour ai moun abounde,
E pamens, n'ai ama qu'un cop!

E moun amour rèn n'esperavo:
E, de-longo, èro un mes de Mai
Pèr moun cor tèndre, que n'amavo
Que pèr ama, 'm'acò pas mai!

Lou vènt que buto la penello
Meno au port o meno à l'estèu;
Avèn pas tóuti memo estello,
S'aven tóuti meme soulèu.

N'i'a qu'an toujour la mar aplano,
L'auro aboucado e lou tèms siau;
N'i'a qu'an lis erso e la chavano,
N'i'a qu'an li tron e lis uiau.

Quau l'aurié di, ma chatouneto,
O pauro enfant, quau l'aurié di,
Qu'acò sarié nosto planeto,
Iéu de t'ama, tu de parti!

Oh! perqué te sies envoulado
Peralin dins un mounastié?
De-qu'èi que t'avié treboulado?
De-qu'èi que lou cor te disié?

Perqué, peréu, t'ai vist tant bello?
Perqué, tant bono, un jour d'estiéu,
M'enmasca, bruno vierginello,
Emé ti grands iue pensatiéu?

Pamens trevave pas li damo;
Viviéu tranquile e sournaru:
Digo, perqu'èi qu'as pres moun amo,
E l'as empourtado emé tu?

Aro, se rescontre, pèr viage,
Quaucun que te sèmble un brisoun
Dins soun biais, dins soun abihage,
Iéu la seguisse d'escoundoun.

Sus si piado camine e ploure;
E, quand la chatouno a passa:
O moun bonur, perque t'encourre,
Ié cride, perqué me leissa?

De tant de jo, de tant de fèsto,
De tant de jour,, mi pu bèu jour,
De moun printèms de-que me rèsto?
Rèn que lou lassige e li plour!

La vido es ansin: ome, femo,
Fau sèmpre, fau tóuti soufri,
E paga, pèr forço lagremo,
Un pau de joio, e pièi mouri!

Ah! dempièi l'amaro partènso,
Que fara sèmpre ma doulour,
Ai pas proun paga ma jouvènço?
Ai pas proun paga moun amour?

La joio, tant douço et tant forto,
De la veire un matin, moun Diéu,
L'ai pas proun pagado? — Siés morto,
Oh! sies mai que morto pèr iéu!

E vène maigre e me transisse,
E ma sorre me dis: — De-qu'as?
Res pòu saupre ço que soufrisse...
O Segnour, baias-me la pas!

Un pau de pas que me restaure;
La pas, la pas que m'a quita!
Coumo un vèire d'aigo à-n-un paure,
Fasès-me n'en la carita!

I'a qu'uno joio vertadiero
En aquest mounde tant catiéu,
Mai aquelo èi sènso pariero:
La joio de t'ama, moun Diéu!

(La Mióugrano entre-duberto, Lou Libre de l'Amour, XXV.)

LI SEGAIRE

I

Planten nòsti clavèu,
Dau! espoussèn la cagno,
E bagnen d'escupagno
La ribo dóu martèu!

Ai qu'un parèu de braio
Que soun traucado au quiéu,
Mai i'a res coume iéu
Pèr enchapla li daio!

La femo e lis enfant
Espèron la becado;
La daio es embrecado...
De-vèspre, auran de pan.

Ai qu'un parèu de braio, etc.

En quau fai soun mestié
Jamai lou viéure manco:
Mis ami, subre l'anco
Cenglen nòsti coufié.
Ai qu'un parèu de braio, etc.

Cargon si grand capèu,
La chato emé la maire;
Lis enfant dóu segaire
Aduson lou rastèu.

Ai qu'un parèu de braio, etc.

Lou pu jouine, à la man,
Tintourlo uno fougasso;
L'einat porto la biasso
E camino davan.

Ai qu'un parèu de braio, etc.

— Que portes? — De pebroun,
De cachat, de cebeto,
Un taioun d'oumeleto.
— Em' acò n'i'a bèn proun!

Ai qu'un parèu de braio, etc.

Sies brave coume un sòu!...
Mis ami, bon courage!
Partèn pèr lou segage,
La daio sus lou còu.

Ai qu'un parèu de braio
Que soun traucado au quiéu,
Mai i'a res coume iéu
Pèr enchapla li daio!

II

Aniue, d'aqueste prat
N'en restara pas gaire,
Parai, famous segaire?
E l'obro lusira!

Lou soulèu que dardaio
Fai trelusi li daio.La daio vai e vèn,
Fai ges de curbecello;
Sauton li sautarello
Sus li marro de fen.

Lou soulèu que dardaio
Fai trelusi li daio.

En travaiant, segur,
S'acampo de famasso,
Pèr lampa la vinasso
E cacha lou pan dur!

Lon soulèu que dardaio
Fai trelusi li daio.

Adiéu! l'erbo e li flour!
Li rastèu rastelavon
E li grihet quilavon
D'esfrai e de doulour!

Lou soulèu que dardaio
Fasié lusi li daio.

Siéu las e siéu gibla!
Tambèn, dins la journado,
Sega cinq eiminado
E lou tèms d'enchapla!

Lou soulèu que dardaio
Fai plus lusi li daio.

Ve-l'aqui tout au sòu!
Vengue uno bono luno!...
Fasen-n'en tuba-v-uno
E tant-plus-mau, se plòu

Lou soulèu que dardaio
Fai plus lusi li daio.
Que li daio au saumié
Brandusson pendoulado...
E manjen l'ensalado
Garnido emé d'aiet.

Lou soulèu que dardaio
A fa lusi li daio (1).

(La Mióugrano entre-duberto. L'Entre-lusido.)

LOU NÒU TERMIDOR

Ahi dura terra, perchè non t'apristi?
(DANTE. Inferno, c. XXXIII.)

— Ounte vas emé toun grand coutèu?
— Coupa de tèsto: siéu bourrèu.

— Mai lou sang a giscla sus ta vèsto,
Sus ti det.. bourrèu, lavo ti man.
— E perqué? Coumence mai deman:
Rèsto encaro à sega tant de tèsto!

— Ounte vas emé toun grand coutèu?
— Coupa de tèsto: siéu bourrèu.

— Sies bourrèu! lou sabe. Siés-ti paire?
Un enfant t'a jamai esmóugu.
Sèns ferni, e senso avé begu,
Fas mouri lis enfant e li maire!

— Ounte vas emé toun grand coutèu?
— Coupa de tèsto: siéu bourrèu.

— De ti mort la plaço es caladado!
Ço qu'èi viéu te prègo d'à-geinoun.
Digo-me se sies ome vo noun...
— Laisso-me, qu'acabe ma journado.

— Ouate vas emé toun grand coutèu?

— Coupa de tèsto: siéu bourrèu.

— Digo-me quete goust a toun béure.
Dins toun got noun escumo lou sang?
Digo-me, se quand trisses lou pan,
Greses pas de car faire toun vièure!

— Ounte vas emé toun grand coutèu?
— Coupa de tèsto: siéu bourrèu.

— La susour, lou lassige t'arrapo...
Pauso-te. Toun coutèu embreca,
O bourrèu, pourrié proun nous manca,
E malur, se la vitimo escapo!

— Ounte vas emé toun grand coutèu?
— Coupa de tèsto: siéu bourrèu.

— A 'scapa! Bouto, à toun tour, ta gauto
Sus lou plot rouge de sang mousi.
De toun còu li tèndo van crussi!
O bourrèu, quouro ta tèsto sauto?

Amoulas de fres lou grand coutèu:
Tranquen la tèsto dóu bourrèu!

(La Mióugrano entre-duberto, Lou Libre de la Mort.)

LOU CAPITÀNI GRÈ

Un capitàni grè que pourtavo curasso,
Dóu tèms de Barbo-rousso, es esta moun aujòu:
Cercant lis estramas, ébri dóu chaplachòu
Dis armo, ferre au poung cridavo: — Arrasso! arrasso!

Pèsto, lioun, sablas, famino, dardai fou,
Avié tout afrounta! Li loup, li tartarasso
Seguissien trefouli sa cavalo negrasso,
Car sabien que i'aurié de mort un terro-sòu.

Vint an chaplè li Turc, raubè li Sarrasino;
Soun espaso au soulèu lusissié cremesino,
Quand sus li Maugrabin passavo coume un flèu,

A grand galop, terrible, indoumtable, ferouge!...
D'aqui vèn que, pèr fes, de sang moun vers es rouge:
Tire d'éu moun amour di femo e dóu soulèu.

(Li Fiho d'Avignoun, Prefàci.)

LA VENUS D'AVIGNOUN

Sis iue d'enfant, founs e verdau,
Si grands iue pur vous dison: dau!
Un pau risènto, un pau mouqueto,
Tèndri, se duerbon si bouqueto;
Si dènt, pu blanco que lou la,
Brihon... Chut! qu'arribo: vès-la!

Tout-just s' a quinge an, la chatouno.

Passes plus, que me fas mouri,
O laisso-me te devouri
De poutouno!

Arrage, soun péu negrinèu
S'estroupo à trenello, en anèu;
Un velout cremesin l'estaco;
Fouita dóu vènt, de rouge taco
Sa caro brono è soun còu nus:
Dirias qu'es lou sang de Venus
Aquéu riban de la chatouno.

Passes plus, que me fas mouri,
O laisso-me te devouri
De poutouno!

Oh! quau me levara la set
De la chato?... A ges de courset:
Sa raubo, fièro e sèns ple, molo
Soun jouine sen que noun tremolo
Quand marcho, mai s'arredounis
Tant ferme, que subran fernis
Voste cor davans la chatouno.

Passes plus, que me fas mouri,
O laisso-me te devouri
De poutouno!

Camino, e la creirias voulant:
Souto la gràci e lou balans
Dóu fres coutihoun, se devino
Anco ardido e cambo divino,
Tout soun cor ufanous enfin;
Mai se vèi que si petoun fin
E si caviho de chatouno.

Passes plus que me fas mouri,
O laisso-me te devouri
De poutouno!

A moun còu, si bèu bras tant dous,
Li crousèsse un jour tóuti dous!
Sa man porto panca la bago:
Pòu veni, lou nòvi que pago
Emé castèu, diamant, tresor,
L'embandis! Vòu liga soun sort
Em' un fiéu d'amour, la chatouno.

Passès plus, que me fas rnouri,
O laisse-me te devouri
De poutouno!

Aièr, perqué, davans l'oustau,
Me jitères un regard tau
Que n'en brule la fèbre encaro?
Viro d'alin, viro ta caro
Sus la paret, quand sies vers iéu;
Coume la flamo dóu fusiéu,

Tis iue m'esbrihaudon, chatouno!

Passes plus, que me fas mouri,
O laisso-me te devouri
De poutouno!

Mai t'enchau bèn! Fas toun camin,
Semenant trebau e fremin
Dins lou pitre di juvenome.

As tort! Vau mies que la car dorme
Coume soumiho lou lioun,
Qu'alongo, óublidant lou taioun,
Soun orro tèsto au sòu, chatouno.

Passes plus, que me fas mouri
O laisso-me te devouri
De poutouno!

Ah! se n'en pode parla 'n res,
A la feruno di fourèst
L'anarai dire, quand, sèns luno,
Dins la niue, l'auro revouluno:
Quand, dins la tempèsto de Mar,
Li bèsti, coume d'alumard
Endihon d'amour fòu, chatouno.

Passes plus, que me fas mouri.
O laisso-me te devouri
De poutouno!

Vole pas, vole plus t'ama!
M'es en òdi de trelima
Pèr tu tant bello e tant marrido
Te crèigues pas tant, Esperido,
Brèu de car roso e de péu brun
Que poudrié, moun poung, metre en frun
Coume uno mouissalo! Chatouno,

Passes-plus, que me fas mouri,
O laisso-me te devouri
De poutouno!

La niue, fau d'estràngi pantai:
M'escapes autant-lèu que t'ai;
Te courre après, jamai t'ajougne.
Vese de liuen bada toun jougne
Coume uno flour que s'espandis:
Sèmpre, quand toque au paradis
Un diable te raubo, o chautouno!

Passe-plus que me fas mouri,
O laisso-me te devouri
De poutouno!

D'abord qu'en terro noun se pòu
Estre amourous sènso avé pòu,
Anen-nous-en dins lis estello;
Auras lou trelus pèr dentello,
Auras li nivo pèr ridèu,

E jougarai coume un cadèu
A ti pichot pèd, ma chatouno!

Passes plus, que me fas mouri
O laisso-me te devouri
De poutono!

(Li Fiho d'avignoun.)

LI FABRE

Coume un cavalié qu'èi pressa
Arregardas lou jour passa:
Sus soun camin, lou vèspre oumbrejo
Tau qu'un bregand dins la fourèst,
La traito niue es à l'arrèst;
L'auro deja boufo plus frejo;

Boufo plus forto e fai gibla
Li pibo proumte à gingoula;
Lou bàrri di nivo s'estrasso;
L'or gisclo esbléugissènt, leissant
Un long ridèu coulour de sang
Que floto fouita pèr l'aurasso.

L'encèndi s'atubo au tremount.
D'uno bataio de demoun
Dirias de fes lou tuert aurouge;
Dirias, dins li nivo espóuti,
Que de manescau fantasti
Tabason sus lou soulèu rouge.

Tantost dre, tantost se plegant,
Dins lou cèu li fabre gigant,
Brassejant d'uno ardour ferouno,
Forjon pèr lou jouine matin
Li rai d'or, li rai diamantin
Que dóu soulèu soun la courouno.

Belugo, uiau e lamp de fiò
Fan un grand e terrible jo:
La braso reboumbis en plueio:
Tout cremo, la terro e lou cèu;
Fugisson li darriés aucèu;
Lis aubre an de carboun pèr fueio.

Sus li serre blu, i'a 'n moumen,
La luno espincho douçamen,
Coume uno nouvieto crentouso;
Dins soun bèu draiòu argenta
Sèmblo que n'auso pas mounta.
Tant l'esluciado èi sóuvertouso.

Li fabre devènon negras,
Lou martèu alasso li bras
Lou fum ennivoulis la flamo;
E lou soulèu encourroussa,
De l'orre enclume cabussa,
Se jito dins lu mur que bramo.

(Li Fiho d'Avignoun.)

LA VENUS D'ARLE

Siés bello, o Venus d'Arle, à faire veni fòu!
Ta tèsto èi fièro e douço, e tendramen toun còu
Se clino. Respirant li poutoun e lou rire,
Tu fresco bouco en flour de-qu'èi que vai nous dire?
Lis Amour, d'uno veto, emé gràci an nousa
Ti long péu sus toun front pèr oundado frisa.
O blanco Venus d'Arle, o rèino prouvençalo,
Ges de mantèu n'escound ti supèrbis espalo;
Se vèi que sies divesso e fiho dóu cèu blu;
Toun bèu pitre nous bado, e l'iue plen de belu
S'espanto de plesi davans la jouino auturo
Di poumo de toun sen, tant redouno e tant puro
Que sies bello!... Venès, pople, venès teta
A si bèu sen bessoun l'amour e la bèuta.
Oh! sènso la bèuta de-que sarié lou mounde?
Luse tout ço qu'es bèu, tout ço qu'es luid s'escounde!
Fai vèire ti bras nus, toun sen nus, ti flanc nus;
Mostro-te touto nuso, o divino Venus!
La bèuta te vestis mies que ta raubo blanco;
Laisso a ti pèd toumba lu raubo qu'a tis anco
S'envertouio, mudant tout ço qu'as de plus bèu:
Abandouno toun vèntre i poutoun dóu soulèu!
Coume l'èurre s'aganto à la rusco d'un aubre,
Laisso dins mi brassando estregne en plen toun maubre;
Laisso ma bouco ardènto e mi det tremoulant
Courre amourous pertout sus toun cadabre blanc!
O douço Venus d'Arle, o fado de jouvènço!
Ta bèuta, que clarejo en touto la Prouvènço,
Fai bello, nòsti fiho e nòsti drole san.
Souto aquelo car bruno, o Venus! i'a toun sang,
Sèmpre viéu, sèmpre caud. E nòsti chato alerlo,
Vaqui perqué s'envan la peitrino duberto;
E nòsti gai jouvènt, vaqui perqué soun fort
I lucho de l'amour, di brau e de la mort;
E vaqui perqué t'ame, e ta bèuta m'engano,
E perqué, iéu crestian, te cante, o grand pagano!

(Li Fiho d'Avignoun.)

AVANS LA NIUE

La trenco sus lou còu, l'ome arribo au lindau;
La femo, dóu jardin, tourno em' un plen faudau,
E li bèsti à la font van bèure, e li chatouno
Querre d'aigo em' un bro clin sus l'anco redouno.

La pinedo, à l'errour, sèmblo un negre ventau;
Un grand fiò rouginèu fai trelusi l'oustau
Dourmihous, lis enfant soupon d'uno poutouno.
Vers la jaisso à mouloun lou troupèu s'acantouno.

Crid di pastre afouga, japa di chin courriòu,
Dindin d'esquerlo au còu dis aret embanaire,

Belamen sènso fin dis agnèu e di maire.

Lou Bouié celestiau dins lou cèu joun si biòu
Di dos man, Diéu, amount, d'estello èi samenaire:
Alor, ébri d'amour, canton li roussignòu.

(Li Fiho d'Avignoun.)

LA CANSOUN DE L'AN QUE VÈN

Dau! dau! Prouvençau!
Dau! dau! Prouvençau!
Dau! dau!

Sus li raro
Trèvo encaro
L'Alemand; vès-lou!
Di sambuco
Nous aluco
Emé d'iue de loup!

Dau! dau! Prouvençau!

Ve-lou, Franço:
L'ahiranço
L'encagno, afama
De ti plano
Abelano,
Ti mount perfuma.

Dau! dau! Prouvençau!

Éu barbèlo
Di tousello,
De l'òli, dóu vin,
De poutouno
Di chatouno
A gàubi divin.

Dau! dau! Prouvençau!

Plueio fèro,
Sus la terro
Lou sang escampa
Sèmpre es ime:
Di grand crime
Lou sang seco pa!

Dau! dau! Prouvençau!

L'erbo greio...
Mai chauriho,
Ausiras li mort;
Ah! venjanço!
Orro enjanço
Dis ome dóu Nord!

Dau! dau! Prouvençau!

Is espaso,
Sus la graso,

Lèu, baio lou fiéu;
Despendoulo,
Ras de goulo
Cargo toun fusiéu!

Dau! dau! Prouvençau!

Que la daio
Di bataio
S'enmanche à rebous;
Destrau, sabre,
De cadabre
Emplissès li pous!

Dau! dau! Prouvençau!

Paisan, sègo
Rego à rego
Ti fen, toun jardin;
Coupo, tranco
E la branco
E l'aubre e l'autin!

Dau! dau! Prouvençau!

Coucho, pastre,
De ti chantre
L'inmènse escabot;
Fuge, courre
Sus li mourre,
Fuge à grand galop!

Dau! dau! Prouvençau!

Crèbo, Sorgo,
E desgorgo
De tis espacié;
Rose, nègo
A cènt lègo
Chivau, cavalié!

Dau! dau! Prouvençau!

O terrible
Endoulible!
Fau que l'Alemand,
Ni lou viéure,
Ni lou béure,
Trove rèn deman!

Dau! dau! Prouvençau!

Li Mirèio
E li vièio,
Restas au lindau;
S'uno troupo
Se i'agroupo,

Brularés l'oustau!

Dau! dau! Prouvençau!

Labouraire,
De l'araire
Lèvo lèu ti brau;
Sout li ballo,
Zóu! escalo
Li grand canoun rau.

Dau! dau! Prouvençau!

Biòu, gimèrri,
Dins lou fèrri,
Lou fum e li tron,
Su 'no draio
De mitraio
Póutiron de front

Dau! dau! Prouvençau!

L'auto colo
N'en tremolo;
Arribon amount,
Bouié 'n tèsto!
Queto fèsto
A cop de canoun!

Dau! dau! Prouvençau!

Chasque drole
A di: — Vole
Parti lou proumié!
En Prouvènço,
La jouvènço
Sian un fourniguié.

Dau! dau! Prouvençau!

Pèr li vogo
S'en grand fogo
Sautan d'estrambord,
Em' l'enràbi
De l'Aràbi
Nous batren à mort!

Dau! dau! Prouvençau!

E la touso
Tant crentouso
Quand la calignan,
Amo forto
Nous trespoto
Aro que ié sian!

Dau! dau! Prouvençau!

Veici l'ouro:
Tout s'aubouro!

Lou jouvènt, l'aujòu,
Di barbare
Fau qu'apare
La patrio en dòu!

Dau! dau! Prouvençau!

An à glòri
La memòri
Di fatau coumbat:
Res à rèire!
Volon vèire
Ounte sian toumba.

Dau! dau! Prouvençau!

Coumencanço
De la danso,
Batès, tambourin!
I jour negre
Voulèn segre
Vòsti gai refrin.

Dau! dau! Prouvençau!

Fres siblaire
Di vièis aire,
Jougas, fifre clar,
Uno aubado
A l'armado
Di nouvèu sóudard.

Dau! dau! Prouvençau!

Em' un rire
Bèu d'aubire,
Van au tuadou:
Li feroujo
Braio roujo
Tuon, chaplon tout!

Dau! dau! Prouvençau!

Quand de milo
Dins li vilo,
Li champ e li bos?
Alemagno,
A l'eigagno
Blanquejon tis os!

Dau! dau! Prouvençau!
Dau! dau! à l'assaut!
Dau! dau!

(Li Fiho d'Avignoun.)

LI VIÈI

La grando taulo es messo

Souto lis aubre en flour,
E la bello jouinesso
A counvida l'Amour.

Li pàuri vièi,
Que soun en purgatòri
Espichon de sa bòri
Li jouine que soun rèi!

Uno oumbro fino raio
Dintre li clar ramèu,
E de tóuti li draio
Arribon de parèu.

L'auceloun, dins li broundo,
Cansounejo à lesi,
E la bruno e la bloundo
Sourrison de plesi.

Li varlet soun en aio:
Dempièi adematin
Carrejon sus la touaio
L'eisino dóu festin.

E la taulo se cargo
Di viéure prouvençau:
Sardo, pebroun, poutargo
Óulivo à l'aigo-sau,

Boui-abaisso, bourrido
Ardit! l'aiet, ardit!
Bourroulado de trido
Lebrau, pavoun rousti.

Pèr ispira la muso,
Pèr abrasa l'amour
Li chambre de Vau-Cluso,
Li trufo dóu Ventour!

Li fru fan de camello
Coulour de parpaioun:
Arange à canestello
E branco d'agroufioun.

S'adus e se destapo
Cènt flasco pèr la set
Lou Castèu-Nèu-de-Papo
E lou Ferigoulet.

E dins li vèire l'amo
Dóu vin uiausso lèu:
Lou Tavèu, uno flamo!
Lou Sant-Jorge, un soulèu!

De nòsti vigno morto
Chourlon li vièi grand vin,
E soun fiò lis emporto
En d'estrambord divin!

La dono, sèmpre fado

Pren lis iue treboulant,
Di raubo desgrafado
Sorton li pitre blanc.

E li tèsto flourido
Que caresso lou vènt
Clinon alangourido
Dins li bras di jouvènt.

E li cabeladuro
Folo de se mescla!
Poutoun e mourdeduro
Amosson tout parla.

An plus rèn à se dire!
De-fes, zóu! part un crid,
E d'espaime e de rire
Semblon que van mouri.

Li pauri vièi
Que soun en purgatòri
Espinchon de sa bòri
Li jouine que soun rèt!

L'amour li desvario
Barbelant lou printèms
Li vièi an plus d'auriho
Li vièi an plus de dènt!

(Lou Rèire-Soulèu.)

PAUL GIÉRA
(1816-1861)

ŒUVRES. — XV poésies diverses, odes, épîtres, contes, satires, noëls, éparpillées de son vivant dans les premiers Armana Prouvençau, dans le recueil Lou Roumavàgi deis Troubaires publié par Gaut Aubin, Aix, 1854), réunies après sa mort et publiées sous le titre de li Galejado (Les Galéjades) par Mistral et Roumanille dans Un Liame de Rasin (Grappes de Raisins), recueil collectif contenant, outre celles de Glaup, anagramme de Paul G., les poésies provençales de Castil-Blaze, Adolphe Dumas, Jean Reboul et T. Poussel (Avignon, Roumanille, 1865).
Il avait le goût des pseudonymes et usa de ceux de Glaup, Pauloun, Grabié, Grapaulier, Prougaulié, lou Felibre ajougui. P. Giéra a collaboré à l'Armana Prouvençau.

Le nom des frères Giéra (1), les propriétaires du poétique berceau du Félibrige, les Mécènes simples et fraternels des Fondateurs, est inséparable de l'histoire de la Renaissance provençale.
Le notaire Paul Giéra (1816-1861) et son frère Jules, philosophe spiritualiste (1824-1898), tous deux natifs d'Avignon, étaient de dignes représentants de la bourgeoisie du midi de la France, chez laquelle le libéralisme de l'esprit et l'aisance des manières s'alliaient au culte des traditions et à la conscience des devoirs sociaux. C'est ainsi qu'ils s'occupaient avec dévouement d'une société catholique populaire de bienfaisance: la Société de la Foi. Dans ce milieu, plusieurs années avant la fondation du Félibrige, ils avaient fait la connaissance de Roumanille et d'Aubanel. Vers la même époque, ils s'étaient liés avec Misteal et Crousillat, de Salon. Roumanille donna forme, en les précisant, aux tendances provençalisantes des deux frères, et dès 1851 Paul Giéra composait dans le dialecte d'Avignon. En 1852 il figurait dans le recueil Li Prouvençalo ce premier essai de publication collective édité par Roumanille.

(1). La famille Giéra était d'origine italienne. Le père de Paul et de Jules, Baptiste G., marié à Madeleine Crillon dont il eut 13 enfants, 4 seulement survécurent, deux garçons et deux filles, tint une épicerie dans la rue du Vieux Sestier jusqu'en 1832 époque à laquelle un de ses riches clients, le

philanthrope Goujon d'Alcantara, lui laissa toute sa fortune, ce qui lui permit de céder son commerce et de vivre en rentier. Les deux fils survivants firent leurs études au petit séminaire d'Avignon. L'aîné, d'abord clerc de notaire, acheta en 1846 une étude qui, a sa mort, passa aux mains de Jules.

En 1853 il assistait a Aix au congrès des poètes provençaux dit « Roumavàgi deis Troubaires, et le recueil du même nom où J.-B. Gaut réunit les poésies lues ou envoyées à cette occasion, donna de lui une petite pièce de vers, Li Fianço de Margarido, sous le pseudonyme d'Ange Grapaulier.
C'est dans cette période que la camaraderie des jeunes poètes du groupe de la vallée du Rhône, de la Crau à Avignon, s'était resserrée en une véritable amitié: — Oh! la fine jeunesse, la charmante jeunesse que nous avons passée ensemble, quelques amis que nous étions! s'écriait Mistral trente ans après.
Nous avions vingt ans... Nous nous étions rencontrés, un petit cercle de poètes, tous enfants du peuple, tous passionnés dans une inspiration commune pour le relèvement de notre langue populaire, et tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, nous nous réunissions le dimanche, et en avant de chanter et de dire des vers et de nous attirer vers l'idéal les uns les autres (1).

1). Discours de réception à l'Académie de Marseille, 1887.

La famille Giéra étant celle qui pouvait le mieux et le plus recevoir, c'était chez elle qu'on se réunissait le plus souvent. L'accueil était simple et cordial; et chacun, quel que fût son rang on sa fortune, s'y trouvait le bienvenu pour son talent ou ses mérites. Une mère affectueuse, deux sœurs gracieuses et bonnes, quelques amies, dont l'une devait rester célèbre, mettaient la plus charmante atmosphère dans le salon de la rue Banasterie, ou, l'été, dans le séjour champêtre de Font-Ségugne, la fameuse propriété des Giéra, qui se dresse au milieu de la verdoyante plaine du Comtat, sur la colline de Château-Neuf de Gadagne, à 12 km, d'Avignon. Ancienne maison de plaisance italienne, bâtie par un cardinal romain, promenade favorite, avant la Révolution, des ducs de Gadagne, le castel de Font-Ségugne était ensuite passé aux mains de M. Goujon, qui à sa mort l'avait légué, avec toute sa fortune, au père du félibre, Baptiste Giéra. Celui-ci ne profita pas longtemps de ce beau legs et mourut peu de temps avant que son fils Paul, passionné pour le Gai-Sçavoir, n'attirât ses amis dans la riante bastide provençale, blottie dans la fraîcheur des arbres.
Tous les poètes qui ont respiré à Font-Ségugne l'air du mémorable printemps de 1854, chargé d'amour, de gloire et de poésie, ont dit le charme de ces lieux; Mistral nous a montré le castel posé au penchant du plateau de Camp-Cabel, regardant le Ventoux et la gorge de Vaucluse, abrité du vent et de l'ardeur du soleil par un délicieux bouquet de chênes, d'acacias et de platanes; Anselme Mathieu a évoqué le banc, la muraille, les grands acacias feuillus, la fontaine murmurante, qui donna son non à l'endroit (1); ce pauvre Tavan, qui cultiva le sol de Gadagne, tout en face de Font-Ségugne, nous en a décrit l'ombrage le silence, la fraîcheur, les cachettes, les sentiers, les bancs de pierre, les gazons où l'on peut rêver d'amour, et surtout Aubanel en a chanté les jours brûlants et les nuits parfumées, Aubanel, qui mêle en son cœur le souvenir de Font-Ségugne à celui de Zani, puisque c'est là que pour la première fois il aperçut Jenny Manivet avec sa robe couleur grenat. De toutes les pages de La Mióugrano s'élève ce chant passionné, où nous voyons le sourire mélancolique de la jeune fille encadré dans le beau paysage qui le complète et le précise.
— Vouliez-vous, a écrit Mistral, pour berceau d'un rêve glorieux et pour l'épanouissement d'une fleur d'idéal, un lieu plus favorisé que cette cour d'amour discrète, en belvédère, sur la côte au milieu de lointains azurés et sereins ?..
Dans le charmant castel, devant un site aux lignes harmonieuses, un des plus pittoresques de Provence, la vie était très douce.
On riait, on chantait et on dansait aussi, car les sœurs des Giéra, Clarisse et Joséphine, se mêlaient aux amis de leurs frères, et la première étoile parue au ciel, la joyeuse bande se recueillait pour écouter la prière du soir que disait une jeune fille... Oui, ce furent des jours délicieux pour ceux qui les vécurent..., mais qui devaient être tout aussi féconds.
Ce qui n'eût été peut-être qu'une réunion de bons amis à la campagne, parce qu'il y avait parmi ces amis un Roumanille et un Mistral cela devait devenir une véritable conjuration pour la résurrection d'une langue et d'une littérature.
Et voila comment « le 21 mai 1854, sept jeunes poètes, Théodore Aubanel, Jean Brunet, Anselme Mathieu, Frédéric Mistral, Joseph Roumanille, Alphonse Tavan et Paul Giéra, amphitryon, se réunirent au castel de Font-Ségugne... pour concerter dans un banquet d'amis la restauration de la littérature provençale.
Au cours du repas, la constitution d'une association amicale de propagande provençale fut décidée. Paul Giéra, qui n'était pas un des moins enthousiastes, affirma la nécessité pour l'école nouvelle de prendre un nom nouveau, ne voulant ni de celui de troubadours, trop désuet et archaïque, ni de celui de

troubaires, déjà employé et déconsidéré par tous les rimeurs patoisants avec lesquels on allait rompre définitivement.
Mistral proposa alors celui de félibre (4), qui devait avoir une belle fortune.

(1). Font-Ségugne, dit Mistral tire son nom d'un filet d'eau qui coule continu (de-seguido) au pied du castelet... Cf. Memòri, c. XII.
(2). Félibre viendrait, selon les uns, de felibris, mot bas-latin qui signifierait nourrisson, selon les autres, du grec ami de l'hébreu ou ami du beau. D'autres étymologies, irlandaise, germanique, etc., ont été proposées. Cf. Mistral, Trésor du Félibrige, p.113, et A. Jeannoy, article sur le mot félibre, Romania, 1894, tome XXII, page 463-65. M. Jeannoy semble avoir restitué au mot tout son vrai sens, en le rapprochant de l'espagnole féligrès, qui signifie paroissien, client, mais qui, venant de filius-ecclesiæ, pouvait signifier, au moyen âge, fidèle ou prêtre et qui signifie encore en catalans, enfant de chœur... (Em. Ripert, La Renaissance Prov., p.447.)

Où l'avait-il pris ? Disons-le en passant, puisque ce mot reste encore un peu mystérieux pour le grand public. « On le trouva dans une poésie légendaire, l'Oraison de Saint-Anselme que M. Mistral avait recueillie à Maillane, poésie qui se récite encore en guise de prière dans certaines familles du peuple. Dans ce naïf cantique il est dit en effet que la Vierge trouva l'enfant Jésus discutant avec les Sept Félibres de la loi. Mistral le récita à ses amis.
— Les Sept Félibres de la Loi! mais c'est nous autres! s'écria toute la table. Et d'emblée les jeunes gens décidèrent de s'appeler les Félibres, de prendre pour emblème une étoile à sept rayons, en l'honneur de sainte Estelle, dont c'était précisément la fête ce jour-là, et pour organe annuel un petit livre, littéraire et populaire, qui parut pour la première fois l'année suivante sous le titre de L'Armana Prouvençau pèr lou bel an de Diéu 1855, adouba e publica de la man di Felibre.
Ce fut Paul Giéra qui se chargea de présenter l'œuvre nouvelle au public dans une courte préface spirituelle et signée Lou Felibre ajougui (le Félibre enjoué). Cette préface constitue, avec deux ou trois chroniques et contes et une quinzaine de poésies diverses, tout le bagage provençal du joyeux Glaup, mort sept ans à peine après la fondation du Félibrige. Si mince qu'elle soit, son œuvre mérite de retenir l'attention, car Paul Giéra n'a pas été seulement l'hôte célèbre de Font-Ségugne. Ce fut aussi un esprit original et hardi que Saint-René Taillandier comparait à un Téniers provençal.
Ses rares poésies montrent en lui un auteur plaisant, un galéjaire. Seulement, ce genre où les Provençaux excellent, il le teinte d'une nuance très personnel. Son ironie, très fouillée, un peu cruelle parfois, s'attachant aux détails, rappelle en quelque chose l'humour anglais. Certains de ses poèmes s'accommoderaient parfaitement des illustrations d'un Hogarth ou même d'un Gilbray. D'autre part, certains de ses Noëls sont des meilleurs de ceux composés au XIXème siècle par des lettrés. Ils sont dans la pure tradition de ces cantiques populaires où le réalisme naïf et l'anachronisme se mêlent au sincère sentiment chrétien. D'ailleurs, P. Giéra possède une grande richesse d'expressions pittoresques, une sûreté de langage provençal que l'on pourrait s'étonner de rencontrer chez un écrivain de la bourgeoisie des villes, si nous ne savions qu'a cette époque les bourgeois d'Avignon parlaient encore couramment la langue du terroir. La seule faiblesse qu'on puisse lui reprocher, et qui n'est en somme que l'excès de certaines qualités, serait un peu trop d'abondance dans le développement des thèmes, une forme parfois négligée, en un mot, un métier peu sûr encore. Il est regrettable qu'une profession absorbante et rune mort prématurée aient empêché ce poète, doué d'un talent si original et presque unique dans la littérature provençale, de donner plus complètement sa mesure et d'assister à l'épanouissement d'un renouveau dont il abrita l'éclosion, et dont il eût été sans doute un champion des plus vaillants.
A sa mort, son frère Jules, dont Mistral a dit qu'il rêvait la rénovation du monde par l'œuvre des Pénitents Blancs, hérita de Font-Ségugne, où, en quittant son étude de notaire, il se retira pour y vivre en « ermite et en philosophe et écrire des Etudes scientifiques et religieuses. Il avait suivi, sans s'y mêler étroitement, les réunions des premiers félibres et, attiré par la philosophie, il n'a écrit en provençal qu'un cantique sur saint Vincent et le discours de mariage de Tavan, dont il fut le maître vénéré. La mort le surprit au moment où il achevait de transformer et d'agrandir le castel primitif. Les modifications qu'il y a apportées ont nécessité la démolition de plusieurs chambres historiques où Mistral et Aubanel couchèrent. Sur les murailles de ces chambres les grands poètes avaient écrit des vers délicieux. Ces vers ont été sauvés par Mme Jules Giéra, qui reste aujourd'hui la gardienne pieuse et mélancolique du berceau félibréen.

La traduction de nos extraits de Paul Giéra est nouvelle.

LI MAU PARTEJA

TROS

Jè vòu plus sa Zounet, te lou dise sèns rire;
Sian tres que travaian à lou faire desdire!
Dis qu'a proun rebouli, qu'a proun sermouneja,
Qu'es tèms de n'en fini, qu'a proun broucanteja;
Que fau que Zounet parte... Es uno patarasso,
Uno groulo, un chauchoun que n'a ni biais ni biasso!
G'asto tout ço que toco, e dirias que l'oustau
Es lou recatadou di bougneto e di trau!
Dedins vous fai escor, es touto espeiandrado;
Se sort, rèn es proun bèn, a li dos man traucado;
Regounflo de fichu, de raubo, de faudau,
De coutihoun, de couifo: eh! bèn, tout ié fai gau!
Fau que croumpe toujour, que l'argènt se degaie.
Quàuqui-fes, quand n'a plus, risco pas que n'i'en baie;
Siéu pas mai avança: fai comte de pertout,
Et piéi Jè fau que pague... Eh! bèn, Jè n'èi sadou!
Intras dins lou pouciéu qu'apello sa cousino:
N'en veirés, pèr lou sòu, de tèsto de sardino,
E de tripo de gabre, e d'escaumo de pèis!
En loungour, en larjour lou mouloun toujour crèis!
De calos d'ensalado e de pèu de castagno,
Pèr embeli lou liò, vous n'en fai de mouatagno!
Dise rèn di pelouiro e de cebo e d'aiet
Ounte, mai que d'un cop, perdeguè si soulié!
De la sartan greissouso à-n-un cro pendoulado,
De sa sorre de la, grasiho mau rasclado!
Uno pato d'eicito, uno pato d'eila;
Li mousco qu'à cha cènt se nègon dins lou la;
Pèr lou sou soun tignoun, au saumié lis aragno,
La pienche que dóu lard s'es facho la coumpagno,
A dre faire, déurrien acaba lou tablèu:
Eh! bèn, n'en siéu facha, mai es pas lou plus bèu.

1 d'abriéu 1851.

(Li Calejado, in Un Liame de Rasin.)

LIS AVOUCAT

NOUVÈ

A F. Mistral, licenciat en dre.

— A Betelèn Diéu vèn de naisse,
A Betelèn,
Subre lou fèn;
Pastre, quitas lèu vòsti paisse:
Anas ensèn
Vers la Jacènt.
Vaqui ço qu'a troumpeta l'Ange.
Qu'acò 's estrange!

Li pastourèu
I'anèron lèu,
E l'Ange gardè li troupèu.

I'anère proun emé li pastre,
I'anère proun
Vers l'Enfantoun;

Mai se faguèsse l'oupiniastre,
Foro dóu round,
Liuen dóu poupoun,
Falié parti tèsto-proumiero;
Gens de preiero!
— An trop peca
Lis avoucat,
Diguè Jóusè, li voulèn pa!

— Se proumetiéu de vous defèndre;
Se proumetiéu
A l'Enfant-Diéu
De faire maigre lou divèndre;
Se vous disiéu
Que farai miéu,
Me lou leissarias-ti pas vèire ?
— Sies pas de crèire:
Sabon plega,
Lis avoucat,
Diguè Jóusè, li voulèn pa!

— S'amavo l'or, voste bèu drole,
S'amavo l'or,
L'Enfant que dor,
N'i'en baiariéu, car pièi iéu vole
Ié faire un sort
Avans sa mort.
— De toun argènt se n'enchau gaire,
O grand barjaire!
Fan trop paga,
Lis avoucat,
Digué Jóusè, li voulèn pa!

— Bello Jacènt, que deve faire ?
Bello Jacènt,
Perde moun sèn!
A voste drole vole plaire,
E m'an à dènt,
Lou vese bèn!
Perqué me volon faire courre ?
Fau-ti que ploure ?
Ai bèn prega:
Siéu avoucat,
San Jóusè dis que me vòu pa!

— Veici ço qu'èi, m'a di Marìo,
Veici ço qu'èi:
Aquéu bon vièi
Vous canto aquéli letanio,
Dóumaci vei
Que noste Rèi

Soustara gaire li richesso
E li finesso!...
Simplecita
E paureta
Vaqui la clau pèr i'agrada.

Mouriero, 1852.

(Li Galejado, in Un Liame de Rasin.)

ODO I GRANOUIO

Counsiderant l'a di: — Un jour que sara niue
Lis ome pourtaran uno coua qu'aura 'n iue,
Que virouiejara de cènt milo maniero,
E qu'a dès pas veira li veno d'uno niero!
N'an pas tant de bonur li granouio sèns coua
Que bramon chasque vèspre:
— Et pourquoi ? mais pourquoi ?

Dins lou campèstre quand m'atiron
Mi pensamen de-long di riéu,
L'estiéu,
Perqué vòsti cant me treviron ?
E perqué mi doulour s'empiron,
Sarnibiéu!

Perqué, quand passe, vous escoundre
Dins lou fangas de voste oustau ?
Es mau!
Li coublet que vène d'apoundre,
Siéu vengu pèr vous li semoundre,
Tout descau!

Ma Muso es tant counsoularello
Que, pèr vous-autre, vòu canta
Fluta...
N'avès pas vist la damisello
De-matin veni, riserello
M'escouta ?

Mai i'ai di: — Tu, fai tis afaire!
Sieu vengu que pèr ti vesin
D'alin:
La granouio, plouro, pecaire!
E fau que i'ane un pau destraire
Sou pegin.

Sabe perqué sias renarello:
Es de vèire coume lou pèi
Se crèi
De sa coua taiado en dentello,
E vourrias bèn èstre autant bello
Que ço qu'èi!

D'acò vous lagnas, mi granouio ?
Mai s' an la coua, n'an pa 'n parèu
D'artèu...
E que dèu dire la favouio

Pauro bestiolo que farfouio
De-cantèu ?

Dins uno aigo toujour clareto
— Se i' escupissias pas dedins
Sèns fin
Sarias-ti pas bèn risouleto,
En poudènt faire d'estireto,
Dre camin ?

Vous trouvavias-ti pus urouso,
Passa tèms, que carrejavia
La coua ?
O tèsto-d'ase vanitouso,
Dins quatre det d'aigo nitouso,
Que fasia ?

Qu'alor vous fuguessias lagnado,
Que, franc de pluèio, avias la mort
Au cor,
Sarié'sta bèn: mouri secado,
Quand sias pas nascudo arencado
Gus de sort!

Mai vous vèire desvariado
Quand, galoiso, déurias veni
Beni,
Sus li bord de l'aigo alignado,
Diéu que vous a tant bèn tourmado,
Fai ferni!

Parlèn coume li gènt, mi rèino:
Emé iéu counvendrés belèu
Qu'es bèu,
Quand dóu langui pourtas la chèino,
De poudé faire sènso gèino
Saint-Miquèu.

Dóu ribas faire cabusseto,
Pèr ana vèire lou surgènt
Que vèn
Vous rire en jitant si perleto
E pièi remounta frescouleto,
Fai de bèn!

Se balança subre la sagno,
Quand vèn jouga lou ventoulet
Moulet;
Quand lou mistrau boufo e s'encagno,
Ié poudé dire: « A la coumpagno! »
Qu'èi doucet!

Pièi noun sias sèns quauque engenio.
Di locho e di espigno-bè
Sabè
Li pichot secrèt de famiho
E ié farcissès lis auriho
Sèns respèt!

Se vous bouton dins uno fiolo
Marcas la plueio e lou bèu-tèm
I gènt,
Car noun sias d'aquéli bestiolo
Que s'amuson qu'en de babiolo,
Pau-de-sèn!

Fougnarès plus, pople granoulo,
Et farés plus li rapatèu
Belèu ?
Car, que dirié pas la favouio
Paure bestiolo que farfouio
De-cantèu ?

1854. (Li Galejado, in Un Liame de Rasin.)

JEAN BRUNET
(1823-1894)

ŒUVRES. — Bachiquello e prouvèrbi sus la luno (Avignon, Aubanel, 1876); — Etudes de mœurs provençales par les proverbes et dictons (Montpellier, Impr. Centrale,1882); — Ibid. (1884).
Brunet a collaboré à l'Armana Prouvençau, au Cacho-fiò, à la Revue des Langues romanes, à La Tradition, etc.

Jean Brunet, vitrier, peintre décorateur et artiste, musicien, capitaine de sapeurs-pompiers, puis marchand d'antiquités, puis malheureux, est la plus pâle figure de la pléiade provençale. Né à Avignon en 1823 d'un père qui, ancien soldat de Napoléon, avait quitté le fusil pour le pinceau, élevé dans un atelier de peintre où le récit des fabuleux exploits de la Grande Armée alternait avec d'interminables théories sur la gamme des couleurs, il y prit ce goût de l'action et de l'art qu'il posséda à un haut degré et fit de lui un soldat de l'humanité et un poète. Nature enthousiaste et démonstrative, passionné pour la langue provençale, il fut vite embrigadé dans le petit dans la région avignonnaise, la fondation du Félibrige, à laquelle il prit part après avoir assisté aux Congrès d'Arles et d'Aix. Ses débuts officiels » de poète datent du Roumavàgi deis Troubaires à Aix (1853), où il lut une élégie fort triste, Noun vole èstre counsoula, consacrée au souvenir de ses enfants morts en bas âge. C'est une des rares occasions où on le vit parler en public à titre de félibre. Il est piquant de noter que, des Sept de Font-Ségugne, il fut le seul rouge. Pour montrer l'éclectisme du groupe félibréen, Mistral aimait à citer à côté de Roumanille royaliste et ultra-catholique le républicain franc-maçon Jean Brunet. Le même Mistral nous le représente dans ses Mémoires comme un doux rêveur, épris des idéologies de 1848: —... Brunet, avec sa face de Christ de Galilée, rêvant l'utopie d'un Paradis terrestre...
Enfant du peuple, il demeura en effet toute sa vie une sorte de libertaire pacifique, voyant dans le Félibrige une œuvre démocratique, et pensant que l'indépendance de l'homme est toute dans la possibilité de dire librement sa pensée et dans la langue qui lui est propre. Juste et bon, vrai saint laïque, il sacrifia sa santé et son avoir à pratiquer les principes de fraternité, et, pour délivrer les autres de la misère, s'y plongea lui-même. Capitaine de pompiers, il exposa maintes fois sa vie pour tirer de l'eau ou des flammes ses compatriotes en danger. Longtemps il suivit, en compagnon fidèle et modeste, les réunions félibréennes et accepta le titre de majoral en 1876; mais peu à peu il s'effaça, et c'est presque ignoré des jeunes générations qu'il s'éteignit à l'hôpital d'Avignon en 1894 (1). Il avait pourtant autour de 1860 connu son heure de célébrité, quand le tout-puissant Timothée Trimm2, qui faisait les réputations dans ses chroniques, avait consacré à sa louange la première page du Petit Journal et que d'autres journaux de Paris avaient publié quelques poèmes de sa composition.
Il avait même reçu à cette époque, pour ses mérites littéraires, la décoration de l'ordre de Charles III d'Espagne. Membre de la Société des Langues Romanes, chevalier de la Légion d'honneur, ancien conseiller municipal, il fut enterré aux frais de sa ville natale.
Poète plein de sensibilité, Jean Brunet a signé quelques pièces lou Felibre de l'Arc-de-Sedo (le Félibre de l'Are-en-ciel, par allusion à son métier de peintre); parues pour la plupart dans les premières années de l'Armana Prouvençau, elles sont écrites dans une langue pure, sobre et délicate. Brunet y chante avec une grâce attendrie et naïve, un peu mièvre parfois, les joies de la famille et ses petits-enfants au

berceau, et quand la mort les lui a ravis, il les pleure en des vers touchants. Plus tard il écrivit en vers et en prose quelques contes plaisants dans un style vif et spirituel. Sous le titre La Sagesso Prouvençalo (la Sagesse Provençale), il a laissé en manuscrit un gros recueil de proverbes (plus de 14 000) qu'il avait réunis avec un soin patient. Il en avait fait paraître trois plaquettes (Bachiquello e Prouvèrbi sus la luno, 1876; Etudes de mœurs provençales par les proverbes et dictons, 1882 et 1884), habilement et agréablement arrangées en récits suivis. A sa mort, les manuscrits de sa collection ont été acquis par M. Paul Arbaud et sort allés grossir les trésors de sa riche bibliothèque connue sous le nom de l'Arbaudenco. La grande œuvre philologique que Jean Brunet avait eu le courage d'entreprendre, sans pouvoir la mener a bien, a été reprise de nos jours par le félibre majoral Paul Roman, qui a publié, il y a quelques années, la première partie d'un recueil scientifique de proverbes provençaux, intitulé Lei Mount-Joio.

(1). On avait cru assez longtemps que les Félibres avaient substitué le nom de Jean Brunet à celui d'Eugène Garcin, à cause du livre Les Français du Nord et du Midi (Paris, Didier, 1868) où Garcin accusait les Félibres de séparatisme. Le fait que Garcin est nommé dans l'invocation du chant VI de Mirèio ne prouve pas qu'il ait été à Font-Ségugne, car Mistral y cite également Crousillat et Adolphe Dumas.
D'ailleurs, la lumière a été faite définitivement sur ce point par l'Aiòli (27 février et 17 mars 1897) Voir, à ce sujet Gaston Jourdanne, Histoire du Félibrige, p. 200. (Em. Ripert La Renaissance Prov,, note de la page 445.)

(2). Pseudonyme de Léo Lespès (1815-1875),l'un des fondateurs et des principaux collaborateurs du Petit Journal.

La traduction du poème ci-dessous est nouvelle.

A MIS AMI LI RIBEIROUN DÓU ROSE

I

Tu, Tavan, cantes Marieto
La gènto chato i pèu bloundin;
Tu, Niho, li margarideto
Que flourisson sus toun camin;
Tu li glanouio afrescoulido,
O Grabié (car sabe toun noum)...
Ah! cantas, d'abord que la vido
Pèr vous èi bello, o Ribeiroun!

Iéu cante plus: malurous paire,
La doulour me tranco lou cor;
Se toque l'engin dóu troubaire,
N'en tire que de cant de mort:
Tres fes dessus si négris alo
La Mort m'a pres mi bèus enfant;
Ai tres fes dessus mis espalo
Carga lou negre cafatan!

II

Iéu sabe mounte t'an plantado,
O crous de bas, pichoto crous!
Iéu sabe mounte t'an cavado,
Toumho escoundudo dins li flous!
I'a pas long-tèms t'avien barrado
Sus mis enfantounet coucha,
O terro! e tournamai aièr t'an boulegado:
Te n'an baia 'ncaro un... e tout s'es atapa!

III

A vous Muso jamai fougno;
Toujour ris et toujour fai gau.
Canto, Aubanèu; canto, Mistrau,
Pendoulés jamai la zambougno:
Felibrejas
Souto la touno;
Cacalejas
E taulejas!
Dóu jus d'autouno
Li got soun plen! ami, vejas.

Cantas, enfloucas-vous de pampo:
Lou cèu per vous èi toujour siau,
E sus iéu l'aurige s'acampo
E sus iéu l'aurige s'escampo
Emé si tron e sis uiau...

IV

Que sariéu bèn dins la sournuro,
La sournuro dóu cros, bon Diéu!
Souto la pèiro frejo e duro,
Oh! coume urous m'endormiriéu,
Entre -mitan mi bèus agnèu!

(Armana Prouvençau, 1855.)

ANSELME MATHIEU
(1828-1895)

ŒUVRE.— La Farandoulo (Avignon, Bonnet, 1862); — 2e éd., augmentée (Avignon, Roumanille, 1868).

A. Mathieu a collaboré à l'Armana Prouvençau, au Prouvençau, à l'Aiòli, à la Revue Félibréenne, etc.

C'est, comme on a dit, le Musset, le Banville de cette bande rustique que forment les Sept de Font-Ségugne. Il est le plus méridional de ces jeunes poètes, au sens où, d'après Daudet, on prend volontiers ce mot. C'est-à-dire qu'il se rapproche le plus du type classique de l'homme du Midi, tel que l'a créé une certaine littérature, un peu facile.
Il est né, le 21 avril 1828, à Château-Neuf-du-Pape, plaisant village de Vaucluse, aux vins renommés et où les papes d'Avignon aimaient à séjourner l'été. Ses parents étaient des campagnards aisés qui ne parlaient que le provençal et qui, comme ceux de Mistral et de Roumanille, voulurent, bien que chargés de famille, les Mathieu avaient six enfants, donner de l'instruction an jeune Anselme, le cadet de trois fils. On l'envoya à Avignon, et c'est ainsi que, dans le providentiel, pensionnat de M. Dupuy où Roumanille était professeur, Mistral connut Anselme Mathieu. Dans ses Mémoires Mistral nous apprend que son nouveau camarade se révéla vite un élève bizarre. On ne le voyait qu'à l'heure des repas et des récréations. Sous prétexte qu'il était en retard dans ses études, il s'était fait donner une chambre sous les toits, pour travailler plus librement. Ce travail consistait à rêver, fumer, faire des vers, regarder passer les gens dans la rue ou les passereaux apportant la becquée à leurs petits. Bref, c'était le héros de la pension, d'autant plus qu'il taquinait la chambrière, faisait les yeux doux à la fille du patron, et se vantait de posséder des quartiers de noblesse... Dès ses seize ans, c'était un grand coureur de filles, ou du moins s'en vantait-il; il contait fleurette, en s'échappant par les toits à la fille d'un confiseur qu'il allait rejoindre sur la terrasse de sa maison.

— Voilà, conclut Mistral, comme notre Anselme, le futur Félibre des Baisers, en étudiant à l'aise le bréviaire d'amour, tout doucement fit ses classes sur les tuiles d'Avignon. Les deux amis devaient se retrouver à Aix quelques années plus tard.

Mistral y faisait son droit, Mathieu y continuait les études entreprises à Avignon. Il courait de la blanchisseuse à la baronne, se foulant même un pied en descendant trop rapidement d'une fenêtre.
Cependant la poésie provençale l'attirait. Il prit part au Congrès d'Arles comme à celui d'Aix. Le recueil du Roumavàgi deis Troubaires renferme deux morceaux de sa composition. L'un est une jolie sérénade où il donne déjà la mesure de son talent.
— Ce talent, dit M. Ripert, s'affirme, fait de grâce, de langueur et de lumière. C'est un paresseux exquis, frère du jeune Daudet des Amoureuses, de l'aimable Paul Arène des premiers vers (1). Mais ceux-ci, trempés bientôt dans la rude vie de Paris, apprennent la souffrance et le travail; revenu dans son Château-Neuf ensoleillé, Anselme Mathieu chante, insouciant de la vie. Château-Neuf n'est pas loin de Font-Ségugne; voilà comment, ami de Mistral et disciple de Roumanille, il se trouve parmi les Sept Fondateurs du Félibrige; voilà comment il collabore aux premiers Armana sous ce titre: — Lou Felibre di Poutoun (le Félibre des Baisers). C'était bien cela, et ce ne devait être que cela, cela, et le poète de La Farandoulo (la Farandole) qu'il publie en 1862 avec une délicieuse préface de Mistral.
La Farandoulo, recueil de quarante-cinq pièces divisées en trois parties: les Aubades, les Soleillades et les Sérénades, est avant tout une allègre danse de rimes et de rythmes.
Des rythmes, Mathieu en a le génie. C'est même là ce qui fait presque toute sa valeur de poète; point de pensée, peu de sentiment, mais beaucoup d'entrain, de verve, beaucoup d'habileté dans l'ordonnance des strophes ». Chaque pièce a son rythme, toujours gracieux, toujours lumineux. L'alexandrin, dont la gravité convient mal à cette farandole, apparaît une seule fois, tandis qu'au contraire les petits vers abondent: ils se déroulent en rubans sinueux, comme des jeunes gens, des jeunes filles qui se tiennent par la main. Cependant le charme de ces petits poèmes ne tient pas uniquement dans la technique. Ils valent aussi par leur jeunesse et leur fraîcheur, sincères, non affectées, non mignardes; ils donnent la vision d'une Provence gaie, qui n'est pas toute la Provence, ni la grande Provence, mais vraie dans une certaine mesure, de la Provence devenue banale, mais qui ne l'était point tellement à l'époque; celle des belles filles, des baisers, des rires, des tambourins, des farandoles. Ils valent encore, ces poèmes, par un sens aigu de l'amour, non point de l'amour dont on pleure, comme Aubanel, ni de celui dont on meurt, comme Mireille, mais de l'amour, vivace et fort, qui est un soleil intérieur. En même temps il y a chez Mathieu le vif sentiment de la vie rustique, comme on peut s'on rendre compte à la seule lecture de sa charmante pièce, Lis Óulivado (la Cueillette des Olives), que nous donnons ci-après.

(1). Il faut noter que Alphonse Daudet et Paul Arène fréquentèrent dans leur jeunesse le mas paternel de Château-Neuf, où, avec Stéphane Mallarmé, Emmanuel des Essarts et les premiers félibres, ils venaient, a dit Mistral s'initier à notre joie de vivre et aux mystères félibréens.

Mais ce qui domine chez l'auteur de La Farandoulo, c'est le sentiment et l'amour de la forme, d'abord parce que ce jeune paysan est un artiste, ensuite parce qu'il a été à l'école des anciens. Si mauvais élève qu'il ait été chez M. Dupuy, lui qui dut renoncer à passer son baccalauréat, il a tout de même pratiqué Horace et Catulle; il nous en a donné des preuves. Nous trouvons dans son petit recueil la traduction de trois des plus fameux poèmes de Catulle et d'une petite ode d'Horace. C'est assez pour indiquer que Mathieu connaît le latin, d'autant plus qu'il traduit bien ces morceaux. Il les traduit bien, mais de façon un peu rustique: Vivamus, mea Lesbia, atque amemus, dit Catulle, et Anselme Mathieu traduit: Viven ma Lesbìo, e zóu! amen-nous. Ce zóu marque la distance qu'il y a malgré tout entre l'élégiaque latin et le Félibre de Château-Neuf. Il n'en est pas moins vrai qu'il y a dans tout ce recueil une parfaite tenue littéraire, une jolie langue, des rythmes exquis bref, à côté de Virgile de Maillane, c'est un Catulle rustique que cet Anselme Mathieu. Son verre n'est pas très grand, mais il a bu dans son verre, il y a bu son fameux Château-Neuf, il en a donné le goût à tous les poètes, il a apporté une note très vive et très originale dans le renouveau de la poésie provençale. (Em. Ripert.)
Après La Farandoulo, Mathieu continua à faire des vers, mais il ne les réunit plus en volume. Ses quelques autres poésies ont paru avec ses jolis contes populaires dans l'Armana Prouvençau et dans Lou Prouvençau (le Provençal), journal publié vers 1880 par le comte Christian de Villeneuve-Esclapon. On a justement écrit que, l'œuvre du Félibre des Baisers, inédite pour partie, et pour le reste épuisée, mériterait d'être réunie et republiée en une édition complète et définitive.
Anselme Mathieu fut proclamé majoral en 1876 (Cigale des Baisers). A la suite de spéculations malheureuses, il perdit son patrimoine et dut tenir à Avignon l'Hôtel du Louvre, dont il restaura lui-même la salle historique, dite des Chevaliers du Temple. C'est dans cette salle que se tint, en 1876, la mémorable assemblée de la Sainte-Estelle, où furent votés les statuts fondamentaux du Félibrige. Mais,

comme dans cet hôtel descendaient toujours les félibres et leurs amis, reçus fraternellement, Anselme Mathieu ne fit guère fortune, et ce fut la source d'aventures pittoresques dont le poète paya souvent les frais.
— A la mort de sa femme, Anselme, dit Mistral, quitta le métier, disparut de l'horizon et, caché dans ses rêves, s'en retourna vivre à Château-Neuf. Pauvre, humble et discret, mais l'âme illuminée toujours de Sainte-Estelle, il y est mort, aimé de tous et de tous regretté, le 8 février 1895, des suites d'une chute qu'il fit, dans la rue, par une nuit glacée.
Deux ans auparavant, il avait été, au cours d'un voyage dans la capitale,chaudement fêté par les Provençaux de Paris.
A cette occasion, Paul Arène à l'Echo, Mariéton au Figaro, Marin au Journal, Maurras à la Gazette de France, etc., avaient publié nombre de ses vers et de ses chansons et contribué ainsi à mieux faire connaître du grand public l'une des plus curieuses figures de la Renaissance méridionale.
La traduction de nos extraits de Mathieu est, sauf indication contraire, celle de l'auteur, revue et corrigée.

LIS ÓULIVADO

Veici, veici leis óulivairis!
J.B. GAUT.

Deja li pastourello
Saludon, cantarello,
Lou diéu Soulèu que va
Se leva...
Parten, óulivarello,
Parten pèr óuliva!

Se fai un brisoun d'auro,
Quand la terro se dauro
De soun rous espigau
Que fai gau,
Sentès que vous restauro,
Alor que fai grand caud.

Mai quand soun arrivado
Li frésquis óulivado,
Dóu mendre ventoulet
Lou gisclet
Vous tèn li man plegado
E lou gaugnoun vióulet.

Amount, Ventour blanquejo,
Carga de sa nèu frejo;
Eiçavau, fai un tèms
De printèms...
Nousen nòsti courrejo,
Que lou sausin s'entènd.

L'escamandre de chato
Sauto, coume uno cato,
Sus l'aubre palinous,
Plen de nous,
Et vitamen acato
Soun boutèu vergougnous.

Car Tòni, qu'es jougaire,
Deja 'spincho de caire,

Sènso faire semblant;
E 'n siblant,
Crèi deçaupre, pecaire!
L'esprit dóu femelan.

Garo! li beissarello
Tambèn soun jougarello:
Se, pèr lou grasiha
E draia,
L'aganton, oh! bourello!
Lou van desvaria.

Li vaqui: Françouneto
I' arrapo un bras, Janeto
Pren l'autre, Margoutoun
Li petoun...
E zingue! zangue! Aneto
Lou gatiho au mentoun.

Éu buto li chatouno
E i' escapo... Ai! pichouno,
Fugès l'alegoura
Que fara
Poutoun e caranchouno
En quau agantara!

Ansin droulas e fiho
Passon à la grasiho;
Ansin es lou travai
Toujour gai:
Un pau de jo reviho,
E l'obro avanço mai.

Amelenco, argentalo,
Groussano e vermeialo,
Plovon de si pecou;
De pertout
Sèmblo que l'or davalo
E coulo à gros degout.

E la colo es galoio
Di cant, di crid de joio,

Di saut, di vai-e-vèn
Dóu jouvènt...
Pièi van quicha l'anchoio
A la calo dóu vènt.

Liuen dóu vènt que gingoulo,
Eici la ferigoulo
Embaumo, e l'èr es pur;
Sus lou dur
I'a 'n gaudre que regoulo
Em' un poulit murmur.

E l'un cacho uno amelo,
L'autre uno nose; aquelo
Bequeto, gran à gran,
Un blancan;
Pièi au gaudre que fielo

Van béure emé la man.

Pièi mai, li risouleto
D'óulivo penjouleto
Móuson bello meissoun.
De Veisoun
Enjusqu'à la Valeto,
S'entènd que de cansoun.

Anèn, jouvènt! la graisso
Fai esquiha la jaisso,
E l'óulivo n'en rènd:
Leissés rèn,
De la cimo à la baisso,
Cuiès tout à-de-rèn.

I' aura de poumpo à l'òli,
De bougneto, e d'aiòli;
l' aura de calendau
D'un pan d'aut;
E tout l'ivèr Sabòly
Encatara l'oustau.

(La Farandoulo Lis Aubado, V.)

A LESBIO

CANSOUN V DE CATULE

Viven, ma Lesbìo, e zóu! amen-nous:
Tóuti li sermoun di vièi tant renous,
Pas mai que d'un liard faguen-n'en estimo.
Li soulèu tremount remounton i cimo;
Mai nautre, uno fes qu'avèn debana,
Poudèn plus jamai nous destrassouna.
Douno-me dounc lèu, tèndro chatouneto,
Milo poutounet, pièi cènt poutouneto,
E pièi mai milo autre, e pièi cènt de mai,
E pièi mai milo autre, e cènt tournamai;
E 'mbouien bèn tant li cènt e li milo
Que lèu sachen plus quant n'ai fa de-filo,
E que li jalous noun poscon coumta
Quant de poutouneto auren fa peta.

(La Farandoulo, Li Souleiado, XXV.)

AU FELIBRE JOUSÈ ROUMANIHO

QUE ME REPRENIÉ SUS MI POUTOUN

Bèn es mortz qui d'amor no sènt
Al cor qualque doussa sabor.
BERNAT DE VENTADOUR.

Bèn douço es la pensado

Bressado
Sus l'alo de l'amour!
Liuen de la contro-dire
E rire
De iéu, o troubadour,

Déurriés dire à Gatouno:
« Poutouno
Aquéu que saup t'ama;
E d'éu, sus toun front tebe,
Recebe
Lou bonur aflama.

AD LESBIAM

CATULLI CARMEN V

Vivamus, mea Lesbia, atque amemus,
Rumoresque senum severiorum
Omnes unius aestimemus assis.
Soles occidere et redire possunt:
Nobis, cum semel occidit brevis lux,
Nox est perpetua una dormienda.
Da mi basia mille, deinde centum;
Dein mille altera, dein secunda centum;
Dein usque altera mille, deinde centum;
Dein, cum millia multa fecerimus,
Conturbabimus illa, ne sciamus,
Aut ne quis malus invidere possit,
Cum tantum sciat esse basiorum.

(La Farandole, Les Soleillades, XXV.)

L'autour di Sounjarello
Querèlo
Mi vers achatouli!
Pamens ta Margarido
Te crido:
— Siéu ce qu'as de poulit.

Que dirien li Troubaire
Ti paire,
Se venien d'ounte soun ?
Jougneirien lis espalo,
E palo
Trouvarien ti resoun.

Se nosto vièio escolo
Acolo
Tant d'immortau coublet,
Dóumaci li Troubaire,
Coumpaire,
Cantavon pas soulet.

Se lou mounde remarco
Petrarco,
Es pèr si vers latin ?
Oh! nàni! mai pèr Lauro

Qu'enauro
De-vèspre e de-matin.

Se de Saïl d'Auvergno
Li vergno
Sabon enca lou noum,
Peirol l'as pas de-bado
Cantado,
En tenènt si geinoun.

Quau es que recalivo,
Qu'abrivo
Rimbaud de Vaqueiras ?
Es Bentris la bello
Que bèlo
D'amour entre si bras.

Quau es que dounè voio
E joio
A Gui de Cavaioun ?
La Coumtesso Garsèndo,
Bevèndo
Que d'éu fagué 'n lioun.

Tu dounc, se de la vido
Ravido
Vos saupre l'esplendour,
Acampo-te 'no bruno,
E 'ngruno
Lou rousàri d'amour.

(La Farandoulo, Li Souleiado, XXX.)

L'ENDOURMIDO

Quand sei poulit péu blound inoundon soun espalo,
Sèmblo qu'a mes un mantèu d'or.
P. BELLOT.

Es miejo-niue: la lunu dauro
Emé soun lume roussejant
La tourre dóu Moulin de l'Auro
E li sablas de Claus-mejean.

Es miejo-niue: ma douço mio,
Dins la chambreto de soun mas,
Es alangourido e soumiho
Entre si ridèu de damas.

Si long péu blound, que fan d'anello,
Penjon de-long de si bras nus;
Sa bouco roso et vierginello
Ris dóu bèu rire de Venus.

Soun clar fichu de mousselino
Laisso entrevèire soun sen blanc;
Et l'auturun de sa peitrino
Mounto e davalo en tremoulant,

D'amount la luno que chauriho
Baiso soun front sènso clamour;

E n'auso pas, meme à l'auriho,
Ié dire un mot, un mot d'amour.

Intro plan, luno amistadouso,
Dins la chambreto mounte jais...
Laisso dourmi moun amourouso,
E mete-me dins soun pantais!

(La Farandoulo, Li Serenado, XXXIV.)

LI REMEMBRANÇO

Au Felibre Teodor Aubanèu.

Lou bonur, pecaire!
Es uno flour que duro gaire.
CURAT AUBERT.

Te recordes lou jour
Ounte Amour
Sèns muta nous menavo
En de draiòu perdu,
Escoundu,
Sèns saupre mounte anavo ?

Qu'au pèd de Camp-Cabèu,
Aubanèu,
A l'oumbro dis éusino,
Acampavian de flous,
Tóuti dous,
Pèr uno Coumtadino ?...

Te remembres lou biais
Que tant plais ?
E de la vierginello,
Sabes ? Iou jougne prim
Coume un brin
De fresco pimpinello ?

Quand lou làngui te vèn,
Te souvèn
Dóu banc, de la muraio,
Di grands acacia
Tant fuia,
E de la font que raio ?...

Pèr iéu, tant que viéurai,
Reveirai,
Au founs de ma pensado,
Font-Segugno e Pauloun,
Soun valoun,
Si parèu, si nisado,

E lou front de Zani,
Embruni,

Astra pèr la veleto;
E soun rire, rasin
Qu'i sausin
Fasié gau et lingueto (1).

(La Farandoulo, Li Serenado, XXXV.)

A GUIHÈN BONAPARTE-WYSE

Aqueste mes de mai, s'ères vengu me vèire
Dins moun vièi Castèu-Nòu,
Aurian, bèu roussignòu,
Coume dous amourous, ensèn turta lou vèire,

D'aquéu bon vin d'elèi, viéu coume lou quinsoun
E dous coume la pruno,
Que, dins sa coulour bruno,
I'a lou sang dóu jouvènt e lou fiò di cansoun...

Se lou Rose, es verai, de ma pichouno terro
A rousiga li bord,
Me rèsto enca lou cor,
Bon coume lou bon pan e plus grand que ço qu'èro.

Me rèsto lou soulèu, que res pòu nous gara,
Lou cant de l'auceliho
Que l'aubo escarrabiho,
E li flour qu'au printèms flourisson dins li prat.

Me rèsto, bèu milord, l'eissame di chatouno
Au quilet fouligaud,
Au rire que fai gau
Car se mesclo de-longo au brut de si poutouno.

E me rèsto li bos, e lis erme, e li rièù
E lis aureto folo
Que refrescon la colo,
E fan de moun vilage un paradis de Diéu.

Milord, s'ères vengu dins ma chambreto bluio,
Un recàti mignoun
Que regardo Avignoun
Enaura peralin sa tourre de la Luio

Ve, mies qu'à Santo Estello aurian felibreja:
Aurian, au noum di rèire
Tant fa dinda lou vèire,
Que li rèire d'amount aurien richouneja.

As mies ama, parèis, di comte e di princesso
Lou frou-frou vouladis
E li entravadis,
Que de veni treva ma pauro gentilesso.

Sabes dounc pas, milord, qu'au païs prouvençau,
La póusso que varaio
Dins lou founs d'uno draio,

Es mai noblo, souvènt, que li ro li plus aut ?...

Li tres quart dóu Miejour, sian de bono famiho,
E tau, dins un gara,
Lou vesès laboura
Que se pourrié signa Comte de Ventimiho.

Mai au siècle ounte sian, li fièr ounte es que soun ?
Tout cour à la rapiho...
Fau manja si grapiho
Se voulès resta libre e canta de cansoun.

Adounc, en t'esperant pèr faire uno regalo,
Fidèu à ma foulié

Coume un vièi chivalié,
Libre demourarai dins moun canto-cigalo.(1)

E coume nòsti rèi gardon si flourdalis,
Iéu, dre dins moun paurige,
O, dre mau-grat l'aurige,
Gardarai ma deviso « inimitabilis ».

Castèu-Nòu-dóu-Papo, juin 1882.
(Armana Prouvençau, 1883.)

LOU MÈU

A Moussu lou Comte de Tourten.

De l'Atico lou mèu me fugué gau toujour...
Venès de me semoundre aquéu de la Gardino:
Es un linde rai d'or coume lou rai dóu jour,
Quand s'estènd di grand baus i cresten di coulino.

Es rous, es perfuma coume la roso en flour
Mai pur que lou poutoun de nosto Coumtadino,
Quand, dins lou trefouli de soun proumier amour,
En risènt, vous lou trais sa bouqueto enfantino.

L'ai tasta, voste mèu; n'en lipe enca mi det.
Ah! cresès bèn segur que, s'èro en moun poudé,
Un jour, dins un desbord de joio pouëtico,

D'èstre Vergèli, o comte, et de canta coume éu
Cantariéu la Gardino, urous! e voste méu
Aurié plus aut renoum que lou mèu de l'Atico.

Castèu-Nòu-dóu-Papo, 1883.
(Armana Prouvençau, 1884.)

ALPHONSE TAVAN
(1833-1905)

ŒUVRES. — Amour e Plour - Poésies (Avignon, Roumanille 1816); — Cinq Poésies roumaines d'Alecsandri (Montpellier, Imp. Centrale, 1886); — Li Masc, comédie en cinq actes (Avignon Roumanille, 1897); —Vido Vidanto, dernier recueil de poésies diverses, 1876-1900 (Avignon, Aubanel, 1900), — La Fèsto dóu Cinquantenàri de la Foundacioun dóu Felibrige, prose et vers (Avignon, Aubanel, 1904).
Tavan a collaboré à la plupart des publications provençales et notamment à l'Armana Prouvençau, La Calanco, La Lauseto, L'Aiòli, Lou Jacoumar, etc.

Des sept Fondateurs du Félibrige, Alphonse Tavan est le plus humble et le plus rustique. Fils de la glèbe, courbé vers la glèbe, loin de la renier, il a tiré toute sa force et toute sa valeur de son amour pour elle. C'est par cette terre elle-même qu'il est entré en communication avec les poètes avignonnais, car il est né, en 1833, à Château-Neuf-de-Gadagne, pittoresque village vauclusien séparé du vallon de Font-Ségugne par le plateau de Camp-Cabel, d'où l'on jouit d'une admirable vue sur le Comtat. Dans la préface de son premier livre, Tavan a conté comment, petit ouvrier de la terre, retiré à douze ans de l'école pour partager avec ses parents les travaux des champs, il eut de très bonne heure l'idée de faire des vers. Les psaumes de son livre de messe éveillèrent en lui la poésie qui y dormait, et, passionné de lecture, il ne partait jamais aux champs sans emporter quelque livre qu'il dévorait à l'ombre en oubliant souvent sa besogne. Bientôt l'idée de composer lui vint. Et il s'y essaya dans sa bonne langue provençale naturellement. Quelques-unes de ses premières poésies ou chansons étaient déjà populaires à Gadagne quand Paul Giéra, son voisin, réunissait ses compagnons à son castelet
de Font-Segugne. C'est par le jardinier de Font-Ségugne, Antonin Sauget, musicien et comédien amateur, et camarade d'enfance de Tavan, que la connaissance de Jules Giéra, frère de Paul.

(2). Il y avait rencontré un maître excellent, M. Brémod, gloire de mon pays dit-il, le fameux arboriculteur de Vaucluse, de Provence et de France...

Dès que Jules Giéra sut que Tavan faisait des vers provençaux, il lui prêta tous les livres nécessaires, lui donna tous les conseils voulus, et de ce petit paysan fit peu à peu l'un des Sept.
Ce fut au Congrès d'Aix, en 1853, que Tavan surtout se révéla. Sa jolie chanson Li Frisoun de Marieto y obtint le plus vif succès, et l'année suivante, embrigadé dans la pléiade des poètes de Font-Ségugne, il assistait au banquet où fut décidée la création du Félibrige. Ce qui distingue Tavan de ses amis, tous lettrés et fils, à part Brunet, de propriétaires campagnards ou de bourgeois aisés, c'est qu'il représente le peuple de la façon la plus sûre et la plus touchante. Sans grande culture, il a la passion, le culte de la poésie.
— Je suis un croyant de la poésie, nous dit-il lui-même. Je ne pense pas que cet art soit simplement un passe-temps agréable, dans sa beauté je vois l'utilité. C'est un esprit sérieux et qui n'aime pas l'ironie. La Fontaine est un grand écrivain, mais ses bêtes, je veux dire ses personnages, ne sont pas de mon goût; aux rusés je préfère les simples et les bons. Les rires que vous trouvez dans mon livre sont des rires d'enfants et de jeunes filles; dans ces rires point de malices; regardez au fond, vous y verrez l'innocence.
L'innocence... la simplicité de cœur et d'esprit, c'est bien en effet la note de ses premières poésies », qui chantent, avec la campagne de Château-Neuf et son riant printemps, les bals et les fêtes du village natal, les amis du poète et surtout les jeunes filles, la jolie Mariette en tête, bref, toute une humble et pure jeunesse, où l'amour est vif, mais chaste, où tout est sincère, gracieux, sans être embelli, parce que l'on est dans un pays et un temps où l'homme du peuple n'est point brutal ni indécent, mais garde en son âme l'héritage amoureux et mystique d'une race latine et catholique. Cette qualité d'amour, nous la retrouvons semblable chez Aubanel, chez Mistral, chez Anselme Mathieu; elle n'est point une attitude littéraire savamment concertée, elle est l'expression même de cette Provence de 1850, amoureuse et religieuse.
Mais ces chansons n'ont qu'un temps; pauvre paysan soumis à toutes les servitudes, Tavan ne saurait échapper à la conscription. Il doit partir pour l'année, et l'on y sert sept longues années à cette époque, C'est un terrible déchirement, et qui fait couler les premiers pleurs du malheureux poète. » Désigné pour l'expédition de Crimée, la veille du départ, il trouve, pour peindre sa grande douleur de quitter tout ce qui lui est cher, des accents simples, mais émouvants par leur simplicité même.
Puis ce sont les chants du soldat exilé, du Félibre de l'Armée, comme il signe dès lors dans l'Armana, du soldat qui a eu dans son malheur la bonne fortune encore de ne pas aller jusqu'en Crimée, mais

d'être dirigé sur Rome, avec la garnison française, pour y garder le pape. C'est une grande terre de poésie, mais Tavan paraît incapable de le sentir; pour lui, c'est le pays d'exil; comme le gentilhomme angevin du XVIème siècle qui écrivit Les regrets, ce paysan est plus sensible aux charmes du pays natal qu'aux splendeurs de la ville éternelle, et, comme du Bellay, il aspire à revoir fumer les cheminées de son petit village. Seulement, comme ce n'est point un artiste de la Renaissance, sa mélancolie ne s'exprime point en des sonnets parfaits, mais en de simples vers où reviennent sans cesse les noms de son pays, de sa mère, de ses amis, de la petite Mariette.
Or, la petite Mariette a oublié son poète; quand, deux ans après, pour la Noël, le pauvre soldat revient en congé à Château-Neuf il a la douleur d'apprendre qu'elle se marie. Alors, dans cette âme claire et pure, ce ne sont point des cris de rage, mais une grande mélancolie, une grande bonté, des vœux de bonheur pour la cruelle enfant qui n'a pas été fidèle; on dirait un Sully Prudhomme populaire.
Du moins il ne repartira plus pour Rome, il ne sera plus soldat. Mais c'est la maladie qui le délivre: il est revenu de l'agro grelottant des fièvres paludéennes; grâce à la protection de Giéra, et surtout de Mlle Joséphine, on le réforme, il espère le bonheur retrouvé à Château-Neuf. Hélas! cette maladie qui le délivre d'une servitude va le soumettre à un autre esclavage, et pour toute sa vie. Il n'est plus assez fort pour le rude travail des champs, il va devenir employé des chemins de fer, et, après un début à Rognac où il se marie, on l'envoie à Marseille, dans la grande ville de commerce, lui, le doux paysan comtadin...
Après avoir savouré pendant un temps trop court les joies de la famille pour lesquelles il était si bien fait, Tavan voit le destin frapper sur lui à coups redoublés: il perd sa femme en 1868, en 1872 sa fille. Dès lors demandant à la seule poésie la consolation de ses malheurs, il traîne une existence mélancolique jusqu'au jour où un second mariage lui permettra de refaire sa vie (1886).
Mais s'il parvient à faire des vers au milieu de ses occupations pénibles et de ses deuils répetés, ce n'est pas sans peine qu'il peut les publier. Ce n'est qu'en 1876 qu'il publie, Amour e Plour (Amours et Pleurs), parce que son livre a été couronné et subventionné par la société pour l'étude des langues méridionales, dans son Congrès de 1875, à Montpellier. Amour e Plour, recueil de poésies lyriques où la perfection de la forme le dispute à la vérité saisissante du sentiment qui les inspire, est une véritable autobiagraphie: le poète y raconte, avec une touchante simplicité, sa vie rustique ses joies et ses deuils, ses amours et ses pleurs, car, comme il le dit lui-même tous deux sont inséparables: L'Amour e li Plour van ensen.
Le second volume de vers de Tavan date seulement de 1900. Dans Vido vidanto (Vie vivante) il a réuni les vers composés dans la dernière partie de sa vie, et la préface du livre nous indique de nouveau ce qu'est pour lui la poésie:
— Pour moi, dit-il, la poésie est un besoin, une obligation d'exprimer ce que vous sentez dans l'âme, lorsque la joie vous éclaire ou bien que la douleur vous excède. Je possède un thermomètre qui m'indique que les vers que je produis sont passables: c'est l'émotion qu'ils me donnent, et lorsque je pleure en les faisant, je crois avoir réussi. Mes productions n'ont jamais été calculées, mais elles me sont venues spontanément, c'est en toute sincérité que j'ai pensé et écrit, sans deviner jamais qu'un jour je ferais imprimer ces modestes chants. C'est bien là justement tout ce qui fait le mérite de Tavan. Il ne suffit pas de pleurer, en faisant des vers, pour être un grand poète: si l'expression défaille, des sanglots ne sont pas un chant, mais du moins il y a quelque chance pour que l'émotion de l'auteur se communique au lecteur, et Tavan parfois arrive à nous donner un certain frisson que de plus habiles ne sauraient faire passer en notre âme. Le recueil Vido vidanto nous montre un Tavan rendu à la joie de vivre par son mariage avec Laure Réquillard et la naissance de son fils Ludovic, qu'il chante avec attendrissement et bonhomie en de gracieux et naïfs poèmes. Ces poèmes, avec une foule de pièces de circonstance et de chansons de noce, d'une forme aisée et toujours soignée, retrouvent souvent l'émotion prenante et la fraîcheur d'accent des premières productions du poète. De plus, avec l'âge et sous l'influence de ses lectures et de son maître Jules Giéra, Tavan a tendance à aborder les sujets philosophiques et religieux qu'on jugerait trop élevés pour sa muse villageoise, s'il ne les traitait avec l'ordinaire simplicité et la sincérité de son âme et de sa foi.
Mais le vrai Tavan, et le meilleur, est tout entier dans Amour e Plour, son chef-d'œuvre. Dès le début de sa vie, c'est bien la double face de son âme et de sa poésie, âme fine et sensible, qui n'eût jamais pu s'exprimer sans doute, si elle n'avait eu l'encouragement des jeunes Félibres. Ce n'est point, sur cette flûte rustique, une harmonie bien savante que celle du pauvre Tavan mais c'est un chant si naïf et si sincère qu'il fait venir les larmes aux yeux. C'est une chanson de grillon, les soirs d'été, Mistral l'avait déjà dit (1).
Signalons que, dès 1854, à peine âgé de vingt ans, il avait, grâce à l'extraordinaire Sauget et à Hippolyte Gounard, musiciens du pays, fait jouer par la jeunesse de Château-Neuf, à Gadagne, à L'Isle et à Noves, sa comédie Li Masc (les Sorciers), où il y a des fées, des sorciers et des amants avec des chants, des branles et des farandoles, comédie qui a été publiée en 1897 avec avant-propos de Mistral.

Seul survivant, avec le poète de Mirèio, des Sept de Font-Ségugne il fut fêté lors du cinquantenaire de la fondation du Félibrige, célébré le 21 mai 1904. A cette occasion, il fit représenter, sous les bocages du château, un gracieux à-propos en un acte, Lauro e Petrarco à Vau-Cluso (Laure et Pétrarque a Vaucluse), qu'il publia la même année dans La Fèsto dóu Cinquantenàri de la Foundacioun dóu Félibrige, petit recueil qui contient en outre un choix de ses poésies et quelques pages de prose, entre autres, une notice sur Font-Ségugne et ses environs.
Après vingt-cinq ans de services aux chemins de fer, Tavan avait pris sa retraite et quitté Paris, où il avait terminé sa carrière, pour finir ses jours au village natal. Il y est mort le 12 mai 1905. Il était majoral depuis 1876 avec le titre de Cigalo de Camp-Cabèu (Cigale de Camp-Cabel). Faut-il dire que jusqu'à ses derniers jours, il fut animé de la foi provençale la plus sincère et la plus active? Les félibres lui sont particulièrement reconnaissants d'avoir gagné au mistralisme les premiers Marseillais, tels que Monné, Huot, Verdot, etc., qu'il fréquenta des sa venue à Marseille, dont les poètes restaient jusqu'alors dans l'opposition patoisante.
Disons pour terminer que la librairie Aubanel se proposait de donner une nouvelle édition d'Amour e Plour, avec traduction de l'auteur, quand la guerre éclata. Les fervents de la littérature provençale souhaitent que les circonstances n'aient fait que remettre à plus tard la réalisation de cet heureux projet.
La traduction des pièces qui suivent est nouvelle.

(1) E tu, lou paure trenquejairo,
  Tavan umble cansounejaire
Emé li grihet brun qu'espichon toun magnau!

LI FRISOUN DE MARIETO

Si péu perfuma, si péu negre
A l'asard voulavon, alègre.
TÉODOR AUBANEL.

I'a 'no chatouno à Castèu-Nòu,
Ajouguido, reviscoulado,
Fresco e lisqueto coume un iòu;
Plais en tóuti mi cambarado.
Pèr iéu, ço que m'agrado proun,
Ei soun péu fin, si frisouleto,
Èi de soun front li flo bessoun:
Que soun poulit li dous frisoun
De la pichoto Marieto!

Dèu agué pèr lou mai sege an;
Dison qu'es uno miniaturo.
Segur, a'n pichot biais galant
Em' uno fineto figuro.
Aco's rèn en coumparesoun
De si péu d'or, si cadeneto,
Si péu que fan lou vertouioun!
Oh! que soun poulit li frisoun
De la pichoto Marieto!

Quand lou vèspre, au vènt fres e gai
Sis amigo s'escarrabihon,
Alor fau vèire emé quet biais
Si dous frisoun se recouquihon!
Ni negre, ni castan, soun blound
Coume uno espigo de seisseto;
S'envan en tiro-tabouissoun.
Oh! que soun poulit li frisoun
De la pichoto Marieto!

Pièi, diguen-lou, ié van tant bèn!

Jamai la plus bello Arlatenco
A vist jouga si péu au vènt
Coume nosto Castèu-Nouvenco!
Que s'enanon d'eici, d'amount,
Se courbon, fagon l'estireto,
Esparpaia vo 'n'un mouloun
Oh! que soun poulit li frisoun
De la pichoto Marieto!

Valon la peno, ti fanfan,
Ti coco tant bèn aliscado!
Auses bouta toun catagan
Contro li péu de ma frisado?
Vai la regarda d'escoundoun
Quand dansara 'mé si sourreto,
E vendras dire emé resoun:
Oh! que soun poulit li frisoun
De la pichoto Marieto!

Mai, s'en alucant si péu rous,
Vouliéu veni soun calignaire,
D'elo se pièi ère amourous
Sarié lou plus bèu de l'afaire!
E se ié fasiéu un poutoun
Mounte pausariéu ma babeto?
De vous lou dire es pas besoun
Oh! que soun poulit li frisoun
De la pichoto Marieto!

Pichot frisoun descaussana,
Merviho de noste vilage,
Que degun posque vous geina
De vanega sus soun visage!
Que la mountagno, lou valoun,
Li bos, lou vènt e la sourgueto
Sèmpre redigon ma cansoun:
Oh! que soun poulit li frisoun
De la pichoto Marieto!

1853. (Amour e Plour, Amour.)

TREMOUNT DE SOULÈU

La naturo s'escarrabiho
Emé lou cant dis auceloun;
Lou tèms es tousc, lou soulèu briho;
L'aubespin jito sa ramiho,
La roso espandis soun boutoun.

Cantas, dansas, chato ajouguido!
Dansas, cantas, galoi jouvènt!
La plano es tourna-mai vestido,
E sus la mountagno flourido
L'alen d'abriéu passo en risènt.

Es dimenche, es fèsto au vilage;
Lou cèu seren l'es enca mai,
E lou soulèu dóu calignage,

Sus de fres e jóuini visage
Fai dardaia si plus bèu rai.

Vèspro es dicho; à la permenado
L'amour coundu jouvo e jouvènt;
Dirns li draiòu, mai d'une uiado,
Coume un bouquet de jirouflado,
En passant, se jito e se rènd,

Pau-à-pau, li parèu se trion,
Se soun trouva, lis amourous;
Em' afecioun, éli babihon,
Se rison contro, se gatihon,
E parton plan e souù urous!

Mai se fai tard. deja ' la baisso,
L'oumbro espelis; fau se quita:
Ennivouli lou soulèu baisso,
E si rai d'or, coume uno raisso,
S'escampon dóu nivo enrouita.

Vaqui l'ouro que la jouinesso
Cacalejo sus lou coutau,
L'ouro qu'un rire, uno caresso
A l'auriho de la mestresso
Adus mai lou meme prepau.

Vaqui l'ouro qu'uno man sarro
Emé bonur un autro man;
Qu'un mot d'amour chanjo la caro,
E que lis iue dison encaro
Ço que la bouco a di bèn plan.

Vaqui l'ouro que la chatouno
Qu'a di cènt fes que voulié pa,
Se laisso prendre uno poutouno...
Que se facho, que... pièi pèrdouno,
A soun galant que i'a rauba.

Mai iéu, soulet sout la genèsto
Vese aquéu rire coume un dóu,
Ploure i darrié rai d'uno fèsto
E la melancounié me rèsto,
Car deman quite Castèu-Nòu (1)!

Castèu-Nòu, 12 juin 1854. (Amour e Plour, Plour.)

PÈR MARIETO

Sus l'ér: Mai, si tu pars, ma colombe chérie.

Quand on écrit des femmes, il faut tremper sa plume dans l'arc-en-ciel, et jeter sur sa ligne la poussière des ailes du papillon. Comme le petit chien du pèlerin, à chaque fois qu'on secoue la patte, il faut qu'il en tombe des perles.
DIDEROT.

Sus Camp-Cabèu nous sian vist. Toun sourrire
Espeliguè tout d'un tèms moun amour:

Nous sian ama, nous lou sian ausi dire,
Nous sian proumés de nous ama toujour;
Mai, o malur linen dóu sen de ma maire,
Liuen de tis iue lou sort m'esvaliguè;
Nous faguerian nòstis adiéu, pecaire!
E partiguère e ma voues te diguè:

Que lou destin embeligue ta vido!
Que lou destin te chausigue un bèu sort!
Que lou destin, o ma touto poulido,
Fiele ti jour emé la sedo e l'or!

Anère liuen, e ta rousènto caro
D'un plour d'amour perlejavo souvènt;
Alor disiés que m'amaves encaro,
E que toujour, toujour m'amariés bèn!..

Vuei digo-me s'as tengu ti proumesso?....
Alin, pertout, lis ai tengudo, iéu:
Pensave à tu, pensave à ti caresso
E te sounjave, e d'alin te disiéu:

Que lou destin embeligue ta vido!
Que lou destin te chausigue un bèu sort!
Que lou destin, o ma touto poulido,
Fiele ti jour emé la sedo e l'or!

Dous an après, nòstis amour toumbèron
(Amour tout nòu, dóu Paradis vengu),
Nòstis amour dins lou cèu s'envoulèron
E desempièi plus rèn n'a pareigu
Mai s'endurave aquelo retenènço,
Dins mi pantai un ange m'adusié,
De noste amour un brout de souvenènço
Mounte engansave un quatrin que disié:

Que lou destin embeligué ta vido!
Que lou destin te chausigue un bèu sort!
Que lou destin, o ma touto poulido,
Fiele ti jour emé la sedo e l'or!

Siéu de retour, ai revist la Meleto
Ami, famiho ai sarra sus moun cor;
Afeciouna, ma bello Marieto,
Courriéu à tu per t'embrassa plus fort,

Quand uno voues e m'arresto e me crido:
— De l'embrassa l'amour te lou defènd,
Dins quàuqui jour ta bello se marido.
Toumbe sousprés e ploure en te disènt:

Quc lou destin embeligue ta vido!
Que lou destin te chausigue un bèu sort!
Que lou destin, o ma touto poulido,
Fiele ti jour emé la sedo e l'or!

Marido-te perqué siés tant pressado,
E memamen assajo d'escafa
Lou souveni di tant dóuci brassado,
Di caranchouno e bais que nous sian fa.

Se toun cor chanjo e se toun amo óublido,
Iéu m'ensouvene, e moun vers gardara
Un noum beni tout-de-long de ma vido
Un cant d'amour que sèmpre redira:

Que lou destin embeligue ta vido!
Que lou destin te chausigue un bèu sort!
Que lou destin, o ma touto poulido,
Fiele ti jour emé la sedo e l'or!

Castèu-Nòu, Calèndo de 1856. (Amour e Plour, Plour.)

PREIÈRO PÈR MA FEMO MOURÈNTO

Segnour, dounas-me ço que vous demande,
e que ma preièro e mi crid s'anbouron enjusqu'à vous!
DAVI, Saume CI, V. I.

O moun Diéu, que sias lou paire
Di pichot coume di grand;
Tournas-vous de-vers moun caire:
Moun segren me peso tant!

Quau escoutara ma peno?
Quau entendra ma doulour,
E de dessus ma cadeno
Alóujara lou fais lourd?

Quau sus ma plago marrido
Vujara lou baume dous?
Quau vers moun amo que crido
Vendra d'un èr pietadous?

Quau dóu cop que me menaço
Poudra desvira la man,
E rèndre ansin à ma faço
Sa serenita d'antan?...

Moun Diéu! lou sabès, lou mounde
Au malur noun coumpatis:
D'éu lou lagremous s'escounde,
Em' éu lou paure patis.

Pèr la croio e la fourtuno
Lou mounde es afeciouna;
Mai moun plagnun l'impourtuno
E m'a lèu abandouna.

E pièi que pourrien me faire
Si dóutour e si catau?
Or, sapiènci soun, pecaire,
Pas rèn pèr gari moun mau,

Adounc, ma souleto espèro,
O moun Diéu! la mete en vous,
Vous que pèr sauva la terro
Voste fiéu i'espiro en crous;

Vous que jita vosto cagno
Sus lou front de l'arrougant;
E lou mesquin que se lagno,
Sèmpre ié pourgès la man;

Vous que disès à Lazàri:
— Levo-te qu'as proun dourmi,
E, i' estrassant lou susàri
Lou rendès à sis ami...

— La jouino e bello coumpagno,
Segnour, que m'avès douna,
Qu'espouscavo douço eigagno
Sus mis an afourtuna,

Ma couloumbo amis ta douso,
Lou meiour plat de ma fam
Moun amigo, moun espouso,
La maire de moun enfant,

Es malauto, e bèn malauto...
Sa maire fai que plouru
Soun front brulo, soun pous sauto:
Res, plus res auso espera.

Segnour, emai fugue indigne
De vòsti méndri bounta,
Pèr elo fasès un signe
E rendès-ié la santa!

Rougna, 25 de setèmbre1868. (Amour e Plour, Plour.)

LA MORT

Moun Diéu, cridarai tout lou jour e noun m' escoutarés, cridarai touto la niue e degun me dira qu'es foulié.
(Davi, Saume XXI, V. II.)

Moun Diéu, que vous ni fai? Tant jouino, tant braveto,
Adounc me la prenès?... Que devendrai, moun Diéu!...
Pèr l'enclaus de la mort que parte pas souleto:
D'abord que vous la fau, tambèn prenès-me iéu.

Ma preièro, o moun Diéu! vers vous n'es pas mountado
Adounc, siéu bèn marrit!... A la paureto au-mens
Uno tant duro lèi, noun i' èro meritudo,
E voste ange de mort l'a segado pamens!

La vaqui: fiho, sorre, amigo, espouso, maire...
Ero si noum, moun Diéu! lis avès escafa:
E sa maire e sa sorre e soun enfant, pecaire!
E iéu, la veiren plus!... De-que vous avèn fa?

Rougna, 26 de setèmbre 1868. (Amour e Plour, Plour.)

MORT DE MA FIHO

Ma fiho tant gènto e tant bello,
Ma chatouno qu'amave tant,
Es morto! ma man que trampello
Ié vèn de claure li parpello
E veirai plus ma caro enfant...
O Diéu, que nouman noste Paire
De nous autre as gaire pieta:
I'a quatre an que m'as pres la maire,
E vuei te fau l'enfant, pecaire!...
E dève crèire en ta bounta!

CHICHI-BERI
PÈR LOU BATEJAT DE MOUN FIÉU JULI-FRANCÉS-LUDOVI
NA LOU 13 DE DESÈMBRE 1888

Il est aimable quand il pleure
Il est aimable quand il rit.
DEMOUSTIER.

Chichi-Beri, Chichi-beri,
Pèr noste pichot drole!
Chichi-Beri, Chichi-beri,
Pèr noste Ludovi!

Diéu, dins soun abounde,
Faguè noste mounde;
Mai, tre qu'au pecat
Évo aguè beca,
La Mort sournarudo
Mestrejè, bourrudo,
Quand Diéu, d'escoundoun,
Creè lou poutoun.

Dempièi li chatouno
Qu'amon li poutouno
Volon espera
Moussu lou curat;
Pièi, après la messo,
Quand la taulo es messo,
Lou plat lou meiour
Es aquéu d'amour.

Pouai di ridicule
E dis incredule
Coume Zacarié
Emé sa mouié!
Mai Diéu ié perdouno,
E tambèn ié douno
Dins si setanto an
Lou poulit Sant Jan!

(1) Chichi-Beri, Cheche-Beri ou Cece-Beri, cri par lequel les enfants de Château-Neuf-de-Gadagne accueillent les parrains et marraines à la sortie de l'église oùl ils viennent de faire baptiser unenfant. Ce cri, qui n'est usité qu'à Gadagne, doit signifier: — Vive le petit!

Lou sage demando
Ço que Diéu ié mando.
Autouno o printèms,
Es toujour countènt!
Siegue fiéu o fiho,
Vivo la famiho!
Quand l'aubre peris
Lou plantun flouris.

De long de la Sorgo
(Es pas de messorgo),
Fai brave d'ana
E de caligna;
Lou gisclet de l'auro,
Acò vous restauro;
I'a rèn de tant bèu
Coume Camp-Cabèu!

Miéus que l'Arlatenco
La Castèu-Nouvenco
Saup vous agrada
Pèr vous marida;
Bruno vo castagno
Es bèn à Gadagno
Que li femo fan
Li plus bèus enfant.

Lou nostre à Marsiho,
Païs di cacio
Pèr nous enfada
Diéu nous l'a manda
Coulour d'agrioto,
Mai, fièr patrioto,
Lou fasèn crestian
Au nis d'ounte sian.

Moussu lou bramaire
Carcino sa maire:
Éu, quand vòu teta,
Fau lèu tout quita;

Nautre pèr ié plaire
Sabèn plus que faire...
Mai ié farai iéu
Pan-pan sus lou quiéu!

Après la journado
Rudamen gagnado,
Es juste d'un pau
Prendre de repaus:
Noste sènso-gèino,
La niue fai tintèino
E nous fau servi
Moussu Ludovi!

Vai! bèu canbarado,
Fai ço que t'agrado!
Tèn-nous reviha,
Fai-nous enrabia:
Estre à toun service

Nous es un delice...
Teto dounc, mignot,
Pièi faras no-no.
Ma bello jitello,
Ma divino estello,
Moun espèr daura,
Moun rèi benura,
Te vèire e t'entèndre
I'a rèn de mai tèndre;
Moun fiéu benesi
As tout enlusi.

La vido es un sounge...
Mai, dins lou vieiounge
Benurous quau a
Un fiéu devoua!...
Que lou nostre, amaire,
Soustèngue sa maire!
Fasès, o moun Diéu,
Que more avans éu!

Chichi-Beri! Chichi-Beri!
Pèr noste pichot drole,
Chichi-Beri! Chichi-Beri!
Pèr noste Ludovi!

10 de mars 1889. (Vido Vidanto, Li Cant de l'Oustau,)

L'AUTOUNADO

A Madamisello O. R.
Vène-t'en soupa, Fabule, vers iéu.
ANSÈUME MATHIEU.
(Tradu de Catule.)

A ta lambrusco despampado
As atrouva, mau-grat l'ivèr,
Uno alo de rin escupado
I rapugaire disavert.
La frucho es fresco e bèn granado,
Lis age soun ferme e courous:
Femo qu'atrovo uno autounado
Acampo lèu un amourous.

Vouliés beca la rousso aleto,
Quand t'es vengu ço que t'ai di,
Qu'es triste de dina souleto,
Qu'un coumpagnoun douno apetit.
Espousco adounc d'aigo-signado
Sus lis escot de toun autin
E quauque jour toun autounado
Aloungara noste festin.

T'ensouvèn proun dóu bon Ouràci
E de Catule, dous groumand?
Se vos me n'en faire la gràci,
Coume fasien, faren deman:
Aurèn faiòu e carbounado,
Crespèu e pese groumandoun,

E pèr dessèr toun autounado
Qu'acabaren dins un poutoun.

2 de febrié 1882. (Vido Vidanto, Li Cant de la Garrigo.)

CASTIL-BLAZE
(1784-1857)

ŒUVRES DIVERSES. — Des compositions musicales de tous genres, des opéras (Belzébuth, etc.), des traductions et adaptations des livrets d'un grand nombre d'opéras de Mozart, Cimarosa, Rossini, Weber, etc. (Don Juan, Bernabo, le Barbier de Séville, Huon de Bordeaux, etc.); — plusieurs ouvrages sur l'histoire de la musique: L'Opéra en France (1820); nouv. éd. en 1826, suivie d'un Essai sur le drame lyrique et les vers rythmiques; — Dictionnaire de musique moderne (1821); — La Chapelle-Musique des rois de France (1832); — La Danse et les ballets depuis Bacchus jusqu'à Mlle Taglioni (1832); — Mémorial du Grand Opéra (1847); — l'Opéra-Comique de 1753 à 1852 (1852); — L'Opéra italien de 1645 à 1856 (1856); — Molière musicien (1852); — L'Art des vers lyriques (1858), etc.

ŒUVRES PROVENÇALES. — Chants populaires de la Provence, XII chansons avec trad. française et italienne et musique (chez l'auteur, 1845); — XXVII pièces de vers publiées après sa mort sous le titre général de: Revihet di Magnanairis, Vendemiairis e Óulivairis (Réveille-matin des Magnanarelles, Vendangeuses et Oliveuses) dans le recueil collectif Un Liame de Rasin (Avignon Roumanille, 1865).
C.-Blaze a collaboré, comme critique musical, au Journal des Débats jusqu'en 1832, puis au Constitutionnel et à la Revue de Paris; comme poète provençal, à l'Armana Prouvençau.

Né à Cavaillon le 1er décembre 1784, mort à Paris en décembre 1857, Castil-Blaze, de son vrai nom Joseph Blaze (1), est à coup sûr une des physionomies les plus originales de la première pléiade félibréenne, dont il fut le doyen. Mais il fut en même temps l'un des hommes de lettres les plus connus de la première moitié du XIXème siècle.

(1). Fils d'un notaire musicien, il vint à Paris en 1799, fit son droit, étudia l'harmonie et eut pour maître Perne. Nommé ensuite sous-préfet dans le Vaucluse, puis inspecteur de la librairie en Avignon, il ne tarda pas à quitter l'administration pour retourner à Paris et se consacrer entièrement à la musique. Il avait, dès les premières années de sa carrière littéraire, adopté le pseudonyme de Castil-Blaze, nom du premier maître de Gil-Blas.

L'histoire de ses débuts dans le journalisme littéraire parisien permet do camper la silhouette de ce curieux personnage:
Un matin, un très jeune homme se présente chez M. Bertin, et, sans autre préambule, l'entreprend sur une réforme radicale dont le besoin se fait sentir dans son journal. Critiquer Le Journal des Débats à la barbe de Bertin l'aîné, il faut remonter le cours des âges pour comprendre ce qu'une pareille audace avait d'insolite de la part d'un nouveau venu. Bertin se contenta de sourire. Il laissa le visiteur développer son programme, et quand il eut fini: — A merveille, monsieur vous avez une idée et je ne demande pas mieux que de vous aider à réussir. Seulement, je vous préviens que chez nous il faut savoir écrire; c'est une tradition. Essayez, je vous donne trois mois.
Huit jours après paraissant au Journal des Débats le premier feuilleton signé XXX, et le trimestre était loin d'être écoulé que déjà le Tout Paris musical ne jurait que par la parole de Castil-Blaze (1).
A partir de là (7 décembre 1820), et pendant de longues années, un public innombrable se passionne à la lecture de ses feuilletons et à l'audition de ses conférences. Et sans doute bien peu de gens se doutent que ce créateur de la critique musicale, ce polémiste, ce conférencier, ce traducteur, cet adaptateur de tant d'opéras étrangers, cet homme d'esprit qui théoriquement, soutient que les mauvais vers sont les seuls qui conviennent à la musique, et dont la pratique répond si bien à la théorie, est un poète original et charmant dans la langue provençale. C'est qu'en effet ses deux ou trois douzaines de poésies dans le patois de Trestaillon tiennent peu de place à côté de son abondante production française. Et pourtant ce ne sont pas ses ouvrages en patois de Paris, comme il dirait spirituellement, trop nombreux et touffus, qui préserveront le mieux son nom de l'oubli. Au reste, c'est ce que Castil-

Blaze avait compris lui-même quand, dans son Molière musicien, ce Parisien qui pendant un demi-siècle fréquenta tous les talents et toutes les gloires, d'Hugo à Meyerber, de Nodier à Delacroix, fit cette précieuse déclaration, véritable testament littéraire: — Né soldat du pape à Cavaillon dans le Comtat Venaissin, je suis zélé conservateur de la langue mélodieusement poétique et musicale des troubadours; je ne parle, ne rime, ne chante, n'écris le français que dans le cas d'absolue nécessité. Je n'attache de prix qu'à mes œuvres provençales: c'est le seul bagage poétique et musical que je lègue à la postérité. Léger, mais ficelé par une main de maître, ce colis arrivera plus facilement à son adresse...
Et la postérité lui a donné vraiment raison. En effet son œuvre provençale, très personnelle, est supérieure à celle de la plupart des devanciers immédiats des félibres. Sa poésie est de rythme pur et se chante aisément.

(1). F. Donnadieu, Les Précurseurs des Félibres (Paris, Quantin, 1888).

Sans évoquer l'idée du pastiche, elle retrouve souvent le style des plus agréables et des plus fraîches chansons populaires anciennes, avec le sens dramatique qu'elles possèdent souvent. Pittoresque, couleur, belle humeur causticité, sensibilité, art de la composition, avec souvent l'air de ne pas y toucher », si l'on peut dire, rien n'y manque de tout ce qui donne à la poésie de l'esprit, de la vigueur, du charme et parfois une pointe de mélancolie discrète.
Aussi les chansons de C.-Blaze étaient-elles aussi populaires en Provence que sa verve et ces bons mots rabelaisiens. Elles apportèrent une collaboration précieuse à l'œuvre des jeunes félibres d'Avignon et leur firent entrevoir quelles richesses poétiques le vrai talent pouvait tirer de la langue du terroir.
Après la mort de Castil-Blaze, Mistral et Roumanille recueillirent ce qu'ils purent de ses vers provençaux, éparpillés un peu partout, et les publièrent dans le recueil collectif Un Liame de Rasin, qui est consacré à leurs amis et compagnons en Félibrige » morts avant d'avoir lié leur gerbe. Ce recueil s'ouvre par la notice de Castil-Blaze, où Mistral salue en lui un des premiers qui aient su rendre à la langue provençale son tour populaire, sa force d'expression et son franc naturel. C'était, poursuit la notice, dans toute la force du terme un réaliste. Depuis Brueys et Saboly, notre littérature, à l'imitation des Français, s'était ornée de rubans rouges comme les jeunes pastourelles d'opéra. Castil, avec ses étreintes ardentes, lui eut vite fait perdre ses airs de demoiselle. Je t'aime, lui dit-il,

T'ame, t'ame, t'ame, Nourado
Que sies bello sout toun cadis!
Ah! se siéu toun amo danado,
Sies moun ange dóu paradis.

Bado agnes l'àbi di dimènche,
Sus moun cor vole te sarra;
Laisso-me te gara la pienché
E dins ti bèu péu m'amourra!

Il frotta d'ail la bouche de sa Muse ragaillardie, et, le cotillon retroussé, il lui fit mener la farandole. Il saupoudra de poivre son doux parler, l'anima et lui donna le ton rustique, un peu trop peut-être. Comme la plupart des anciens troubadours, il a mis en musique presque toutes ses chansons.

Il en avait publié douze en 1845, avec la musique et une double traduction, française et italienne, sous le titre de Chants populaires de la Provence. Il ne faut pas confondre ce petit recueil avec les Chants populaires de la Provence que le gouvernement chargea Castil-Blaze de recueillir, sans doute en même temps qu'Adolphe Dumas.
En somme, ses sentiments souvent exprimés de patriote méridional comme le caractère et la valeur de sa poésie font bien de lui, comme le disait Mistral, un grand ancêtre, un initiateur du Félibrige dont sa verte vieillesse put saluer l'aurore et auquel, du reste, il se rallia tout de suite, comme l'attestent son adhésion à l'orthographe félibréenne et ses derniers vers composés pour la plupart durant ses séjours à Moirmoiron (Vaucluse) et publiés, de son vivant, dans l'Armana.
La traduction des pièces suivantes est nouvelle.

LOU RENAIRE

CANSOUN

I

Vène à vosto bastido,
Madamo, au noum de Diéu!
Bono autant que poulido,
Aurès pieta de iéu.
Ma vèsto es estrassado,
E boufo lou mistrau!
Alisque li calado
Emé de pèd descau.
Agarri pèr la plueio,
Jusqu'is os trafiga,
Dins lou gourg d'uno sueio
Vène de m'enfanga.
Dessus lou péu, gens de barreto,
Dins li pouchoun, gens de pata!
Aquéu bras sauno, es empata...
Las coume un gau, fau li tacheto!
Eh! bèn, noun! tout acò n'èi rèn:
Siéu brounza! Siblariéu coume s'èro countent!
Mai la famasso que m'espanso
Me forço d'alounga la man...
Madamo, veici l'estigànço:
Ai de dènt, e n'ai gens de pan!

II

I porto me lagnave
Ansin, i'a quaranto an;
Coume un cadèu plourave
Pèr agué 'n tros de pan...
Bèu tèms de ma jouinesso,
Gai coume Alleluia,
Quand mancave la messo
Pèr ana resquiha!
La soupo èro marrido,
Me n'en trufave bèn!
Aro fau bono vido,

E sus de plat d'argènt!
Moun àsti viro de becasso,
Un esturioun pènjo à moun cro;
Lou Tavèu greso dins mi bro;
Pèr iéu vergeton li rabasso.
Eh! bèn, noun! tout acò n'èi rèn:
Sarié bèn atrapa quau me creirié countènt!
Coume àutri-fes rene e me lagne;
Nous manco toujour quaucarèn!
Vous dise que siéu bèn de plagne:
Ai de pan, e n'ai gens de dènt!

(Revihet di Magnanairis, etc. in Un Liame de Rasin.)

LOU GRAND BAL

Que soun bello tis armounio,
Tranquilo niue dóu mes de Mai!
L'oumbro canto si litanio
Quand lou jour se taise e s'envai.

I'a gens de repaus sus la terro,
Preièro e lausenjo sèns fin,
Tóuti, de tóuti li maniero,
Celèbron soun oubrié divin.

A coumença la serenado
L'ermito à Sant-Jaque reclus
Pèr éu la campano èi toucado:
Nous a dindina l'Angelus.

Bèn plus aut que lou pibo antico,
Entendès fluta lou courlu:
Dins lis èr redis soun cantico
Avant de se couifa de niu...

Lou bèulòli siblo sa noto;
En sourdino fai bèn de tour;
E li souspir de dos machoto
Fan un ecò plèn de douçour.

Machoto, me piques à l'amo:
N'as qu'un toun, mai qu'èi round, qu'èi bèu!
Se n'acampaves uno gamo,
Cantariés miéus que ges d'aucèu.

Malibran, de toun arieto
Quand nous leissaves espantat,
Escriviéu: « Bravo, Marieto!
Coume uno machoto as canta! »

Ausès lou mouissau que vióulouno;
Soun arquet delicat e long
Avanço, reculo, vounvouno;
Res pòu-ti fila miéus un son?

De pelerin uno voulado,
Emigra de Jerusalèn,
Vers lis estello bat l'estrado
Au cant dis ourtoulan maien.

Lu luno i risènt se miraio,
Li luseto brihon i prat;
Tei-te-rei! nous redis la caio,
E li grihet an souspira.

Un vièi gau bèn digne d'eloge
I galoun baio l'a-mi-la!
Tóuti respondon... Lou reloge
Sus li gau vèn de se regla.

Lou roussignòu sus soun nis viho,
Canto, se lagno, e de sa voues,
Graciouso e puro meraviho,

Jito li perlo dins lou boues.

A tant d'èr e de cantileno
Fau uno basso e de mitan:
Boutas, li trouvarèn sèns peno,
Gràci i reineto de l'estang.

Queto vapour armouniouso
S'aubouro de chasque jounquié!
Fonfòni longo e vigourouso
Que se noto pas sus papié.

L'orgue di grapaud, di granouio,
Sèns ié boufa, toujour brusi,
Pople que barjaco, patouio
E que pamens fai grand plesi.

La Durènço d'eici davalo,
Murmuro un pouëtique son...
Hola! preniéu pèr de timbalo
Un miòu que troto sus lou pont.

Ah! bessai voudrias de troumbone?
Tambèn vous li pode acampa:
Un ase bramo, vous lou done,
Emai li dous chin qu'an japa.

Aquelo ourquèstro fourmidablo,
Que dèu-ti boufa vo rassa?
— Uno valso inmènso, amirablo,
Que lis estello van dansa!

Paris, 10 d'Avoust 1851.

(Revihet di Magnanairis, etc. in Un Liame de Rasin.)

VICTOR-QUINCTIUS THOURON
(1794-1872)

ŒUVRES PROVENÇALE ET FRANÇAISE. — Lou Naufràgi de la Meduso (1834); — L'Iliade, trad. en vers français, 2 vol. (Paris libr. ancienne et moderne A. Durand et Pedone-Lauriel, 1870); — Poésies diverses (réunion de son œuvre poétique, provençale et française), publiées par ses filles, deux ans après sa mort (Toulon, Ch. Mihière, 1874).
Thouron a collaboré à l'Armana Prouvençau. Le dialecte dont il use est celui de Toulon, écrit selon les règles félibréennes.

Victor-Quinctius, Thouron, né à Besse (Var) le 17 mars 1794, mort à Toulon le 17 mars 1872, appartient, si l'on veut, à la génération qui annonça le Félibrige mistralien, puisque sa première plaquette, Lou Naufràgi de la Meduso (le Naufrage de la Méduse), parut dès 1824. Mais il appartient bien davantage à l'école félibréenne elle-même, car, à la différence de presque tous ses contemporains, il s'y rallia dès qu'elle prit naissance. Et, signe de la beauté de son caractère et de la profondeur de son culte pour la langue provençale, on vit aussitôt ce vieillard, cet érudit, est ancien normalien, se ranger sous la bannière de jeunes novateurs, se plier à leurs règles, accepter leurs corrections et leurs conseils.
Fils d'un juge de paix, dès l'enfance il est initié par son père à la culture latine. Puis il est mis au collège, d'abord chez les Oratoriens de Toulon, ensuite à l'institution de Lenche à Marseille. Là, le jeune Thouron est bientôt découvert par deux inspecteurs généraux dont l'un était le célèbre Ampère. Admis à l'Ecole normale, il y est le condisciple de Cousin et de Patin et se lie avec Michelet, Augustin Thierry etc; il entre en relations avec Raynouard, qui le fait travailler à son dictionnaire de la langue

romane et lui donne le goût du Gai-Savoir. Au sortir de l'Ecole, il étudie le droit, et, ses diplômes pris, il retourne à Toulon pour y exercer la profession d'avocat... Mais de sa culture universitaire il a gardé le goût classique, l'amour des lettres anciennes, et dans la langue provençale il verra désormais l'héritière la plus directe de la langue latine et comme on l'a dit depuis, le latin des pauvres. (1)
Bientôt avocat renommé, l'un des premiers de sa ville,
membre à vingt-quatre ans de l'Académie du Var, il cultive la poèsie provençale. Il a ce courage intelligent, mais de façon très intermittente. Là, même, il reste un lettré; sa première œuvre est une églogue imitée de Virgile, on le conçoit. Thouron chante le bonheur de la Provence qui retrouve la paix sous la Restauration, comme jadis le Mantouan commenta de son chant reconnaissant la joie des campagnes italiennes, quand Auguste eut pacifié le monde. L'imitation est intéressante; par la facilité de l'adaptation, elle semble indiquer aux poètes de Provence que leurs vrais maîtres sont les poétes antiques. D'autres œuvres, postérieures, l'indiquent encore: traductions plus ou moins littéraires des odes d'Horace, imitation des Géorgiques, etc.
En même temps Thouron est un poète réaliste. Sa profession lui a permis d'observer le peuple de Provence dont il a tracé quelques profils justes, et qu'il sait faire parler dans des dialogues écrits avec une vérité et une gaieté charmantes. Ses paysans du Var sont bien de la même race, réaliste mais fine, que les ménagers de Roumanille et même de Mistral.
Mais il a beau ne cultiver le provençal que par intermittence; on sent très bien qu'il le fait avec le culte profond et sérieux qu'allaient instaurer les Félibres. Si son œuvre n'a pas de grandes envolées poétiques, la saveur de son langage, sa pureté populaire, ainsi que la sûreté de son vers, dénotent à la fois de son goût distingué et d'un sens artistique vrai.
Là où ses contemporains marseillais négligent la forme et le langage, ne voient que motifs à grosses plaisanteries, il montre, lui, tous les soucis du lettré et du moraliste à la manière de La Fontaine. Par toutes ces qualités, par le respect des lois du style, par le côté même plastique, si l'on peut dire, de cette œuvre d'allure modeste et discrète, il est plus poète que les galéjaires marseillais, ou que les bourgeois rhodaniens de style Restauration.
Ainsi Thouron humaniste, représentant de cette bourgeoisie plus fidèle à son pays et à sa langue qu'on ne l'a dit, traditionnaliste des vertus anciennes, qui croit aux devoirs des classes dirigeantes et les pratique, mérite mieux que d'être traité en amateur du Félibrige. En effet, parmi les troubaires, il est un des premiers, et peut-être le plus conscient de tous, à s'y être rallie dès sa première constitution en 1862. Récompensé aux Jeux Floraux de Sainte-Anne d'Apt (1862), il fait admettre la même année Mistral, Aubanel et Roumanille à l'Académie du Var. Il prend une part active au fameux Congrès des Poètes, organisé à Font-Ségugne par Bonaparte-Wyse en 1867. Jusqu'à sa mort, il reste fidèle collaborateur de l'Armana Prouvençau.
La traduction de nos doux extraits de Thouron est nouvelle:

COUNSÈU D'UN PAIRE A SOUN FIÉU
SUS LOU MARIAGE

PASTOURELLO

Dixit Dominus Deus: non bonum est hominem esse solum.
(Gen., c, 2, v. 18.)

LOU PAIRE.

D'eici dous à tres an, va mi saurras à dire.
Es pas tout d'avé di: « Mi vouàli marida,
Uno talo m'agrado, anas la demanda. »
Fau saché se counvèn qu'intre dins la famiho,
La doto que faran lei parènt de la fiho,
Se l'agrades... Acò soun de poun delicat.

LOU FIÉU.

La doto d'uno fiho es dins lou gàubi qu'a.

Vau mai uno qu'a rèn et qu'es sajo e fidèlo,
Qu'aquélei qu'an d'esecut e soun de patufello.
Si coumpanejaren: vau mai, quand sias countènt,
Uno anchoio, uno cebo e bèn passa soun tèms,
Que d'avé de fricot e d'èstre dins l'enràbi.
La femo que prendrai es pas richo, va sàbi;
Mai mancaren de rèn tant qu'auren la santa.
Enfin, si voulèn bèn; n'avèn tout arresta:
Counvenguerian ensèn que pèrque russissesso,
Va dirias à soun paire en sourtènt de la messo.
Dias qu'en si maridant, ma femo coumo iéu,
Auren fouaço soucit, mai qu 's qu'a pas lei siéu?
E s'anas cerca 'cò, tout ço qu'es sus la terro
A soun rebussité; lou mariage, la guerro
Soun dins lou cours dóu mounde, e lei fau supourta.
Avèn tóuteis un fais e lou devèn pourta.
Faren coumo avès fa, coumo a fa vouaste paire.
Pèr lei bouànei parènt leis enfant peson gaire,
Empachon qu'ei vesin; quand avès fouaço enfant,
S'ajudon; e jamai lei vias mouri de fam.
Pèr qu vòu travaia, l'a de pan e n'en rèsto.
E s'aviéu un enfant qu'aguesso bouano tèsto,
Lou metriéu à l'escolo e l'anarié tout l'an.
S'es sage, pourrié bèn si faire capelan,
E lou prouvèrbi dis: — Benurouso es la caso
Quand permei leis enfant l'a quauco tèsto raso.
E se n' aviéu quaucun que parte pèr sóudat,
Quand aura fa soun tèms, vendra mai m'ajuda.

LOU PAIRE.

Va vous, e iéu tambèn. Mai quand auras ta migo
Va mi reproches pas, se ti vèn l'enterigo.
Se pèr cas, maugrat iéu, as lou pèd au mourrau,
N'en faras penitènci e gardaras toun mau.
Vouàli bèn crèire qu'aro es douço coumo un ange,
Mai si pòu que pus tard soun caratère change.

LOU FIÉU.

Pensarias autramen rèn qu'en l'ausènt parla.

LOU PAIRE.

N'a de pu fin que tu que si soun embula.
Sounjo, en ti maridant, que sara pèr la vido.

LOU FIÉU.

Moun paire, es pèr acò que vouàli Margarido.

LOU PAIRE.

Souvènt, lou matrimòni es un afrous tourment.

LOU FIÉU.

Qu si marido pas, souvènt soufre pas mens.

LOU PAIRE.

Moun enfant, leis espous, dins tóutei lei meinage
An souvènt de resoun, e meme lei pus sage.
E quand la femo vòu ço que l'ome vòu pas,
Quand la soupo es pas lèsto e que faurrié soupa,
Pèr si metre d'acord l'on a bèn proun de peno!
E tau cres coumanda que sa femo lou meno.
Sounjo bèn, moun enfant, que vas t'encadena.

LOU FIÉU.

Un ome qu'a de sèn, si laisso pas mena.
Cadun dèu coumanda dins ço que lou remarco
E de counservo ensèn faren vouga la barco.

LOU PAIRE.

N'en vouàli counveni, quand la chausissès bèn,
La femo es un tresor, es lou proumié dei bèn.
Mai quand capitas mau, avès souvènt la guerro.

LOU FIÉU.

Sènso femo, l'a pas de bouanur sus la terro.

LOU PAIRE.

Va vouàli... e memamen que se capites bouan,
Quand auras un enfant, lou tendrai sus lei fouant.
Aro qu'as entendu lei counsèu de toun paire,
De lei segui vo noun, sounjo qu'es toun afaire.
Pren la, la prengues pas, faras ço que voudras,
Marido-ti vo noun, ti n'en repentiras.

Touloun (Var). (Armana Prouvençau, 1864.)

LOU MEINAGIÉ

Beatus ille qui procul negotiis...
OURACI, Epodo.

Urous qu luen dóu mounde, e de soun sort countènt
Saup viéure à la bastido e li passa lou tèms!
Éu meme, emé sei buou, en siguènt soun araire,
Si faturo lou bèn que l'a leissa soun paire;
Es libre, saup encuei ço que fara deman;
Seis ensert, sei maiòu soun sourti de sa man.
Planto, fa de cabus, securo uno figuiero,
Sego, meissouno, menco, engarbeirouno l'iero.
A lesi va glena lou gran que si perdié;
Enserto un óulivastre, acano un amendié:
Boulego: saup que l'a ges de bèn sènso peno,
E, segound la sesoun, planto, cueio, sameno.

Dins l'oustau qu'en mourènt soun paire l'a douna,
L'es mouart soun rèire-grand e soun enfant l'es na.
Dins la pas, sènso mau, sa vieiesso s'escoualo,
Li pichot de soun fiéu li ris, lou raviscoualo,

Es soun peirin; belèu lou veira marida.
Dóu mens v'espero, e Diéu va li póu acourda.

Quand l'ivèr es vengu rescourchi la journado,
Abro un fue; soun calèn pènde à la trau arnado;
Es aqui que presido; à sei pichots enfant
Liege lou catechierme e la vido dei sant,
E l'ensigno, en rendènt lou vici detestable,
La mouralo dóu Diéu qu'es na dins un estable.
Ei suen de soun meinage emplego tout soun tèms.
A ni proucès ni déute e s'endouarme countènt.

Mai d'àutri, entandóumens, que l'ambicien tracasso
Quiston uno favour e guèiron uno plaço;
L'un vòu èstre prefet, un autre deputa;
Encuei es en favour, deman es rebuta.
Tau lou mespreso alor que li fasié cachiero:
La paureta's ingrato e la richesso es fièro...

N'a que souto lou cèu d'un climat dangeirous,
Van pèr desclapa l'or que dèu lei rèndre urous.
D'autre, dessus la mar afrountant la tempèsto,
Ei coumbat, à la mouart, van espausa a tèsto.
Pèr trouva lou bouanur éu cerco pas tant luen,
E si nourris dei fru qu'a cuii dins soun bèn.

Es vièi, mai es ravoi; ei bèu jour de l'annado,
Un meinagié qu'es vièi fa'ncaro sa journado;
E dins lou gros dóu caud un aubre qu'a planta
Li proucuro soun oumbro e soun fru pèr gousta.
Mourra: fau puei mouri! Quand sa course es fenido,
Mouare sènso remors, es countènt de sa vido.

Touloun. (Armana Prouvençau, 1868.)

ADOLPHE DUMAS
(1806-1861)

ŒUVRES FRANÇAISES. — Poésie: Les Parisiennes (Paris, Hetzel, 1830); — La cité des Hommes (1835); — La Mort de Faust et de don Juan (1836); — Provence (1840); — Les Philosophes baptisés (1845); — Deux Hommes (1849). — Théâtre: Le Coup des Croisés (Odéon, 1838); — Mademoiselle de Lavallière (1842).

ŒUVRE PROVENÇALE. — Mi Regret de Prouvènço, XIX poésies diverses réunies après sa mort dans Un Liame de Rasin Avignon, Roumanille, (1865).
Dumas a collaboré à l'Armana Prouvençau.

A la pléiade des poètes d'Avignon il faut rattacher leur ami et compatriote Adolphe Dumas, qui, tout en leur donnant l'aide la plus efficace, a fait œuvre provençale, soit en français soit en provençal, ce qui nous intéresse plus particulièrement.
Sa famille était de Cabannes. Mais le hasard le fit naître en 1806 à Bompas (Vaucluse), de l'autre côté de la Durance.
Sa sœur Laure s'était mariée à Paris; elle y attira son frère Adolphe, qui se trouva de la sorte, tout jeune, mêlé au mouvement littéraire de 1830. Immédiatement il se mit au travail, et ce Provençal publiait dès 1830 Les Parisiennes il se lançait dans la poésie philosophique (La Cité des Hommes, 1835; La Mort de Faust et de don Juan, 1836).
Il abordait à l'Odéon le théâtre en vers (Le Camp des Croisés 1838; Mademoiselle de Lavallière,1842).
Il revenait ensuite à la poésie philosophique (Les Philosophes baptisés, 1845; Deux Hommes, 1849).

Mais au milieu de toutes ces grandes tentatives littéraires, dont aucune ne réussit pleinement, il ne cesse de regretter son pays natal, et ses regrets il les exprime en des vers français qu'il réunit en un recueil, sous le titre significatif de Provence, et qui contient même déjà à cette date de 1840 un petit poème en langue provençale, d'une orthographe incertaine, mais d'un sentiment touchant: il s'intitule Mes amours pour Avignon, et Dumas en accompagnait la publication d'une note ainsi conçue: — On me pardonnera, je pense, ces strophes provençales. Chaque mot est un souvenir d'enfance. Je n'ai pu résister au bonheur de parler la langue des Trouvères de Provence. Tout cela vit encore sur les lèvres des femmes avec tout le génie de ce peuple, l'amour et la poésie.

Tel, cet Adolphe Dumas est chargé, en 1856, par le ministre de l'instruction publique, Hippolyte Fortoul, de recueillir les chants populaires de Provence. Il débarque en Avignon, tombe en plein Félibrige et tout de suite s'enthousiasme Mistral a raconté, dans ses Mémoires, sa première entrevue avec Adolphe Dumas, auquel il chanta l'aubade de Magali toute fraîche arrangée pour le poème de Mireille.
— Où donc avez-vous pêché cette perle? s'écrie le Parisien, ravi. Et quand Mistral, après lui avoir répondu qu'elle fait partie d'un poème provençal qu'il est en train d'affiner, lui lit quelques passages de sa Mirèio, il est conquis. Si bien conquis que deux ans après, le poème achevé, il se chargeait de présenter l'œuvre et son auteur à Lamartine.
— Au soleil couchant, dit le grand poète (2), dans un petit jardin grand comme le mouchoir de Mireille, je vis entrer Adolphe Dumas, suivi d'un beau et modeste jeune homme, vêtu avec une sobre élégance, comme l'amant de Laure, quand il brossait sa tunique noire et qu'il peignait sa lisse chevelure dans les rues d'Avignon. C'était Frédéric Mistral, le jeune poète villageois, destiné à devenir, comme Bruns, le laboureur écossais, l'Homère de la Provence.
Dumas ne se contentait point de mettre Mistral en rapport avec Lamartine; il écrivait dans la Gazette de France (26 août 1858): — Je veux être le premier qui aura découvert ce qu'on peut appeler des aujourd'hui le Virgile de la Provence, le pâtre de Mantoue, arrivant à Rome avec des chants dignes de Gallus et de Scipion. On a souvent demandé pour notre beau pays du Midi deux fois romain, romain-latin et romain-catholique, le poème de sa langue éternelle, de ses croyances saintes et de ses mœurs pures. J'ai le poème dans la main, il est signé Frédéric Mistral, du village de Maillane, et je le contresigne de ma parole d'honneur que je n'ai jamais engagée à faux.
— Ce fut là, dit M. Ripert, le plus beau moment d'Adolphe Dumas. La fin de sa vie fut tourmentée par une bronchite tenace, qui devait l'emporter jeune encore: il alla dans un hameau de pêcheurs, près de Dieppe, pour respirer l'air de la mer, et c'est là qu'il mourut, le 15 août 1861. Son frère Charles le fit ensevelir à Rouen, où il habitait; ainsi fut déçu le voeu que le poète exprimait à la fin de Provence, le vœu qu'un ami pieux rapportât quelque jour ses cendres dans le vallon de Saint-Rémy.

(2). Cours familier de littérature, XLe entretien.

On voit que Dumas n'eut sans doute pas une grande influence sur l'œuvre félibréenne, qui était commencée avant lui et qu'il ignorait avant 1856, mais qu'à tout le moins eut-il le grand mérite de la comprendre, si mal préparé qu'il y fût. Et même il la comprend si bien que ses poésies provençales sont loin d'être dépourvues de valeur. Réunies après sa mort, par Mistral et Roumanille dans le recueil collectif Un Liame de Rasin (Grappes de Raisins, 1865), elles avaient pour la plupart paru dans les premiers numéros de l'Armana. Elles ne sont point très nombreuses, parce que Dumas ne cultiva guère la poésie provençale que pendant quatre ans, et, à part quelques-unes qui pêchent par la composition ou qu'alourdissent des longueurs, on peut dire qu'en général elles ont une perfection littéraire qu'il est rare de trouver dans les œuvres félibréennes, à part celles de Mistral, d'Aubanel ou de Roumanille. On sent que Dumas a été formé à l'école de la poésie française, qu'il sait toutes les ressources du vers classique et romantique. Comme tel, il est d'un excellent exemple technique aux jeunes gens d'Avignon. Il y a dans ses vers une certaine grâce mélancolique; les regrets de son pays, qu'il avait exprimés déjà dans ses vers français, prennent, en provençal, un accent particulièrement touchant; il y a aussi un grand sentiment de foi catholique, d'une foi qui est, aussi bien qu'une croyance, une tradition de famille et à laquelle on a de la sorte une raison double de rester attaché, en même temps le sentiment de l'antiquité grecque, qui n'est pas en contradiction, mais bien plutôt en harmonie; avec cette foi chrétienne, la culture antique s'unissant dans une âme méridionale à la tradition catholique sans aucune difficulté...

Au reste, Dumas n'aurait-il eu aucune valeur poétique, ce serait déjà pour lui une jolie gloire que d'avoir le premier révélé Mireille à Lamartine, à tout le public lettré, et que d'avoir fourni à Calendal une épigraphe très significative (1).

La traduction des pièces ci-après est nouvelle.

(1). Cf. la strophe 4 de la pièce intilulée Souveni, que nous donnons en partie.

MIS AMOUR PÈR AVIGNOUN

S'ère na d'Italio, e dins lou tèms que cante,
Se nous avien bandi, tóuti dous emé Dante
E se Petratrco èro moun noum
Adessias, cridariéu, la Touscano o Flourènço!
Garde tóuti mi vers pèr touto la Prouvènço,
E mis amour pèr Avignoun.

S'ère lou papo à Roumo,et s'aviéu la cresènço
Que Roumo se fai vièio e toumbo en descacènço
E que dève chanja soun noum,
Coume sus lou Roucas ounte la vesèn sèire,
Bastiriéu dins tres jour la glèiso de sant Pèire
Subre la Roco d'Avignoun.

S'ère lou Rose grand que reboumbis sus terro,
Que vai jusqu'à la mar, que la mar n'èi tant fièr
Après Genevo, après Lioun,
En m'enanant nega, passariéu à touto ouro,
Passariéu tout lou jour, coume un ome que plouro,
Davans la porto d'Avignoun.

S'ère Vau-cluso, enfin, que Petrarco l'appello
Lou Tessin e l'Arno, tant ié semblavo bello!
S'ère Vau-cluso, aquéu bèu noum,
Emé mi bèu jardin e mi bèu prat qu'arrose,
Quand me van marida tant puro emé lou Rose,
Vourriéu passa dins Avignoun.

S'ère fiho, à sege an, se me disien: « Sies grando...
Vos d'or, d'argènt, de chèino e de pendènt? demando!
— Oh! noun, vole rèn, diriéu, noun!
Vole de grand bous iue, vole de dènt que rison,
Que parlon sus la bouco e mordon ço que dison,
Coume li fiho d'Avignoun. »

Siéu pas na d'Avignoun, mai moun estello urouso
M'a fa naisse à Bon-pas dins la Santo-Chartrouso
E vous lou jure sus moun noum:

Pode mouri deman, fau tres part de ma muso:
L'esprit èi pèr Paris, lou cor èi pèr Vau-cluso,
Lis entraio pèr Avignoun!

1840. (Mi Regrèt de Prouvènço, in Un Liame de Rasin.)

SOUVENI

A MIS AMI DE PROUVÈNCO

Aquest an, se ve si as acò!
A Paris vous fasèn lingueto
De rasin, de figo blanqueto,

E de pessègue, e d'ambricot.

Li marcat, qu'apellon lis alo,
Soun plen rèn que de gros mouloun
E de pastèco e de meloun
E d'ourtoulaio prouvençalo.

Li camin de fèrri, dedins
Dous o tres an, vendran tout querre;
Paris sara Mèste Jan-Pierre,
E la Prouvènço soun jardin.

Li vagoun, dins de canestello
Carrejon tout, e lèu, lèu, lèu!...
Mai carrejon pas lou soulèu
Mai carrejon pas lis estello

Carrejaran jamai l'estiéu,
L'estiéu qu'amaduro li triho
E lou cèu, que fai la patrio:
Acò regardo lou bon Diéu.

Lou fru part, lis aubre demoron,
E lis bèus amelié flouri,
Pas tant bèsti d'ana mouri
Ounte li bèus amourié moron!

Lou Nord aura tout ço qu'avié:
D'òrdi, de blad e de civado;
Mai n'aura pas lis óulivado,
E gardaren lis óulivié.

Paris, se vòu ço que ié manco,
Ié diren de cansoun d'amour
Mai gardaren li troubadour,
Coumo au tèms de la rèino Blanco...

Leissas-lou prene, bràvi gènt,
Tout ço que béu, lout ço que manjo,
E prenès lis escut que chanjo:
Sarés riche de soun argènt.

Leissas-lou que begue e que manje,
E manje e begue coume un trau
La clareto e lou vin de Crau,
Vòsti figo e vòstis arange;

E gardas lou jour de repau,
E vòsti fiho, tant bèn messo
Que sèmblon que van à la messo
Un bèu dimenche de Rampau!

Vous lou dise, iéu quo vous parle,
Coume siéu Adòufe Dóumas,
Ié perdrés pas lou bout dóu nas
D'uno poulido fiho d'Arle.

Marieto e Margaridet,
Vierge qu'adourarion li mage,
Bello e santo coume d'image,

Ié perdran pas soun pichot det.

Siegon d'Eirago o de Maiano,
E sus sa porto e sus soun banc,
Sus sa tèsto un nous de riban,
Auran de front coume de Diano!

E Roumaniho, que lou saup,
E Mistrau, que saup mai qu'un libre,
Amourous coume de Felibre,
Li cantaran en prouvençau!

Paris, 10 de Setèmbre 1857.
(Mi Regrèt de Prouvènço, in Un Liame de Rasin.)

ANTOINE-BLAISE CROUSILLAT
(1814-1899)

ŒUVRES. — La Bresco, 1837-1864, poésies (Avignon, Roumanille, 1864); — Lei Nadau, recueil de noëls (Avignon, Gros, 1880); — L'Eissame, poésies (Aix, Remondet-Aubin. 1893).

Crousillat a collaboré au Boui-Abaisso, au Tambourinaire, à l'Armana Prouvençau, au Mémorial d'Aix, à L'Aiòli, La Lauseto, etc.
Il a usé dans La Bresco du dialecte salonnais, et indifféremment dans L'Eissame des dialectes marseillais, salonnais, et rhodanien.

Antoine-Blaise Crousillat, bien que très lié avec les Sept de Font-Ségugne, ne fut pas de la célèbre réunion du mois de mai 1854, d'où sortit le Félibrige. Il eût mérité d'en être. Poète assez médiocre sans doute, mais homme de haute valeur, il a été avec Roumanille un véritable initiateur de la Renaissance provençale. M. Emile Ripert a su rendre justice à cet oublié, qu'une excessive modestie a tenu effacé derrière ses illustres amis.
— Né à Salon en 1814, dit-il, donc de quatre ans plus âgé que Roumanille, il a, sur la génération de Mistral, l'autorité de l'âge, d'une culture intellectuelle achevée au moment où Mistral commence la sienne. D'ailleurs sa vie, tout unie, annonce celle du patriarche de Maillane; comme sa famille le destine au sacerdoce, il passe deux ans au séminaire d'Aix, où il achève de fortes études classiques, grecques et surtout latines. Renonçant à la prêtrise, il fait un voyage en Italie, il y complète de façon vivante sa culture classique. De retour à Salon, comme une petite fortune lui assure l'indépendance, il n'a d'autre ambition que de continuer à travailler, dans la paix la plus parfaite; et pour achever ses études il s'initie à la poésie anglaise.

1. La Bresco (La Gaufre.)

C'est donc un véritable intellectuel, pour qui la jouissance de l'esprit est la raison suffisante du travail, sans nul souci de profit, de réputation, sans désir d'être imprimé. Un exemple suffira à prouver ce désintéressement: lui qui est aisé, qui travaille depuis l'adolescence, qui a son portefeuille plein de petites poésies, ce n'est qu'en 1864, à l'âge de 48 ans, qu'il fait imprimer son premier livre (1), et encore le fait-il paraître avec une préface de Mistral, qui a seize ans de moins que lui. On ne saurait pousser plus loin l'humilité littéraire. Mistral avait bien senti la noblesse de cette vie et de cette âme; il disait en sa préface: — Quand je pense à Crousillat, il me semble que je rencontre un disciple d'Orphée: sa manière de vivre me rappelle la vie orphique, modeste, poétique, inspirée, éducative. Il vit dans la maison paternelle, avec ses frères, avec sa sœur, humble de cœur, simple de goût libre d'ambition...
N'est-ce pas le modèle même de la vie qu'a choisie Mistral, dès cette époque, et ne peut-on penser que l'exemple de Crousillat ait été pour quelque chose en sa décision?
Et Mistral ajoute: — Il fréquente peu le monde, sauf quelques amis d'élite; un jour il ira voir, en sa bastide d'en Canourgo, l'éminent traducteur d'Aristote, le joyeux félibre Norbert Bonafous, et ils parleront ensemble d'Horatius Flaccus, comme d'un camarade qu'ils n'auraient pas vu depuis trois jours; une autre fois il se promènera sur le boulevard Nostradamus avec Désiré Allemand, autre poèto de Salon, qui traduit en vers français le grand Homère, avec le tour bonhomme et la grâce d'Amyot...

Telles sont en effet les amitiés de Crousillat: un érudit professeur, ce Norbert Bonafous, doyen de la Faculté des lettres d'Aix, un poète, qui traduit Homère en vers français... Cela situe tout de suite notre Crousillat dans l'histoire de la littérature provençale. Mais plus encore la lecture de son œuvre confirme cette première impression: érudit, Crousillat a eu le mérite de montrer aux jeunes poètes la route de l'antiquité grecque et latine.
Tout en effet dans son œuvre, continue M. Ripert, est inspiré par le culte de l'antiquité. Et quant à son influence, qu'on ne dise pas qu'elle fut nulle, parce que son premier ouvrage ne parut qu'en 1864, car dès 1842 Crousillat est lié avec Roumanille; c'est un échange incessant de lettres. Dans cette époque Crousillat est connu en Provence comme poète, il collabore au Boui-Abaisso, au Tambourinaire, il prend part à la publication des Prouvençalo, au congrès d'Arles, à celui d'Aix. Ses vers courent un peu partout; Roumanille en a sous la main, et sans doute les communique à ses amis.
Or ces vers, la plupart de ces vers sont imités des anciens, et surtout d'Horaco, qu'il se contente parfois de traduire. D'autres fois, c'est Anacréon qu'il imite, ou bien c'est Catulle, ou c'est encore Virgile qui lui inspire une gracieuse églogue où deux bergers des environs de Salon chantent leurs amours.
Et cette églogue est précieuse, car elle montre en Crousillat le premier qui ait compris ce que pouvait donner l'adaptation de la poésie antique à la nature provençale.
« Avant Mistral, Crousillat sait indiquer les grandes lignes du paysage provençal. Mais plus encore que de la campagne, il est le poète des jeunes filles de Provence, avant Mistral, avant Aubanel, avant Anselme Mathieu. Il en a laissé de délicieux portraits, des profils très purs. Celle qu'il aime surtout à chanter, c'est quelque fille des champs, non point fière et païenne, mais douce, modeste, un peu craintive, enfant encore, déjà jeune fille, les olivarelles au travail, qui annoncent les magnanarelles de Mireille (1), la petite Neno, Leleto que le poète rencontre aux champs et dont Aubanel s'est souvenu dans son fameux poème qui débute ainsi:
— N'ero pas uno rèino..
Si le bon Crousillat a eu l'honneur d'être imité par Aubanel, il garde celui d'avoir ouvert la voie à Mistral, dont il est, suivant le mot de M. Ripert, un véritable prédécesseur. Un poème de La Bresco, Dideto, justifierait à lui seul cette affirmation. Dideto est une première tentative de poésie rustique. C'est un petit poème de 30 pages, divisé en 6 parties, dont la première, datée du 1er juin 1849, nous donne déjà la strophe de Mireille. On peut en lire ci-après la meilleure partie, le Bon-jour, c'est-à-dire la première communion. «Ici, on sent que le poète est dans son domaine, il peint avec délicatesse et bonhomie l'émoi d'une petite paysanne qui va épouser le bon Dieu.
Voilà ce qui fait la véritable valeur de Crousillat, ce qui surnage encore au-dessus de la foule des contes, fables, chansons, noëls, poèmes de circonstance dont son œuvre s'encombre, à l'égal des troubaires de son temps. Toutefois, même en ses œuvres peu originales, il se distingue par le souci de la forme, dû évidemment à sa culture classique.
Sa langue est soignée, ses rimes assez riches, sans grand abus des diminutifs; si l'envolée poétique est rare, du moins la tenue littéraire est constante.
Ce qui fait sa valeur surtout, c'est un savoureux mélange de la tradition antique et de l'inspiration chrétienne. En somme il ne prend aux anciens, avec leur sens de l'art, que la philosophie de la vie courte, de la mort prochaine, mais cette philosophie peut se concilier avec le christianisme, à condition que la conclusion n'en soit pas la jouissance éperdue et immédiate. Au reste, Crousillat ne se soucie point de philosophie; paganisme et christianisme se concilient en son âme, très aisément, comme en toutes les âmes méridionales.

(1). E. Ripert, La Renaissance Provençale. — Nous avons abrégé et modifié le texte de cette citation.

C'est seulement en 1893, 28 ans après la publication de sa Bresco, son chef-d'œuvre, qu'il songea à réunir ses nouvelles et nombreuses poésies composées, pour la plupart, à l'occasion de concours poétiques, ou parues dans l'Armana, dont il fut l'un des premiers et fidèles collaborateurs sous le pseudonyme lou Felibre de Luseno. L'Eissame (L'Essaim) est aussi près de la Bresco par le fond que par le titre: le poète en effet n'y a pas renouvelé sa manière. A côté de poésies diverses écrites en dialectes salonnais, marseillais et rhodanien, on y trouve même quelques pièces latines, françaises et italiennes. Entre temps Crousillat, déiste, mais anticlérical, avait apporté sa collaboration à La Lauseto (l'Alouette) de X. de Ricard et d'Aug. Fourès, cet almanach languedocien des patriotes latins qui, de 1876 à 1885, défendit, selon l'expression de ses éditeurs, la tradition libertaire et républicaine du Midi contre l'embauchage du Félibrige par les partis clérico-monarchiques et proclama le culte des victimes de la croisade albigeoise. Elu majoral en 1876, avec la cigale de Salon, il avait, en 1880, donné un petit recueil de noëls, Lei Nadau, qui, pas plus que ceux de Roumanille, n'ont effacé ceux de Saboly et de Peyrol. Il est mort dans sa ville natale, le 8 novembre 1899.

Crousillat ayant publié ses œuvres sans traduction française, nous avons nous-mêmes traduit les extraits ci-après.

A J.-A. VAISSO

L'Iver s'es retira dins soun palais de glaço
Basti peramount vers lou nord;
E lou Printèms courous, venènt prendre sa plaço,
Retourno enfin lei soulèu d'or.

Proun tèms au fugueiroun la biso nous clavello
Triste, fre, de marrido umour;
Anen renaisse au champ souto uno pèu nouvello
A la pouesio, à l'amour!

Lou cèu es inounda d'uno puro lumiero,
Pertout linde coumo un mirau;
L'èr es siau: la Cisampo emé lu Mountagniero
N'aujon plus sourti de soun trau.

Tout-bèu-just, sèns l'ausi, sènte uno fresco aureto
Que me poutounejo en passant,

E, me ventant lou front d'uno alo lougeireto,
Tempèro l'ardour de moun sang.

Enreguen lou draiòu que meno à ma cubano
E que li meno lou pu lèu:
D'aqui, dins un cop d'uei, dei couelo e de la plano
Embrassaren tout lou tablèu.

Deja dóu Paradou vian la blanco cascado
Que bouiouno emé grand fracas;
Countournejan Crapouno, enfilan lèu l'Arcado,
E nous vaqui sus lei roucas.

O la douço sentour, counfourtanto alenado,
Que nous adus lou ventoulet!
Es de la ferigoulo à-peno boutounado
Que tapisso tout lou coulet.

Regardo, ve! d'amount, l'anfitiatre dei couelo
Emé si bouquet d'éuse verd!
Sa raubo d'amendié, que tant léu d'auro fouelo
Esparpaiaran dins leis èr:

Imàgi dei plesi de la jouvènço gaio
Que s'espóusson dins quatre jour.
L'aubre, pièi, reffouris; mai lou Tèms nous degaio
Nouéstei floureto pèr toujour.

Regardo, ve! d'avau, dins lei bras de Crapouno
Lou charmant bousquet d'Expily,
Vounte vendren, se 'n-cop lou roussignòu fredouno
Legi de vers e n'espeli.

Ve! lei terro de blad, lei pradarié fresqueto,
Lei lònguei tiero d'amourié,
Lei canau trelusènt, lei bastido blanqueto

Semenado dins lei vergié!

Alin, la plano Crau, desert de la Libio,
Emé sei mas e sei troupèu...
Diriès pas qu'es un clar ounte trempo l'Aupiho,
En vesènt sei countour tant bèu?

O jardin d'óulivié qu'azaigo la Durènço!
Fres valoun, fertile pendis,
O champ resplendissènt de la basso Prouvènço,
Perqué noun sias lou Paradis?

Es l'afrous mistralas, impetuous boufaire,
Que te ravis aquel ounour,
Quand chaplo, o moun païs, l'ourguei de toun terraire
'Mé lou soufle de sa furour...

Mai, souvènt, contro tu sei coulèro soun vano
Souvènt, amourous radouci,
Te coucho coumplasènt lei mouissau, lei chavano,
E luen esvarto lou soucit.

Se tout bon prouvençau es ami de la joio,
Au mistrau n'ague óubligacien...
Tè, 's pas un mistralet qu'à ma muso galoio
Pousso un gisclet d'ispiracien?

O, que dins nouéstei couer cascaie la gaiesso
Coumo un cascavèu fouligaud!
Lou sournùgi es pas mai sòci emé la sagesso
Que lou reinard emé lou gau.

Proufichen dei bèu jour, cres-me, moun ami Vaisso,
E, sènso croio e sèns segren,
Canten pèr s'amusa; que lèu la vido baisso,
E, mouert, jamai plus cantaren...

24 de mars 1845. (La Bresco, Odo, etc.)

ESTÈVE E ALARI

... Amant alterna Camenae
VIRG., Egl. III.

ESTÈVE.

Aro brihon lei jour lei pu bèu de l'annado,
L'óulivié reflouris, la vigno es festounado,
E lou gai ventoulet courre e passo en risènt
Sus lou champ espiga, qu'oundejo trelusènt.
Oh! coumo, en aquest mes, la Vau-de-Cuech es bello!
De Santo-Crous amount s'enauro la capello;
Un verd bousquet de roure, eici sus lou pendis,
Escampo à nouèstei front un èr de Paradis;
Aquito à nouèstei pèd couelo uno aigo clareto...
Ause lou roussignou! sènte la douço aureto!

Canten, perqué sian bèn sus l'erbeto asseta,
De vers qu'aquélei baus redigon espanta.

ALARI.

Ai entendu vanta lou valoun de Tessàli,
Ai vesita Tibur, fresc ounour de l'Itàli,
Ai vist Roco-favour; mai, tant que sarai viéu,
La Vau-de-Cuech sara la Vau-de-Cuech pèr iéu!
Se l'ivèr fa boufa la frejo Mountagniero,
Retrouban dóu soulèu la donçour printaniero
Eila souto la baumo; e, coumo aro, ei jour caud,
Respiran lou Vènt-larg, eici sus lei bancau.
O, dóu tèms, que l'avé bate aquélei bouscàgi,
Mariden nouéstei voues à cènt poulit ramàgi.

Canten, perqué sian bèn sus l'erbeto asseta,
De vers qu'aquélei baus redigon espanta.

ESTÈVE.

Ame, tout en jugant de moun fifre de cano,
De garda lou bestiau dins aquest bèu valoun,
Mai s'ère proun urous de li avé 'no cabano,
Me creirièu lou proumié di pastre de Seloun.

ALARI

Ame, tout en boutant dins la gaio sibleto,
De vèire sauteja lou cabrun fouligau;
Mai s'aro, aperaqui, vesiéu jouga Leleto,
Que bonur emprouvist me farié mai de gau?

ESTÈVE.

De rasin proumieren, te suegnave uno souco:
Un ventas me l'a tracho au sòu, l'autre matin.
Que li fa? Miounet, soun toujour pèr ta bouco:
Lou vise es desempièi bèn liga sus l'autin.

ALARI.

De pessègue moulan, pèr lou jour de ta fèsto,
Leleto, un plen gourbin pourrate regala.
L'aubre n'en plègo; en viant s'esmòure la tempèsto,
Sounjère tout-à-tèmps de bèn l'enfourquela.

ESTÈVE.

Bergiero dei valoun, se vias uno pastresso
Pu blanco que lou la, pu douço qu'un agnèu,
Es elo! digas-li que l'ame emé tendresso,
Digas-li qu'eici vèngue alargu soun troupèu.

ALARI.

Pastresso de la Crau, se vias uno bergiero
Fresco e poulido autant coume l'aubo dóu jour,
Gaio coumo un cabrit, coumo un cabrit lóugiero:
Es elo! digas-li que languisse d'amour.

ESTÈVE.

Vuei, l'ai visto en passant que cuié d'agrioto.
Lèu sa pichouno sor, qu'aparavo d'en-bas,
Me n'adus en risènt tout plen dins sei manoto:
Aurié vougu pousqué m'adurre lou cabas!
Mioun dins lou fuiàgi avié l'èr de s'escoundre
Mai vesiéu proun seis ue de-vers iéu luseja.
Coumo li cride: Adiéu! alor, pèr me respoundre
Dóu mitan dei brout verd elo a 'n pau naseja.

ALARI.

Iéu, li a deja long-tèms, vue jour! que noun l'ai visto.
Entre l'ausi canta dedins un amourié,
Laisse garda moun chin, li courre à l'improuvisto,
E de fueio li ajude empli lou pasturié.
Quand, pièi, sus la saumeto ai bèn plaça la trousso,
Me dis, en nous quitant: — Gramaci pastourèu!
Eh! coumo, en va disènt, soun uiado èro douço,
E poulido sa rouito, e soun rire peréu!

ESTÈVE.

Gardas-me-la, moun Diéu, ma galanto pastouro,
Puro coumo la roso, ounour dóu bèu printèms!

ALARI.

Moun Diéu, gardas-me-la, ma sensiblo tourtouro,
Innoucènto, amistouso e fidèlo toustèms!

Ansin lei dous bergié, d'assetoun sus l'erbeto,
Fusien redire ei baus sa tèndro cansouneto,
E s'avisavon pas que lou soulèu couchant
Dounavo lou signau de s'enveni dóu champ.

25 de jun 1845. (La Bresco, Pastourello.)

LELETO

Alin darrié li Baus lou soulèu trecoulavo
Un jour anavo mai feni:
Lou labouraire las sei muou desatalavo
Pèr à la vilo s'enveni:
Dins li vergié de Crau, enchaiènt permenaire
Iéu, un libre en man, legissiéu;
Souspirave lei vers d'un antique troubaire
Que soun tourmen èro lou mièu.
E plan-plan de Seloun ansin seguiéu la draio,
De proun peno lou couer doulènt
Quand subre ma sourniero un rai divin dardaio:
Lou rai d'un regard innoucènt!
Coumo vire un pau l'ue pèr asseta mei piado
Entre lei couede dóu camin
Vese un pichot mourroun, e doues man engaubiado
Que tricoton l'estame fin
Soun bèn poulit, segur, leis anjoun de l'Albano,
'Mé seis ue blu, 'mé soun pèu blound:

Eh bèn! pu poulideto èro la bastidano,
Flous dóu terraire de Seloun.
Ço qu'aviéu qu'entrevist en pantai vo 'n pinturo
À Roumo, à Flourènço, à Paris,
Èro aqui davans ièu, vivènto creatulo
Que vous aluco, parlo e ris!...
Candi, meraviha de tant de bono gràci
M'aplante, e l'enfantoun peréu;
E, pèr noun l'espauri, la bounta sus la fàci
E subre mei labro lou mèu:
— Pichouno, vounte vas, li dise, d'aquesto ouro?
Te perdre... dins quauque valat?...
— Oh! noun, vese d'eici moun paire que labouro:
Tenès, la bastido es eila.
— D'ounte venes, alor, ansin touto souleto?
— De l'escolo. — Qant as de tèms?
— Ai sièis an. — (Bel anjoun!) E te dison? — Leleto.
— Sabes legi? ~ Oh! li a long-tèms.
— Li a pas dès an, parai? — Oh! noun; siéu trop pichouno
Zesino es pu grando que iéu...

— Que Zesino? — Ma sorre... — An! siegues bèn bravouno;
Toujour amo bèn lou bon Diéu,
Leleto; e souvèn-te de iéu dins ti preiero...

(La Bresco, Pastourello.)

DIDETO

LOU BON JOUR

Coronata ut sponsata
Copuletur Domino.
Inne de la Glèiso.

Avans de partre pèr l'escolo,
L'endeman nouesto bravo drolo
Beguè soun bon la fres... Pièi se passè de jour
E de semano, e de mesado,
Qu'elo, de mai en mai pausado,
Autambèn de tóutèi lausado
De luen se preparavo au festin dóu Segnour.

Plus de dire de mau, qu'es orre!
Plus de se batre emé sa sorre
Vo sei coumpagno; plus de fouligaudeja
Sus la bauco dins la feniero;
Plus de barrula lei carriero;
Plus, lou dimenche o pèr la fiero,
De degaia séi sòu rèn qu'à groumandeja!

Tant vers lei sor qu'à la bastido
Oubeïssènto, atravalido;
Doucilo ei bon counsèu, noun sachènt rebeca;
Afeciounado à la leituro,
A la chifro em' à l'escrituro,
Em' à seis obro de courduro;
Voulountouso perèu, se falié rustica,

Emé tout acò, crentouseto,
Tant qu'un agnèu simplo e douceto,
Éro elo, vous dirai, coumo un moudèle escrèt
Dei chatouneto de soun iàgi.

Tambèn, sentènt seis avantàgi,
Mountè'n clastro emé bon couràgi;
E riguè dins soun couer, emai elo plourè,

Quand lou curat diguè ' voues auto,
En la flatejant sus la gauto:
— Dideto, acò va bèn: pouesques ansin toujour
En sabènço em' en vertu crèisse!
Pèr capablo te recounèisse.
Que de sei gràci Dièu te paisse,
En esperant bèn lèu lou pan de soun amour!

E lèu venguè l'auto sacrado,
Lusiguè l'aubo desirado,
Ounte, blanco nouvieto, ei noueço de l'Agnèu
Nouesto paureto bastidano
Devié se rèndre. Lei campano
Luen sus la vilo e sus la plano
Espandissien la joio, e disien: Venès lèu!

Èro un matin d'abriéu risèire;
Dins lou cèu clar coumo de vèire
S'enauravo un soulèu, despièi uno ouro, rous
Coumo un fiéu d'or; jouious piéutavon
Leis auceloun, e foulejavon;
E dei sebisso, qu'embaumavon,
Sus lei camin l'aureto escampavo lei flous.

Rèino dei flous, veici que Dido
Briho tambèn fresco-espandido
Davans soun mas. Sei gènt, tóuteis à soun entour,
La bèlon, velado, moudèsto,
Emé la courouno à la tèsto,
Puro e blanco viergeto, lèsto
A soun Espous divin d'ana s'uni d'amour.

— Parten, dis; lou couer me bacello
D'èstre touto au Diéu que m'apello.
Zié, la majo sor, pren lou cire daura,

Engalanta de pampiheto
E d'un bèu bouquet de flloureto,
E s'encamino emé Dideto,
‘Mé sa maire peréu que l'acoumpagnara,

Vuei, pprtout, dóu mas à la glèio.
Lei pichots aucèu de la lèio
Noun la couneissènt plus en soun blanc vestimen:
— Qu 's aquesto masco? se dison;
E, tout espauri, se mesfison;
Pièi, l'espinchant mies, se ravison,
E van la saludant de sei gai piéutamen.

Aubre flouri, poulidei tiero,
Gai pesseguié, blànqui pruniero,

An! pèr li faire ounour, vague lèu d'espóussa
Sus la chatouno angelounenco
A flo vouesto nèu proumierenco!...
Risès, flous dei riau, flous pradenco,
E mandas vouesto encèns ounte elo va passa!

E van... E vaqui qu'un felibre
Que passejavo, emé soun libre
A la man, lou front clin, legissènt atentiéu,
Lei rescontro: — Ho! es tu, Dideto?
(Dis coumo ves la piéuceleto),
Mai, siés bèn bello! — E la pouleto,
Roujo, fissant lou sòu: — Hé!... se vuei coumuniéu!

— Mai que ges Je bonor que fugue
Grand es lou tiéu, e te n'estrugue
De tout mon couer, repren lou felibre: vuei sies
La sorre deis àngi, l'espouso
De toun Diéu, mai-que-mai courouso.
T'en tènes umblamen poumpouso,
Va vese: toun front briho (e rèn noun li isto mies)

D'uno puro e celèsto flamo,
Que dis lou chale de toun amo...
Tu, que veguère antan, en vièsti lougeiret,
En péu, descausso, espeiandrado,

Barrulant sus la grand estrado
Pèr acampa lei rengueirado,
Pièi, pastouro, gardant la cabro e soun cabret,

Pauro mesquino pantouqueto,
Bello vierginello blanqueto,
Vuei, qu t'aubouro ansin, tant qu'uno emperairis?
E vòu, ounourant ta misèri,
Que prengues part à sei mistèri
E troves, souto soun empèri
Lou nourrimen dóu cors e de l'amo? — Lou Crist.

Se tant nous amo lou Sauvaire
Amen-lou bèn de noueste caire.
L'ama, sabes ço qu'es? Faire sa voulounta;
Que sa voulounta's santo e bello
Sus la terro e dans lis estello;
A te li counfourma fidèlo,
Auras joio e soulas, e forço e santeta...

Ansin parlavo lou felibre
Qu'avié vist la Sèino e lou Tibre,
E bèn tant n'en sabié, dison, qu'un capelan,
Quand la campano mataiado,
Pèr lou segound cop gansaiado,
Li vèn faire vira si piado,
Lèu élei vers Seloun, éu vers la Crau plan-plan.

1 de Jun, 1849. (La Bresco, Dideto, III.)

AUBADO

Lis aubre dóu bos, que lou vènt catiho,
Emplisson la vau de son e de brut,
E de l'auceloun, que canto e bresiho,
Balançon li nis sus si bras ramu.
Milo gai murmur, mescla dins l'aureto
En tendre rumour,
Nous parlon d'amour, Nineto, Nineto,
Nous parlon d'amour.

Lou cèu que sourris e fres s'escaraio,
Quand va, lou soulèu, fougous, ié giscla
Estènd soun azur, aplanant la draio
Ounte posque mies l'astre redoula;
E, tout calourènt, coumo uno fiheto
Roujo de pudour,
Tremolo d'amour, Nineto, Ninoto,
Tremolo d'amour.

De lus, plueio d'or, la terro abéurado
Ébrio de perfum, se chalo e gaudis;
E lou riéu que siau caresso la prado
E lou gaudre fòu que bramo e boundis,
E l'auro e lou bos, l'aucèu, la floureto,
Tout es en coumbour
Souspirant d'amour, Nineto, Nineto,
Souspirant d'amour.

(L'Eissame, Anbado.)

L'ANTICHRIST

SEGOUND LEIS UGANAUD

Iéu siéu na pauramen au founs d'un marrit jas,
Umble, dous e paciènt, ami de la simplesso
Ai de-longo maudi lou faste e la richesso;
Ma dóutrino es l'amour, e moun gouver la pas.

Tu, te chales poumpous dins un palais de masc;
Plen de croio e d'ourguoei, au coumble de l'autesso,
Vèsti d'or, ufanous, aclin à la rudesso,
Coungreies que bourroulo e batèsto eilabas.

Iéu de rèi terrenau ai defugi la glòri:
De regna sus lei couer m'èro proun bèu e flòri
E de faire au grand jour briha la verita.

Tu, cales sus toun front uno triplo courouno
De doumina la terro as l'ambicien furouno
E vèndes que de fum à la credulita.

11 de juliet 1860.

(L'Eissame, Sonnet.)

WILLIAM C. BONAPARTE-WYSE
(1826-1892)

ŒUVRES PROVENÇALES. — Li Parpaioun Blu, recueil de poésies (Avignon, Gros, 1868); — Galejado Prouvençalo-Ingleso, recueil factice (Londres, Robins, 1873); — L'Arc de Sedo dóu Chaine Verd. Tettigopolis (Avignon), plaquette (Plymouth, Keys, 1876): — Mi Bòu Blanc à Beziés, Ibid.(Montpellier, Imp. Centrale, 1878); — Uno Japado, Cerberenco ibid. (Avignon, Seguin, 1878); — Uno Siblado is Arquin, o Sèt Péço de vers prouvençau dins la maniero de François Villon, ibid. (Waterford, Whalley, 1880); — Li Piado de la Princesso, recueil de poésies (Plymouth, Keys, 1882): — Discours fa dins la Vilo Coumtalo de Fourcauquié i Jo Flourau de Prouvènço, 14 de mai 1812 (Montpellier, Imp. Centrale, 1882).
B-Wyse a édité hors commerce Lou Chincho-Merlincho, poème libre de Royer (1677-1755) (Levis, Bath, 1871).
Il a laissé de nombreuse poésies éparses dans l'Armana Prouvença, l'Aiòli, la Revue Félibréenne, la Revue des Langues Romanes, le Cap Incomparable (d'Antibes), l'Alouette Dauphinoise, etc.
William C. Bonaparte-Wyse! Voilà certes un nom que l'on peut s'étonner à bon droit de voir figurer parmi ceux des poètes provençaux. S'il est une recrue que les premiers félibres pouvaient le moins espérer voir s'attacher à leur troupe, c'est bien ce sujet britannique devenu pourtant l'un des personnages les plus curieux et les plus charmants l'un des adeptes les plus fidèles l'un des esprits les plus originaux, l'un des meilleurs Troubadours modernes de la génération et de l'école mistraliennes.
Ce noble Irlandais descendait par son père, Sir Thomas Wyse, ambassadeur d'Angleterre en Grèce, de la grande et ancienne famille des Wyse de Waterford, où lui-même est né le 20 février 1826. Ceux-ci n'avaient jamais cessé de défendre les libertés politiques et religieuses de l'Irlande, avec énergie, avec constance, avec héroïsme même, sonvent avec habileté. Par sa mère Lætitia, il avait du sang latin: celui des Bonaparte; il était petit-fils de Lucien Bonaparte et de sa seconde femme, Alexandrine de Bleschamp. Dans cette ascendance latine, dans le fait que Lucien Bonaparte fut, enfant, au petit séminaire d'Aix, et, plus tard, fonctionnaire de la Révolution à Saint-Maxime en Provence; qu'il vécut plusieurs années à Rome, certains ont vu l'origine atavique de ce goût, de cet amour du félibre pour les pays de soleil et spécialement pour la Provence. Celle-ci fut, semble-t-il, sa patrie d'élection, la vraie patrie pour lui.
— Voilà tantôt sept ans qu'un beau jeune homme, de blonde et noble mine, s'arrêta par hasard en Avignon. C'était un jeune Irlandais qui allait par le monde, étudiant les pays et les peuples divers, et promenant, pour le distraire, son ennui en philosophe. Il avait beaucoup lu, beaucoup hanté, beaucoup vu. Mais la longue lecture des choses d'autrefois n'avait point satisfait son appétit de vie; la hantise fastidieuse de la haute société l'avait rendu assoiffé de la nature; et dans ses voyages, en Angleterre, en Allemagne, en France ou en Espagne ou même en Italie, il n'avait trouvé rien qui l'eût séduit assez pour y planter son bourdon. Supérieur à tout esprit de caste, de système ou de parti, il allait indépendant, par villes et campagnes, adorant Dieu dans les beautés de la nature et honorant l'humanité dans l'homme, s'il reconnaissait dans l'homme, quelque humble qu'il fût, franchise, caractère, valeur et naturel.
Or voilà comment il descendit le Rhône. L'Anacharsis Irlandais s'arrêta donc à Avignon. En passant par la rue Saint-Agricol, il remarqua, à la vitrine d'un libraire, du libraire et poète Roumanille, des livres écrits dans une langue qui lui était inconnue. Fort curieusement il entra et les acheta: c'étaient des livres provençaux. L'étonnement de rencontrer en France un idiome littéraire autre que celui de Paris et d'avoir découvert une littérature s'inspirant non des Grecs, ni des Romains, ni des Français ni des Anglais, ni des Germains, ni même de l'Orient, et ni même des Indes, mais naturellement et seulement du cru; l'étonnement vous dis-je, et l'étourdissement, et le transport qui le saisirent, ce n'est pas à nous de le dépeindre. Toujours est-il que notre ami, car à partir de là il fut le nôtre, sentit soudainement s'allumer dans son cœur flamme félibrique, et il voulut nous connaître un à un et solennellement il nous dit: — Je vous aime, vous êtes mes frères. A partir d'aujourd'hui comptez sur moi!

A partir de ce moment (c'était en 1859), W. Bonaparte-Wyse se mit à l'étude du provençal. Il croyait, disait-il lui-même, en l'audace qui fait des miracles, et que plus haut l'on aspire, plus haut l'on arrive. Et il ajoutait aussi: —... Je ne veux pas non plus m'asseoir toujours au bas bout de la table, avec les valets. Mon ambition, mes amis, est de me voir sous le dais, à droite des Majoraux et des Maîtres, buvant le vin de Dieu entre mes égaux (1)!

(1). Li Parpaioun Blu, Avant-propos par F. Mistral.

Et cet Anglais, parfois mélancolique, spleenétique, retrouve un entrain de jeunesse méridionale, un nouveau goût de la vie à apprendre et à pénétrer dans leurs plus intimes secrets cette langue et cette littérature dans sa fleur. Il s'abandonne avec délice à l'influence de Mistral, se fait une âme vraiment provençale et, plus encore, un esprit de félibre et de patriote méridional. Et en effet son livre des Parpaioun Blu (les Papillons Bleus, 1868), dont certaines pièces remontent à 1860, est avant tout félibréen. Pour s'en convaincre il suffit de lire les deux jolies strophes dédicatoires: A moun Libre (A mon Livre) et surtout le poème par lequel s'ouvre le recueil: Revendrai (Je reviendrai) et qui est dédié à J. Roumanille. Certes, le premier envol du poète est bien vers la Provence, ses filles et son vin, ses Alpilles et son grand Ventoux, mais, comme tout de suite on sent qu'en dehors du Félibrige, ces choses fussent restées peut-être pour l'auteur, sinon lettre morte tout au moins lettre close, et qu'il ne les eût pas vues sous la même lumière et qu'il n'eût pu les aimer et les chanter avec une ivresse pareille... Cette note si personnelle et si caractéristique qui seule suffit à expliquer le sens de toute l'œuvre de W. Bonaparte-Wyse, se retrouve tout au long des Parpaioun Blu. Le lyrisme de Théodore Aubanel n'était pas impossible sans le Félibrige, nous savons qu'avant le Félibrige, Roumanille et Mistral eux-mêmes avaient chanté en provençal; et plus aaciennement de vrais poètes, comme Gelu et Jasmin, avaient pu fournir une œuvre totale. Hors du Félibrige, l'œuvre de Bonaparte-Wyse ne pouvait éclore. Il a connu toute la Provence, la beauté et l'amour provençal à travers la pensée félibréenne; il a trouvé en elle l'essence dont ses impressions se sont parfumées, la discipline qui a ordonné et réglé ses poèmes, la clef qui ouvrait à ses yeux pensifs les portes de l'avenir.

C'est ce qui rond la poésie des Parpaioun Blu un peu réfléchie, un peu apprêtée peut-être, mais c'est ce qui nous la montre aussi sincère et grave dans son enjouement de jeunesse...

Il faut répéter après Mistral que, malgré certaines expressions peu familières, certaines inversions, certaines manières de rendre sa pensée, qui font reconnaître que le noble écrivain est né loin du terroir, on n'avait pas vu, depuis le roi Richard, d'Anglais, ni d'étranger quelconque, chanter si gentiment en provençal.

Certes, des gaucheries, des impropriétés d'expression trahissent bien de-ci de-là l'inspiration du poète toujours pour le fond, personnel, joyeux, franc et vigoureux. Mais lorsque nous sommes tentés de lui reprocher sa langue un peu forcée, pourrait-on dire, songeons à l'origine du Félibre et que son œuvre est voulue, appuyée par un grand effort d'adaptation et qu'elle ne saurait, partant, être parfaite.

D'ailleurs, la volonté qui a inspiré cette œuvre ne fait généralement tomber la forme de la poésie de B. Wyse dans l'artificiel et la fantaisie que dans la mesure où la fantaisie et l'artificiel sont nécessaires et louables en toute œuvre d'art. D'autre part, sa tendance à forcer son style, bien excusable chez un étranger, est le plus souvent guidée par un goût assez sûr. Souvent même elle nous paraît ajouter à la langue littéraire une saveur une originalité qui auront en somme enrichi le trésor des nuances poétiques du provençal. C'est un peu cela qu'indiquait déjà l'annonce parue dans l'Armana de 1868: — Le plus superbe témoignage que notre ami d'Irlande pouvait nous donner, c'est le recueil de poésies, de poésies provençales qu'il publie en ce moment même chez les frères Gras, à Avignon, sous ce titre: Li Parpaioun Blu. Attention! N'allez pas prendre ce livre nouveau pour un simple caprice d'Anglais original. W. Bonaparte-Wyse est un poète embrasé, enivré, exubérant; c'est un penseur audacieux qui fonce a grands coups d'ailes dans les temples azurés de l'Idéal; c'est un rêveur tendre qui voit s'enfuir avec regret la jeunesse et l'amour et par moment c'est un galéjaire qui se moque du tiers comme du quart.

Quant à la langue, nous sommes ravis de l'habileté avec laquelle il la manie: c'est la manière large, joviale et magnifique de Bellaud de la Bellaudière. En voyant des étrangers parler si richement, si finement notre langage, il y a de quoi rosser les francihots stupides qui ne savent même pas demander du pain en provençal...

Ainsi la conversion de Bonaparte-Wyse ne présente pas seulement un cas de curiosité littéraire. Il s'agit et d'une adaptation complète et d'un très beau talent. Toute la vie de cet Irlandais tournera autour du pays provençal, toute la foi patriotique du Midi français et même du Catalanisme animera sa pensée, la langue d'Oc, dans sa richesse actuelle comme dans l'archaïsme de ses stades anciens, sera l'instrument de l'œuvre de sa vie.

Comme l'a dit l'érudit Roque-Ferrier,... Bonaparte-Wyse est de la même race et de la même vigueur poétique que Mistral, Tavan, Aubanel et Roumanille. Son origine ne l'a pas empêché... de, s'assimiler, avec une rare intelligence, le provençal d'Avignon, d'Arles et de Maillane. Loin de le dénaturer, il a su, comme les maîtres véritables, lui donner de nouvelles cordes et dérouler autour de lui de nouveaux horizons.

Dans les vers de quatre pieds, de six et de huit, l'aisance de sa poésie rappelle celle d'Aubanel et de Tavan, avec une finesse de coloris légèrement septentrionale, presque anglaise, pourrait-on dire, qui

étonne et qui charme particulièrement le lecteur... L'École provençale ne lui doit pas seulement des œuvres d'un genre et d'une puissance nouvelle.

Elle lui est aussi redevable d'une sorte de révolution dans les combinaisons de la rime et de la strophe. Tandis qu'à l'exception de Mistral, les félibres d'Aix, d'Avignon et de Marseille (du moins eaux des premières générations) se sont attachés à suivre les précédents autorisés de la poétique française; alors qu'ils n'ont pas même essayé de remettre en honneur les formes que l'ancienne langue avait le mieux légitimée, le monorime par exemple, Bonaparte-Wyse a recherché constamment celles qui n'avaient pas été introduites dans le courant du Félibrige. De la une sorte de saveur particulière, que les œuvres de bien peu de Provençaux pourraient présenter. La pensée toujours vive, abondante et franche est enfin, dans l'auteur de Li Parpaioun Blu, aussi originale que les combinaisons de rythme et de versification.
On sent à l'harmonie des vers, à la coupe de la strophe et à la disposition de la rime que son esprit s'est souvent reporté vers les règles du Gai-Savoir; qu'il ne s'est pas borné à en étudier les savantes et parfois bizarres prescriptions qu'il les a revivifiées par d'heureux emprunts, des combinaisons nouvelles et cependant déjà consacrées. Aussi est-il juste de dire que personne n'a plus contribué que lui à étendre et à justifier le parallélisme poétique qui existe entre la littérature des Félibres et celle des anciens Troubadours.
C'est surtont dans son second recueil de vers, Li Piado de la Princesse (Les Traces des pas de la Princesse, 1881), que, sans faire oublier ses Parpaioun Blu, qui restent comme l'histoire poétique d'une âme éprise de nobles amours et de vie libre et naturelle au grand soleil des pays latins, B.-Wyse donne sa pleine mesure. La Princesse dont il suit les traces, li piado, c'est la Provence personnifiée dans cette création magistrale du génie de Mistral qui s'appelle Estérelle, symbole de beauté, de chastes ardeurs, de fiertés, de luttes héroïques pour dompter la matière au profit de l'idéal et du divin. C'est elle que suit notre félibre, à travers les sites gracieux ou sauvages où se pose son pied de déesse.
Avec elle il parcourra les palais royaux où habite la poésie chevaleresque, élégante et raffinée, qu'on croirait dérobée aux gracieux troubadours contemporains: avec elle il célébrera les souvenirs du jeune âge, il chantera les sites charmants ou célèbres de la Provence et du Languedoc; il s'inspirera des épisodes de l'histoire du midi de la France, puis, se retirant parfois à l'écart avec ses pensées, il dira les tristesses du présent, les espérances de l'avenir, sa foi dans l'Idéal et dans l'Harmonie suprême qui résulte de sages lois et d'une haute conception de la Liberté. Et toujours, se mêlant à ces inspirations élevées, courant au milieu d'elles et les enlaçant, pour ainsi dire, comme une jeune vigne enlace le tronc puissant qui la soutient, nous trouvons la Fantaisie, cette reine de la poésie, de qui relèvent tous les sujets et toutes les formes poétiques, et où notre poète est vraiment comme un maître dans son domaine. Fidèle ainsi à sa devise originale, Lou soulèu me fai canta, il chante sans fin l'hymne d'amour qui s'élève de la terre, sur les ailes de flamme, vers les régions supérieures où règne cette source de vie, son inspiratrice et son idole, qu'il appelle lou Dièu vivènt.
Par ces citations des meilleurs critiques on se rend compte de la valeur poétique de l'œuvre de B.-Wyse. Cette œuvre et son auteur, il importe de le remarquer, eurent sur les félibres contemporains, sur Mistral même, une influence sensible, décisive même. Leur apportant d'abord l'approbation sincère d'un admirateur impartial au suprême degré par ses origines mêmes B-Wyse leur donna foi en eux-mêmes, et du même coup élargit leur horizon. Il leur montrait qu'ils pouvaient chercher à intéresser un public européen, et pour cela traiter, à son exemple, des thèmes plus variés que ceux uniquement fournis par le petit coin de terre où ils vivaient. Il leur donna, bien avant J. Boissière, dans une moindre mesure, il est vrai, un certain goût de l'exotisme.
Mais l'action du félibre de Waterford s'est exercée ailleurs que dans le domaine de la poésie. Elle a influé très fortement sur l'organisation du Félibrige, sur ses manifestations extérieures, sa propagande littéraire.
Il se plut à introduire dans le groupe félibréen sans cesse grandissant des rites et des symboles d'origines diverses, qui encouragèrent, s'ils ne le créèrent pas, un certain mysticisme où la poésie d'oc puisa de nouveaux éléments d'émotion. (C'est du reste à ce goût de symbole et du mysticisme, assez éloignés du romantisme français comme du sain naturalisme provençal, que certains de ses meilleurs poèmes, surtont dans Li Piado de la Princesso, doivent leurs plus réelles beautés.) C'est ainsi que la coutume britannique de boire dans les banquets à la même coupe et de prononcer, avant d'y porter les lèvres, une allocution ou des vers à la louange d'un homme, d'un fait ou d'un sentiment particulier, coutume qu'a consacrée en Provence la Chanson de la Coupe de Mistral et qu'i donna à l'institution provençale quelque chose de mystique et de religieux, a été surtout généralisée par B.-Wyse... C'est à la félibrée de Château-Neuf-du-Pape, qui eut lieu en 1859 la première année de son arrivée en Provence, c'est enfin à la fête de trois jours de Font-Ségugne, que Mistral appelait un charme, un paradis sur terre, et qui fut donnée le 30 mai 1867, par l'auteur des Parpaioun Blu, à trente poètes provençaux ou catalans, que s'accomplit la transformation de nos anciens toasts. Le riant château de

Font-Ségugne vit alors, sous l'inspiration du petit-fils de Lucien Bonaparte, le commencement des félibrées internationales. Ajoutons que c'est B.-Wyse qui a fait de la pervenche le symbole du Félibrige, et que c'est lui qui, en développant la théorie de l'Empèri dóu Soulèu, laquelle a tendu depuis à se confondre avec les idées de confédération latine, a suggéré à Mistral la devise célèbre, Lou soulèu me fai canta. C'est encore lui qui, lorsque les vers de la Coumtesso devinrent, non pas en Provence, mais à Paris, où l'ignorance des choses méridionales est doublée par l'éloignement et le personnalisme égoïste des grandes capitales, un prétexte à craintes séparatistes, répondit par la pièce, Coume la lisco Armaduro — lampejo au soulèu de Diéu... et explique par la haine de la centralisation l'appel ardent du poète de Maillane.
Cette action si vive, si continue, il ne l'entretint pas seulement par de fréquentes publications. Presque tous les ans le félibre irlandais quittait ses terres de Waterford et venait passer quelques mois sur le continent. Voilà comment, au cours de ses voyages à travers l'Europe, et principalement en Espagne, en Italie, en Grèce et en Roumanie, il a pu semer l'idée félibréenne à l'étranger et devenir l'un des meilleurs ouvriers de la confédération littéraire des pays latins, prélude de la confédération politique rêvée par les félibres.
A tous ces titres et à bien d'autres encore, que seule permettrait d'exposer une longue histoire de la littérature provençale moderne, William C. Bonaparte-Wyse restera comme l'un des Maîtres de la Renaissance félibréenne. Il est regrettable qu'à cause de la rareté des volumes de son œuvre la génération actuelle et le grand public connaissent si peu et si mal le félibre de Waterford qui, par sa seule poésie, prend rang, après Mistral et Aubanel, aux côtés des meillenrs poètes de Provence.
Signalons en terminant que Bonaparte-Wyse ne s'est pas contenté de chanter dans le provençal de Mirèio et de la Mióugrano: il s'est essayé aussi dans le catalan de Balaguer et de Verdaguer. Il a même abordé l'étude du roumain et traduit des poésies d'Alecsandri. On peut dire qu'il était poète dans toutes les langues latines anssi bien qu'en sa langue natale. En anglais il a donné en effet un certain nombre de poèmes sur des sujets d'inspiration méridionale, dont plusieurs ont été traduits en provençal par divers félibres.
Elu majoral en 1876, avec la cigale d'Irlande, il est mort à Cannes, le 2 décembre 1892.
La traduction de nos extraits de Li Parpaioun Blu est celle de l'auteur revue et corrigée. Li Piado de la Princesso ayant été publiés sans traduction française, nous avons nous-mêmes traduit nos extraits de ce recueil.

RETOURNARAI

A Jóusé Roumanille.

Tant ai de souvenènço
De ta terro, o Prouvènco
Que ié tournarai,
Coume au cèu de Jouvènço,
Coume au cèu de Jouvènço,
I bèu jour de Mai.

Quand la roso boutouno,
Que-noun-sai galantouno,
Au pèd dóu Ventour,
Que li sen di chatouno,
Que li sen di chatouno
Gounflejon d'amour,

Alor, souto la triho,
Emé tu, Roumaniho,
Tant dous e tant gai,
Pèr lis iue de ma mio,
Pèr lis iue de ma mio,
Encaro béurai!

Di Felibre i regalo,
Cantant coume cigalo,
Encaro un bèu jour

Voularai sus lis alo,
Voularai sus lis alo
Di Rire e di Plour,

Em' aquelo amo bello,
Mai que nèu blanquinello,
Que l'Amour fidèu
De si roso enmantello,
De si roso enmantello,
Lou caste Aubanèu;

E peréu 'mé l'amaire
Dóu bon vin, lou cantaire
Dóu poulit Catoun,

Qu'espandis de tout caire,
Qu'espandis de tout caire
Si savènt poutoun;

E 'mé Mistrau!... car Niho,
De Mistrau la patrio
Me veira lèu-lèu
Sus li piue dis Aupiho,
Sus li piue dis Aupiho
Cantant lou soulèu

Loundre, 28 de Janvié 1861.
(Li Parpaioun Blu.)

LA PESCARELLO

CLARUN DE LUNO

I

S'aubouron coume uno paret,
Alignado, li piboulo,
En ribo dóu riéu que coulo.

E soun fuiage bouleguet
Vai emé la tremour queto
Dis estello belugueto.

E s'espacejant, au mitan
De si sorre lis estello,
Eilamoundaut, sounjarello,

La luno camino plan-plan
Coumo rèino qu'envirouno
Bèl eissame de chatouno.

E dóu grand flume lou lagas,
E li cimo di mountagno,
E li boutoun di baragno,

E li fantasti castelas,
E li plano emblanquesido,
E li vileto endourmido

Esbrihon tóuti coume l'or,
Coume l'argènt o l'evòri,
Dins un bèu mantèu de glòri:

Ço que fai espandi moun cor
E moun sang alumo, atiso,
E mi raive emparadiso.

II

Canton lou dous murmur dóu riéu,
L'aigo rousigant la ribo,
Lou ventoulet dins li pibo.

Mai, ni soun murmur pensatièu,
Ni dóu flot la farandoulo,
Ni lou parla di piboulo,

M'agrado coume ta cansoun,
O chatouno pescarello,
Que, souleto e cantarello,

E dins ta barco d'assetoun,
Me revertes souvenènço
Di viei jour de la Prouvènço,

Quand regnavon li Berenguié
E que, sus touto la terro
L'alegresso èro prouspèro;

E que li mèstre en Gai-Sabé
Èron sòci, ami, coumpaire
Dóu comte e de l'emperaire...

O, toun dous cant amourousi,
O, toun antico sinfòni,
Touto simplo e melancòni,

Ve, me penetro de plesi,
E m'aproufoundis moun amo
Dins un toumple de calamo.

MANDADIS A LA PESCARELLO

A tu, chatouneto, de liuen
Iéu counsacre de ma liro
Un soulas que Diéu m' ispiro;

Car ta patrio a tout moun siuen:
L'ame coume ami sa mio,
Coume ame la Pouësio!

(Li Parpaioun Blu.)

AUBADO DÓU SIÈCLE DOUGEN

Et am aitan neu com flors
P. VIDAL..

Aquesto niue, ma poulido!
Es la ninue la mai benido,
Es la grando niue de Jun,
Ounte lou blu calabrun
E la rouginello aubeto,
A travès l'oumbro fresqueto
Se tocon ensèn la man;
Vuei, touto ramo es flourido,
Touto roso es espandido...
Es la niue dóu grand Sant-Jan!

La bello niue de Sant-Jan!
Mai, amigo, me regalo
Mens l'esplendour estivalo,
Que la sournuro ivernalo,
Quand l'aubeto revèn plan!

Ah! de quant, ma tant amado!
Me plais mai la niue jalado,
La niue negro de Janvié!
Car l'amaire dins lou lié
De sa tendrino amigueto,
Dóu calabrun à l'aubeto,
Pòu flateja soun cors blanc,

Enterin que la pradello
De nèu mudo s'enmantello
E se cuerb de madrian.

La bello niue de Sant-Jan!
Mai, amigo, me regalo
Mens l'esplendour estivalo
Que la sournuro ivernalo,
Quand l'aubeto revèn plan!

Blanco, douço, gènto dono!
Dono bello, lisco, bono!
Encaro, encaro un poutoun!...
Las! ai! las! n'aurni pas proun!...
S'envan, migo, lis estello!
An! entrerlo ti trenello,
Que lou piue vai blanquejant:
Deja's l'ouro de partènço...
Mai t'aurai en souvenènço
O mignoto, qu'ame tant!...

La bello niue de Sant-Jan!
Mai, amigo, me regalo
Mens l'esplendour estivalo
Que la sournuro ivernalo
Quand l'aubeto revèn plan!

(Li Parpaioun Blu.)

LA CASTELANO

Noun èro aqui, ma damo douço e bello!
Mai sus si terro e sus soun blanc castèu,
Lou soulèu gai, la luno sounjarello,
Brihavon sèmpre, e tau qu'i jour de mèu
Ounto èro aqui ma damo douço e bello!

Soun pesquié lisc gardavo sa clarour;
Si verd pavoun fièr si pavounejavon;
Soun ort de roso avié la memo óudour;
E, dous pèr dous, si blanc ciéune trevavon
Lou pesquié lisc que gardo sa clarour.

Noun èro aqui, ma gènto castelano!
E triste, iéu, coume un aubre ivernen,
Dins chasco flour qu'ournavo lis andano,
Dins chasco flour retrouvave l'alen
De moun amado e gènto castelano!

Pèr quau aman coume es dous de soufri!
Pèr la bèuta coume es dous lou martire!
Iéu pensatiéu, soulet, alangouri,
Tant lèu me manco, elo, fau que redire:
— Pèr quau aman coume es dous de soufri!

(Li Parpaioun Blu.)

LA CABELADURO D'OR

Agantant de plen cor,
Lou bourdoun benesi d'un nouvèu roumavage,
Vole te vesita, Cabeladuro d'Or!
Voulastrejas à moun entour, mi pantaiage!...
Lou soulèu es bounias, la draio noun es duro,
Moun amo canto en Cor,
Tant m'enchau toun idèio, o Grand Cabeladuro!

Lusènto, aperalin
Dins la Vilo di Baus (escoutas, ô felibre!),
Coume un pouèmo d'or dedins un paure libre,
Coume dins un flasquet eslabra'n vin divin,
S'espoumpis en secret uno estranjo Trenello,
Un fin relicle aurin,
Un gau sempiternau, di causo la mai bello!

Oh! que Péu, mis ami!
Oundejant, resplendènt, riéu linde, rousso flamo,
Sa bèuta d'àutri-fes, coumo uno nuso lamo
Fai boundela lou cor, fai l'amo trefouli.
Dous, sedous à la man coumo de roso misto,
Es un flot de plesi;
Es de rai de soulèu uno garbo requisto.

D'aut, d'aut, mi pantai bèu!
Au tèms di Troubadour, quand aquésti Trenello

Toumbavon aboundouso en lusèntis anello
Autour d'un còu nevous, d'uno gorjo de mèu;
E cascaiant toujour subre de nòblis anco,
Chanjavon en agnèu
Li fièr lioun di Baus au grat d'uno man blanco.

Car ères tu, segur,
O Péu qu'an derraba de la toumbo negrasso,
Lou péu d'uno grand rèino o princesso belasso
Qu'enfadè soun païs... Quau lou saup? Aviés l'ur
Bessai d'aureoula la caro trelusènto
(Dardaiant dins l'escur)
De Dio l'abrasado, o de Dourço la gènto.

Quau pòu dire? pas iéu,
S'ères la fino flour d'un pur sang de princesso,
O de santo de Diéu, de rèino o de divesso!
Vuei sabe soulamen qu'à mis iue pensatiéu
Sies un rajeiròu bèu de dóuci farfantello,
E que merites, Péu!
D'emmantela lou cors de nosto Santo Estello!

O tresor benastra!
O relicle d'or rous! Cabeladuro Santo!
Serpentino Trenello! Oundeto caressanto!
Perfumado de joio e d'estranjo bèuta!...
Que la Vilo di Baus, sus si peno quihado,
Te mostre emé fierta
Coume un lum de fanau, pèr de lònguis annado!

Ansindo, de plen cor,
Agantant lou bourdoun d'un nouvèu roumavage;
Voulastrejas à moun entour, mi pantaiage!...
Vole te vesita, Cabeladuro d'Or!
Lou soulèu es bounias, la draio noun es duro,
Moun amo canto en cor,
Tant menchau toun idèio, o grand Cabeladuro!

E tu, bon oustalié!
Gardo-la, jour e niue, dins uno arco courouso;
Plan-planet pauso-la sus sa coucho sedouso,

Coumo uno enfant bloundino en soun brès d'amourié;
E digo francamen, en fasènt bono mino
I roumiéu estrangié:
S'es lou grand Soulèu bèu, la grand Bèuta 's divino!

Avignoun, mes de Mai 1876.
(Li Piado de la Princesso.)

A la fin de 1874, une magnifique chevelure de femme était découverte dans une tombe antique de la ville des Baux. Elle est exposée chez M. Moulin à l'hôtel de Monte-Carlo, aujourd'hui de la Chevelure d'Or où l'on peut toujours la voir. Note de B.-W. — Dans la suite cette chevelure est venue grossir les collections du Museon Arlaten.

MAGALOUNO

TRENÒDI

Nos indignemur mortalia corpora solvi?
Cernimus exemplis, oppida posse mori.
Rutilii Itinerarium.

L'aureto de la mar douçamenet me douno
I gauto de poutoun;
Lou resson de la mar me vèn coume un vouvoun
D'invesibli chatouno,
Que souspiron d'alin, que canton d'eilamount:
— Lou Tèms es rèi, Magalouno!
Bello vilo esvalido, o bello Magalouno!
Lou Tèms es rèi, Magalouno!
Es toun Segnour, Magalouno!

Ti tourre soun en póusso, e tóuti ti palai
E toun or e ta sedo
Soun passa coumo fum, o floureto de mai;
E ti muraio redo
Debaussado plan-plan dins lou grand garagai
Que brafo tout, Magalouno!
Bello vilo esvalido, o bello Magalouno!
Que brafo tout, Magalouno!
Sèns remor, o Magalouno!

Souleto au clar soulèu que sauno à soun pounènt
S'aubouro rouginello
Ta glèiso encastelado, ount li glàri cresènt,
En pàli ribambello
Li glàri de toun pople à tout tèms soun presènt,
E se dison: — Magalouno!

Bello vilo esvalido, o bello Magalouno!
E se dison: — Magalouno!
Pauro maire, Magalouno!

Ounte soun tis evesque? Ount ti mounge reiau?
Respoundès, gabian! rano!
Parlavon fieramen lou Parla Prouvençau,
L'auto Lengo Roumano,
Aquéli fiéu de Diéu, 'quéli inmourtau,
Qu'as couneigu, Magalouno!
Bello vilo esvalido, o bello Magalouno!
Qu'as couneigu, Magalouno!
Qu'as enfanta, Magalouno!

E l'alen de la mar douçamenet me douno
I gauto de pontoun;
E la voues de la mar me vèn coume un vounvoun
D'invesibli chatouno
Que souspiron d'alin, que canton d'eilamount:
— Lou Tèms es rèi, Magalouno!

Bello vilo esvalido, o bello Magalouno!
Lou Tèms es rèi, Magalouno!
Es toun Segnour, Magalouno!

Isclo de la Magalouno, 21 de Nouv. 1877.

(Li Piado de la Princesso.)

LI FUNERAIO

Nimic nu se arati pe câmput de mohor!
V. ALECSANDRI.

Lou soulèu davalavo e, vasto, l'estendudo
De la vòuto azurenco èro sourno de niéu
Malancounién;
Li serre à l'ourizount, e li terro escoundudo
Èron agouloupa d'un inmènse mantèu
De blanco nèu;
E de mis iue vesiéu (uno vesioun qu'esfraio!)
Sèns fin s'esperloungant dins uno longo draio,
De vaigo e négri Funeraio!

Oh, quénti Funeraio! A travès lou campas
Entre li sause mort e li nùsi piboulo,
Oh, quénti foulo!
Pourtavon de drapèu, de laid drapèu negras,
Em' aquesto iscripcioun, à dèstre ém' à senèstre:
— Ni Dièu ni Mèstre!
E toujour e toujour, lou morne entarramen,
Carrejant de cadabre, anavo tristamen
Dins un prefound amudimen.

De chivau un mouloun, uno poumpo de càrri!
E passavon toujour eilavau, eilamount,
Noun sabe vount,
Li Funeraio! E pièi, sus un nouvèu Calvàri
Li tres Crous redreissado, eilalin au Pounènt
Esbléugissènt,
E rouiga d'un vóutour, eila sus la mountagno
Un autre Proumetiéu! Ah! quant de malamagno
I'avié dins l'aire, e quant de lagno!

Peralin, sus lou bord dóu flume plouradis
S'aubouro un degoulòu, mounte es aferounado
La moulounado...
E s'entènd un gros bram, un van barrejadis,
Un auragan de dóu tout mescla de lagremo
D'ome e de femo,
Que jiton vers lou cèu un adiéu éternau!...
E marchavon toujour li càrri, li chivau
Di Funeraio, amount, avau.

E toujour lou trafé di négri Funeraio
Bóulavo lou sòu blanc; triste, desparaula,
D'eici, d'eila,
De pourtaire de mort intravon dins la draio,
Varaiant, trantaiant à travès lou campas
Orre de glas;
E me venié subran la memòri terriblo

Dóu courpatas d'antan que, dins la niue,vesiblo,
Voulastrejè 'mé d'alo ourriblo.

E s'oublidè l'estiéu e la sentour di flour;
E l'ivèr mestrejè, l'ivèr e la sournuro,

Piue e planuro.
Ounte èro l'Esperanço, e la Fé, 'mé l'Amour?
Au sepucre empourta, dins lou gaudre qu'esfraio
Di Funeraio!
E 'no frejo Cisampo, aigro mai que la mort,
Coume un coutèu pounchu me penetrè lou cor...
— E dóu siecle ai maudi lou sort!

Manor of St. John's, 20 de janvié 1881.

OMEGA!

Es termina moun libre, e li flour ufanouso
Qu'ai culi pèr amour dóu tant poulit parla,
Soun tóuti arrengueirado à-de-rèng, à moun grat,
D'un tipe clarinèu dins li serro courouso.

Mai la man sus lou front, moun amo es tenebrouso,
E m'es gaire de gau en vesènt ço qu'ai fa:
Me sèmblon mai que mai à moun cor treboula,
Sèns bouta, sèns parfum, ésti flour fastigouso!

Es qu'ai, dintre de iéu, un superbe Ideau
Que, coume lou soulèu en presènci de cire,
Fai pali lou trelus de mi verset courau.

Es qu'espinche toujour, lou plus aut qu'iéu aspire,
S'aubourant trelusènt, eila, peramoundant,
De grands Aup subre d'Aup... E barbèle e souspire!

(Li Piado de la Princesso,
Un Eissame de Sounet.)

LOUIS ROUMIEUX
(1829-1894)

ŒUVRES. — Quau vòu prendre dos lèbre à la fes, n'en prenges, comédie en trois actes (Avignon, Roumanille, 1862); — La Rampelado, recueil de poésies (Ibid, 1868); — Bèlli Santo, plaquette (Avignon, Aubanel, 1875); — La Felibrejado d'Areno, ibid. (Nîmes, Baldy, 1877); — La Jarjaiado, poèmo avec ill. d'E. Marsal (Montpellier, Marsal, 1878); — La Mascarado, poème (Nîmes. Baldy, 1879); — Carabin, conte (Montpellier, Hamelin, 1882); — La Bisco, comédie en deux actes (Paris, Maisonneuve, 1883); — Li Couquiho d'un Romiéu poésies, 2 vol. (Montpellier, Firmin et Montane, 1890 et 1894).
Roumieux a collaboré à l'Armana Prouvençau, La Revue Félibréenne, Lou Félibrige, Lou Cacho-fiò etc. Il a fondé à Nîmes le journal Le Dominique, devenu La Cigalo d'Or en 1888.
L'un des plus féconds, peut-être avec excès, et le plus joyeux des maîtres du Félibrige, Louis Roumieux, est né à Nîmes le 26 mars 1829, le même jour qu'Aubanel. Enfant du peuple, compatriote du fameux poète populaire A. Bigot, c'est à ses côtés qu'il fit ses premiers essais de littérature languedocienne. Pour ses débuts, il collabora aux œuvres en en patois local de Bigot, ces dialogues pleins de verve qui valurent de grands succès à ce gai et bon troubaire. Il revient donc à Roumieux une certaine part des deux livraisons de Li Bourgadiero et de celle de Li Griseto (Nîmes, Ballivet et Fabre,

1853 - 1854). Mais à l'avènement du Félibrige, établi à Beaucaire, il se rattachait au groupe de Mistral et de Roumanille acceptait leurs réformes linguistiques et se séparait de son ami. Dès lors il adoptait le dialecte provençal rhodanien, tandis que Bigot continuait les errements qu'avaient pratiqués avant lui les précurseurs du Félibrige et les patoisants.
Dès son premier recueil de vers, La Rampelado (le Rappel, 1868), où tous les genres sont représentés pêle-mêle, Roumieux s'affirme surtout un poète plaisant, de l'école sinon de l'esprit de Roumanille. Dans son sonnet, parodie du Capitàni Grè du poète des Fiho d'Avignoun, il affirmera plus tard tenir de son fameux aïeul, maître Roumieux, son inaltérable gaieté et son amour des chansons et des contes joyeux, qui tiennent la première place dans son œuvre.
— Savez-vous à quoi fait songer La Rampelado? demandait, on 1868, Roumanille aux lecteurs de l'Armana. — A la foire de Beaucaire. Et dans le charmant avant-propos qu'il écrivit pour le volume, il ajoutait, entre autres: — Dans La Rampelado il y a de tout; pas de félibre plus varié que Roumieux. Sa Muse passe, le rire sur sa fine bouche et le bouquet à sa fine taille. Elle a le nez en l'air et lève le pied joliment. Elle rit a tous et tous lui rient... Etoiles du ciel, fleurs de la terre, elle a tout et le reste: le tout fin comme l'ambre et vif comme le vent.
Au sujet du même ouvrage, Mariéton écrivait dans sa Revue Félibréenne (janvier 1886): — La Rampelado, qui renferme, parmi tant de perles, ce refrain classique: Lou Maset de Mèste Roumiéu (1), prélude de sa carrière de bout-en-train du Flélibrige, et son poème héroï-comique et satirique La Jarjaiado (2) qui retrace, avec une verve endiablée, les aventures burlesques de Jarjaille, portefaix légendaire de Tarascon, « font partie de toute bibliothèque félibréenne. C’est qu'en effet, parmi tant d'autres, Lou Maset el La Jarjaiado (la Jarjaillade, 1878) eurent du vivant même de leur auteur et rapidement une popularité qui s'étendit surtout le Midi. Comme le caractère original et la vie accidentée de Roumieux, elles ne contribuèrent pas peu à lui créer une vraie renommée, et à accroître celle du Félibrige: — Qui ne connaît Roumieux en Provence, sinon par ses vers, du moins par sa légende! Mèste Roumiéu! Il n'en est pas de plus populaire de Tarascon à Nîmes. Si sa vie est digne de tenter un romancier, son œuvre, qui porte l'empreinte de tant d'Avatars singuliers, fait nécessairement partie du renouveau méridional. Il a introduit la pantalonnade vénitienne, beaucairoise, dans la littérature des félibres. Laissant l'atticisme à Roumanille, son maître et son parrain dans le rire classique, il a comme affiné le gros sel provençal, celui du journaliste tarasconnais Desanat, l'impresario de cet étonnant recueil Lou Boui-Abaisso, où ont débuté la plupart de nos poétes rhodaniens, et du cafetier Bonnet, de Beaucaire, ses deux prédécesseurs. Et, à travers cette gaieté, jamais retenue, toujours saine, il a su répandre une bonté d'âme qui est la chaleur même de son esprit. Nul plus que lui n'a la sensibilité du soleil, que ce soit de mélancolie ou de joie. Mais la mélancolie est de courte durée, dans les fusées de jovialité franche que tire ce bon compagnon pour son agrément et le nôtre. Il passe de la galejado à la cascareleto avec la facilité de verve d'un improvisateur italien. Et tout cela, c'est l'esprit provençal qui regarde de leur bon côté les choses de la vie, et sauve la santé morale du pessimisme impassible ou désespéré.

(1). On trouvera le texte de cette célèbre chanson dans le tome III des Poètes du Terroir de M. Ad. van Bever, même collection.
(2). Alph. Daudet en a traduit en Français les meilleures parties. Cf. Jarjaille chez le Bon Dieu (éd. de la Belle Nivernaise, Paris, Marpon et Flammarion. s. d., gr. in-8)

L'œuvre de Roumieux est considérable et d'une étonnante diversité. Sans compter deux comédies étincelantes d'esprit d'entrain et de gaieté: Quau vòu prendre dos lèbre à la fes n'en pren gès (Qui veut prendre deux lièvres à la fois n'en prend point, 1862) et La Bisco (le Dépit, 1883),on lui doit, avec un grand nombre de contes, de nouvelles, de tours de force de versification, de pièces de circonstance, plusieurs recueils de poésies et des chansons comiques populaires. Celles-ci sont parfois des merveilles, et qui, répandues dans les cafés chantants de Provence et de Languedoc, aideraient mieux au Félibrige que tous les articles du monde, et serviraient plus intelligemment le peuple que toutes les chansons grivoises de Paris qu'on lui enseigne. Dans ce genre, où déjà plusieurs font mine de s'aventurer, Roumieux est un initiate.... Mais ces choses-là ne s'analysent guère, pas plus que ne s'analyse le rire...
Ardent félibre et gai compagnon, qui savait à l'occasion devenir un tendre et un sentimental, témoin ses beaux poèmes qui célèbrent avec émotion ses amitiés, l'amour de la famille et la paix du foyer domestique, Roumieux dépensa au service du mouvement méridional une activité inlassable. On sait que c'est lui qui guida les débuts de l'exquise Antoinette de Beaucaire, dont il publia et préfaça Li Belugo (1865). La même année, il fit l'accueil le plus chaleureux au grand poète et patriote catalan Victor Balaguer, exilé d'Espagne. Il prit une large part aux célèbres fêtes catalano-provençales de Barcelone en 1867, où fut offerte la Coupo Santo, et de Saint-Remy en 1869, et ensuite aux fêtes

latines de Montpellier. » Bref, quel que fût son lieu de séjour plus ou moins durable, il fut de toutes les réunions,de toutes les fêtes. Il fut l'Ami de tous les grands félibres, surtout pondant les vingt-cinq premières années, et fréquenta assidûment Mistral, Roumanille, Aubanel, Bonaparte-Wvse, les Catalans et les Languedociens. Sa maison de Montpellier, la Villa des Félibres, comme son fameux Mazet popularisé par la chanson, furent de véritables foyers de gaieté et d'enthousiasme félibréens ». Il fut aussi un entraîneur pour toute une génération de jeunes gens des pays du Languedoc rhodanien.
Après avoir habité un peu partout dans le Midi, et jusqu'en Espagne, à Barcelone, Louis Roumieux était revenu dans sa ville natale. Il y avait fondé Le Dominique, petit journal languedocien, d'humeur frondeuse, qui reparut sous le titre de La Cigalo d'Or (1888). Proclamé majoral avec la cigale de Nîmes, et chancelier du Félibrige en 1876, il avait continué, depuis la publication de sa Rampelado, à semer sans compter sa bonne humeur, ses spirituelles saillies et son rire éblouissant dans une foule de poésies et chansons qui, sous le titre Li Couquiho d'un Roumiéu (Les Coquilles d'un Pèlerin), étaient en cours de parution, avec préface de Mistral et notice biographique du majoral P. Chassary, lorsqu'il morut à Marseille le 13 juin 1894, dans un état voisin de la misère, peu de temps après son retour de l'Amérique du Sud où il était allé vainement tenter fortune. Li Couquiho contiennent en outre de beaux quatrains moraux, fruit de la douloureuse expérience de leur auteur.
C'est à Marseille, où il exerçait la profession de correcteur d'imprimerie, (il corrigeait les coquille des typographes) que Roumieux composa une partie des deux volumes de ce dernier ouvrage, dont le titre, est une plaisante allusion à son état et à son nom (1).
La traduction des extraits ci-après est nouvelle.

(1). Roumiéu signifie celui va à Rome ou qui en revient, donc pèlerin.

L'ANGLÉS DE NIMES
CONTE

Un jour lou gardo de la Font
Vèi veni, tout d'uno adraiaido
Un moussu bèn ines, maigre, long,
Prim e plat coume uno arencado,
Lourgnoun sus l'usso, cano en man,
Col lede jusqu'à mié visage.
S'encourris vite à l'endavan
D'aquéu rare aucèu de passage;
Ié fai li tres salut d'usage
E ié dis: — Moussu vèn, belèu,
Pèr vesita nòstis Antico?
—Yes, je vólais! — Ai! tron-d'un-lèu!
Es un Anglés!... bono pratico!
Ço dis lou gardo: ai capita,
Moun bel ami, de t'arresta;
Anan aguedre bono estuco!
L'autre, sus si boutèu planta,
Émé soun lourgnoun lou reluco,
E ié repetis: — Je vólais!
Menez- moa, puis moa je payais!

Soun dins la Font, jardin de Fado,
Meravihouso permenado
Que lou mes de mai fres e gai
Avie'mbelido, mai-que-mai.
Lis amarounié s'escrancavo
Souto si piramido en flour,
E dóu jardin li milo óudour,

Se mesclant dins l'aire, embeimavon
Dins li bousquet lou roussignòu
Au vent trasié sa voues clareto
E l'aigo, tant cascareleto,

En trapejant dins li rajòu
Disié peréu sa cansouneto.
Despart acò, tout èro siau.

Nòsti dous gràvi persounage
Tafurèron tout, trau pèr trau;
E lou goddem, de grifounage,
Zóu! mascaravo soun papié
E l'estremavo e lou sourtié:
Èro magnifique de cagno!
Es ansindo qu'à pichot pas
Escarlimpèron la mountagno
Que meno au pèd de la Tour-Magno.
Une fes gandi:— Se sias las
Dis lou cicerone au touristo,
Eici poudèn nous asseta
E reprene alen pèr mounta...
Espinchas la poulido visto!
— Oh! yes, il être bien beau, mais...
— Plèti, Moussu? — Moa je vólais,
Du temps que moa je voyais Nîme,
Que vous, toute seul, à la cime
De cet antique monument,
Vous fassassiez le montement!...
— Mai... — Je vólais! L'autre se clino
Au poun de se roumpre l'esquino,
E marmoutejo entre si dènt:
— Tant s'en vòu que pagara bèn.
— « Allez, montez, moa je repose...
Ah! pardon! encore une chose.
— Disès. — Quand vous serez là-haut
Pour avertir moa, vous il faut
Crier trois fois: Hem! beaucoup forte!
— Voui, Moussu!... Lou diable t'emporte!
Replico lou gardo à l'Anglés,
Segur de pas n'èstre coumprés.
E, noste ome escalo, pechaire!

Escalo tant vite que pòu,
Escalo en boufant coume un biòu,
Tout en disènt: — De-que fau faire
Pamens, pèr gagna quàuqui sòu!...

Arribo à la cimo; susavo
Que regoulavo de pertout;
Chasque pèu avié soun degout;
De lassitudo tresanavo.
D'eilamoundaut vèi soun Anglès
Pas pu grand qu'un taloun de boto.
A l'oumbro di pin, bèn au fles,
Avié l'èr d'escriéure si noto.
Tre qu'aguè proun représ alen,
De sa pu grosso voues lou gardo
Se met à crida: — Hem! hem! hem!
Que! Moussu lou milord, regardo!
Coume m'atroves d'eilabas?

Lou goddem pauso sus lou nas
Lou lourgnoun qu'a soun còu penjavo,
E reluco lou bedigas

Qu'acimela toujour bramavo:
— Hem! l'Anglès! e quouro mountas?
I'a dejà 'n brèu que vous espère!

Aqueste, em' un grand cacalas:
— Te languisses? vène-me querre!
Siéu de Nîmes, bèu talnagas!
As pas vist que te galejave?
Adiéu, gros coudoun!

E s'envai.
— Sies de Nimes? sarié verai?..
Dis lou gardo en fasènt lou laid,
Eb bèn! moun ome... m'en doutave!

1856. (La Rampelado.)

UN PACHE

Ah! te n'en tendran, mourranchoun risèire,
Pèr tu n'en faran de cor flame-nòu!
Lis embrisaras, tu, coume lou vèire,

O te chalaras à li rèndre fòu...
I'a proun tèms qu'as pres lou miéu, e, pecaire!
N'as belèu jita li tros pèr lou sòu...
Escouto; veici ço que t'en fau faire:
Te lou fau, moun cor, mescla'mé lou tiéu
Tant bèn que sachen plus quint es lou miéu
E que jamai plus pousquen li desfaire...

(La Rampelado.)

PANTAI D'AMOUR

SERENADO

— S'ère l'aureto molo
Que davalo di colo
Pèr poutouna li flour espandido au soulèu,
Ié prendriéu si prefum li pus dous; pièi, ma bello,
Vendriéu lis espousca dins ti lòngui trenello...
— Mai siés pas l'aureto, o moun bèu!

— S'ère lou riéu que trepo,
En fasènt dins la tepo
Dinda si coudelet coume de cascavèu,
Quand t'espacejariés sus mi ribo, o ma bello,
Moun aigo se farié pèr tu mai clarinello...
— Mai sies pas lou riéu, o moun bèu!

— Quand tout, dins la naturo,
Alestis sa paruro:
Quand renais lou printèms, s'ère pichot aucèu,
Es a toun fenestroun que nisariéu, ma bello,
Pèr apoundre mi cant à ta voues d'anjounello...

— Mai sies pas auceloun, moun bèu!

— Pougnènto e mau-courouso,
Dins toun amo amourouso
Quand l'amaro doulour se pauso de-cantèu,
S'ère qu'un moumenet lou bon Diéu, o ma bello,
Lèu-lèu que liuen de tu bandiriéu la crudèlo...
— Mai sies pas lou bon Diéu, moun bèu

— Oh! noun, siéu pas l'aureto.
Nimai la font clareto
Ni l'aucèu trelusènt coumo uno flour dóu cèu
Ni lou bon Diéu que trais lou bonur dis estello
Siéu qu'un paure felibre amourous de sa bello...
— O, mai sies lou qu'ame, o moun bèu!

1864. (La Rampelado.)

LI RIBAN DE FINETO

CONTE

Ié dison Fineto, e, certo, l'es fino,
Fino d'esperit, de caro e de cor...
Émé sis iue negre e soun long pèu d'or,
Aquéu la crèi bruno, aqueste bloundino:
Baste! es un moussèu de rèi, un tresor!...

Barrulo jamai soulo pèr carriero;
Quand vai à la messo o bèn au marcat,
Em' elo a toujour, es de remarca,
Estènt de l'oustau l'unenco chambriero,
Quaucun de si gènt pèr la remouca.

Un jour — es sa grand que l'acoumpagnavo
Sourtis pèr ana croumpa de riban.
Sus soun faudalet, à soun dous balan,
Soun clavié d'argènt galoi dindinavo,
Coume pèr marca lou pas à l'enfant.

Soup au magasin. Dóu tèms que la vièio,
Giblado dis an (car n'a sus lou su
Nonanto et belèu meme lou pessu)
Boufo e pren alen vers la chaminèio,
Fineto s'adrèisso au coumés: — Moussu,

Vole de riban. — E coume, jouvènto?
Long? estré? blanc? blu? rose coume vous?...
— Tenès, moun agnèu. E d'un biais courous,
De soun jougne en flour tiro e ié presènto
Un tros de riban lusènt e sedous...

Lou marchand agué léu trouba l'afaire...
— Vaqui, chato... E ié fasènt lou bèu-bèu:
— Pèr vous, apound mai, i'a rèn de trop bèu!
— E quant li vendès? Forço emai pas gaire:
Un poutoun la cano! — An! servès-me lèu!

De soun recantoun la vièio boucano
E vers l'arrougant, zóu! de s'auboura;
Mai Fino, en risènt, à l'enamoura:
— Sian d'acòrdi, fai, dounas-m'en dès cano;
Ma grand qu'es aqui vous li pagara!

Au Lez, lou dimenche 16 de Fébrié 1890.

(Li Couquiho d'un Roumiéu.)

CANTARAI

Siés de la raço dis aucèu,
Me dises. — As resoun, moun bèu;
O, cantarai fin qu'au toumbèu!

O, dis aucèu siéu de la raço,
E, maugrat serp e tartarasso
Cantarai chabènço e disgraço.

Cantarai emé lis ami
Que, quand me veson pregemi
Voudrien moun plaganun endourmi.

Redirai vòsti cansouneto
Que trason, sèmpre lindo e neto,
De belu d'or sus ma planeto.

Cantarai, e, quand lou Bon Diéu
Voudra m'ausi, paure de iéu
Amount i'adurai moun piéu-piéu.

Espère pamens que la vido
Pleno encaro d'esbalauvido
Me sara pas tant lèu ravido!

E cantarai fin qu'au toumbèu
Emé vautre, en moun nis tant bèu:
Siéu de la raço dis aucèu...

(Li Couquiho dun Rountièu.)

CUIQUE SUUM

RASTELAGNO DE QUATRIN

Tau garnis lou toupin que béu pas lou bouioun.
Jouine e vièi, laid e bèu, eiçavau tout se croso...
Mai, digo, en de-que sièr d'èstre lou parpaioun
Quand pèr d'autre flouris e s'espandis la roso?

Uno femo, d'enfant, de bons ami, de libre,
La santa, lou travai e l'amour dóu bon Diéu
Vaqui tout ce que fau au bonur d'un felibre:

Quau i'a de mai urous que iéu?

Uno femo? Ai!... D'enfant? Oui!... De bons ami? Paure!..
De libre? Mounte soun?... La santa? Pieu-piéu viéu!...
Lou travai? M'ablasigo!... Urous encaro siéu,
Moun Diéu, que voste amour m'assole e me restaure!

S'ère femo, amariéu un ome ami di flour;
Ome, adore li flour que retrason la femo:
Coume elo an la bèuta, coume elo siave óudour,
Coume elo dins soun sen recampon de lagremo.

Lis ami fan, ai! las! d'acò li dindouleto:
Tant qu'auras de bèu jour, te quitaran jamai;
Mai qu'arribe l'ivèr, frr! frr! d'un cop d'aleto
Liuen de tu vitamen tout l'eissame s'en vai!

(Li Couquiho d'un Roumiéu.)

REMY MARCELLIN
(1832-1908)

Œuvres. — Long dóu Camin, recueil de poésies (Avignon, Roumanille, 1869); — Lou Bon Tèms, sirvente provençal suivi de Ço que voulèn, chant patriotique (Carpentras, Pinet, 1878); — Li Trevan de Roco-Martino, opéra-comique posthume (Carpentras, Batailler, 1910); — Inédit: Li Mountagnardo, poésies.

Marcellin a collaboré au Cassaire, au Rambaiaire, à La Lauseto, l'Armana Prouvençau, l'Armana dóu Ventour, au Jacoumar, à l'Alliance Latine, La Cornemuse, ainsi qu'à L'Aiòli sous le pseudonyme de Jan de l'Orte.

Né à Carpentras en 1832, Remy Marcellin, Marcellin de Carpentras comme on l'appela souvent, avait reçu dans son enfance une certaine instruction, qu'il avait pu pousser jusqu'au grec et au latin, grâce à un excellent prêtre, curé d'un village voisin, auquel ses parents l'avaient confié. De bonne heure, il s'était mis à composer des vers français. Mais, enfant du peuple, l'honneur rendu à la langue populaire par les premiers félibres l'éclaira sur sa véritable vocation. Il fut conquis au félibrige vers 1860, avec la première génération de jeunes Provençaux qui lurent Mirèio et en eurent la révélation dans la nouveauté de leur printemps. Dès lors, encouragé par Mistral, il écrivit en provençal et fut bientôt remarqué, notamment aux Jeux Floraux d'Aix en 1864.
Franc et loyal, enthousiaste de son pays et de toute beauté, d'ailleurs bon et sage, il fut l'ami dévoué et fidèle de Crousillat, Mathieu, Girard, Gras, Bonaparte-Wyse, qu'il suivait et admirait dès avant 1870, comme d'Aubanel et de Mistral. Ces deux derniers même, sans égard aux différences d'opinions politiques qui les séparaient de Marcellin, un des premiers rouges du Midi rallié avec Félix Gras à la campagne fédéraliste, libertaire et républicaine de la Lauseto de X. de Ricard et d'Auguste Fourès, le prisaient assez pour qu'il fut du petit nombre de confidents privilégiés auxquels ils communiquaient les brouillons et les projets de leurs chefs-d'œuvre.
Après avoir, malgré les déplacements incessants d'une vie de voyageur de commerce (1), donné une collaboration généreuse aux revues, almanachs et journaux provençaux de ce temps, Marcellin publia en 1869 son premier volume de vers: Long dóu Camin (Le Long du Chemin), titre qui fait allusion à ses voyages.

(1). Représentant d'une grande maison de tissus de Carpentras, R. Marcellin sut habilement tirer parti de sa profession pour faire au Félibrige, à travers tout le Midi, la plus active propagande, et la plus originale aussi.
C'est ainsi qu'il s'annonçait à ses clients par avis de passage rédigé en provençal.

Dans l'Armana de 1870, Mistral écrivait à son sujet: — Un de ces soutiens de la Cause glorieuse est Remy Marcellin. Il vient de nous donner un livre... où luisent la rosée et le soleil d'amour, et aussi quelques éclairs d'orage... Marcellin de Carpentras est un peu de l'école de notre gentil Mathieu et de Bernard de Ventadour, c'est-à-dire de l'école des trois Grâces; et il a raison, Mathieu, dans la préface du volume:
— C'est un frais surgeon qui babille agréablement à l'oreille des prés et mire en passant jonquilles et pâquerettes. Certes, on pourrait dire à ces poésies ce que leur auteur dit à deux Carpentrassiennes: O fillettes, vos petites coiffes, n'ont pas Un ruban, mais vous êtes jolies et fraîches; vous avez quinze ans!
Long dóu Camin comprend trois livres: A l'Eigagno, Au Soulèu, Dins l'Aurige. A l'Eigagno, ce sont les pensées tendres, les notes voilées, l'aube des doux espoirs. La pensée est plus pleine, plus mûre, mieux éclairée dans la seconde partie, Au Soulèu.
Enfin, dans le troisième livre, les chants vibrent plus tristement; là sont rangés les espoirs déçus, les plaintes et les anathèmes.
Dans chacun de ces trois livres, dans les genres si divers qu'il aborde, Marcellin déploie, avec une langue colorée, une inspiration abondante et facile. On sent qu'il est poète par nature, et qu'il se laisse aller au charme d'entendre couler de son propre fond cette musique sonore et harmonieuse. Aussi a-t-il les défauts de ses qualités. Sa facilité même parfois l'empêche de chercher, par un effort plus laborieux, le fond intime de ses sujets, à la surface desquels il se joue, en y répandant à profusion la lumière et la couleur et lui fait trahir l'originalité de la pensée provençale. Si, d'autre part, on peut reprocher quelquefois à son inspiration de n'être pas assez resserrée et condensée, il faut louer sans réserve la pureté de sa langue toujours élégante et riche, la grâce naïve, simple et naturelle de sa poésie aux thèmes souvent personnels et qui témoigne partout de son amour profond de l'art et de la Provence.
Dix ans après, Remy Marcellin publia une œuvre d'un tout autre genre, un fier sirvente provençal intitulé Lou Bon Tèms (le Bon Temps, 1878) et suivi d'un chant patriotique, Ço que voulèn (Ce que nous voulons). Cette brochure, écrite après les événements du 16 mai 1877, est, en même temps qu'une satire politique contre le maréchal de Mac-Mahon, une apologie enthousiaste de la Liberté et de la République dont Marcellin se déclare l'amant passionné.

A lire les descriptions du bon temps revenu en France après la chute d'un gouvernement dictatorial que Marcellin pétrit avec une belle indignation dans quelques vigoureuses strophes satiriques, on retrouve la manière fraîche et gracieuse, la langue limpide et les rythmes légers du poète de Long dóu Camin, pénétré du plus délicat sentiment de la nature.
Jusqu'a ses dernières années, malgré l'âge et la maladie qui le retenaient loin des réunions félibréennes, Remy Marcellin ne cessa de produire nombre de vers qui ont paru, pour la plupart, dans l'Armana, et à la fin, dans Lou Jacoumar, et l'Armana dóu Ventour, revues plus particulières au Comtat Venaissin. Il est mort dans sa ville natale le 5 septembre 1908, au moment où il s'occupait de publier son dernier recueil de poésies, Li Mountagnardo (les Montagnardes), et un opéra-comique, Li Trevan de Roco-Martino (les Lutins de Roquemartine). Il avait été élu majoral en 1891 avec la cigale des Maures.
Sauf indication contraire, la traduction des poèmes suivants de R. Marcellin est celle de l'auteur, revue et corrigée.

MENTINO

Mentino es douço e blanquinello
Coume l'aubeto dóu matin
Sus soun espalo redounello
Se chalo gai soun pèu bloundin.
Mentino es douço e blanquinello
Coume l'aubeto dóu matin.

Coume un diamant sa caro esbriho;
Soun front es pur coume la nèu;
Franco peréu es soun auriho
De pendeloto emai d'anèu.
Coume un diamant sa caro esbriho;
Soun front es pur coume la nèu.

Li ventoulet que la flajeton
Porton i flour soun bèu parla;

E dins sis iue que beluguejon
Dos esteleto an davala.
Li ventoulet que la flajeton
Porton i flour soun bèu parla.

Sus si bouqueta noun trespiro
Que la michour de soun alen;
Se, pièi, souspiro, plan souspiro
E noun jamai d'un cor trop plen.
Sus si bouquete noun trespiro
Que la michour de soun alen.

Dous pichoun lès de mousselino
Ié fan encaro un coulihoun
Sis ouro dicho, gaio nino,
Vai courre après li parpaioun.
Dous pichoun lès de mousselino
Ié fan encaro un coutihoun.

Lou pan d'estofo de soun jougne
Es simplamen de cadisset,
E res jamai s'es vengu pougne
A l'espinglo de soun courset.
Lou pan d'estofo de soun jougne
Es simplamen de cadisset.

Urous de vèire en tu, chatouno
Qu'uno floureto à soun printèms,
Garde pèr iéu lou vènt d'autouno;
E dins ma draio vau countènt,
Urous de vèire en tu, chatouno,
Qu'uno floureto à soun printèms.

Roussilloun, avoust 1857.

(Long dóu Camin, A l'Eigagno.)

A MADELOUN

Neno, auras lèu quinge an: se plus tard quaucun t'amo,
E 'n ta coumpagno, pièi, vòu debana si jour,
Saches sus lou camin escampiha de flour
E veja 'ntre si man li tresor de toun amo.

Saches, ma bello enfant, entre-teni la flamo
Que vivo aura dins èu coungreia toun amour
Aliuncha de l'oustau malamagno e rumour,
E viéure de bonar, de joio e de calamo.

Mai s'arribo pumens qu'un triste desacord
Mescoule à voste mèu la gouto d'amaresso
Ah! noun, noun fau jamai, quand meme aguèsse tort,

Ié barra ti poutoun, auturouso mestresso...
Mai i' aprendre à legi, pèr un vòu de caresso,
Amour sus ti bouqueto e perdoun dins toun cor.

Lourmarin, janvié 1862.
(Long dóu Camin, Au Soulèu.)

LA VIDO

Coume uno oulo estrechouno e bèn curbecelado,
Mai pleno fin qu'au bord d'uno aigo d'amarun,
Au cremascle dóu tèms la vido es pendoulado,
Brandussant dins soun pitre un pau de sabourun.

Paureto! ansin gargoto, e, sèmpre desoulado
Lagremejo e s'esbéu en un nivo de fum,
Ai! las! sènso pousqué vers la capo estelado
Amount faire giscla'no brigo de perfum.

Se quauque jour pamens, moun Diéu, dintre moun oulo Sentiéu li vai-e-vèn d'un brout de ferigoulo
De sàuvi e de girofle un pichounet clavèu,

Alor, Segnour! veirias moun amo entrefoulido
Vous dire emé bonur: au fougau de la vido
Que vosto man divino empure lou gavèu!

Ate, 1864.

(Long dóu Camin, Dins L'Aurige.)

NOUVELUN

Lou grand soulèu reviscoulaire,
De bèu rai d'or tout capelu,
Se chalo e dis: Bono salut!
Veici mai de jour counsoulaire.

Au rampèu dis aucèu siblaire
S'abaudis tout un mounde alu;
Dins la fourèst, dins lou cèu blu
Milo sentour pèrfumon l'aire.

Fres e gai, coungreiant l'amour,
Mai desboundo, e vestis de flour
Terrado e bos, tout lou campèstre.

Li roussignou, dins soun canta,
Saludon l'obro dóu Grand-Mèstre!
Lou pensaire... rèsto espanta.

(Li Mountagnardo.)

LÉON DE BERLUC-PÉRUSSIS
(1835-1902)

Le catalogue des œuvres de Berluc-Pérussis, dressé en 1904 par M.Edmond Lefévre, comporte en œuvres diverses, brochures, articles, etc., avec ou sans date, 166 numéros; en sonnets, poésies provençales, etc., dans l'Armana Prouvençau, 49 numéros.

PRINCIPALES ŒUVRES EN FRANÇAIS ET EN PROVENÇAL. — Les Chansons du Carrateyron (Marseille, Boy, 1855); — Du Mouvement littéraire en Provence (Forcalquier 1855), — L'Abeiho prouvençalo de 1858 pèr uno ribambello de rimaire, etc. (Marseille, Feraoud 1858); — De la Cathédralité de l'église de Porcalquier (Forcalquier, 1863); — La Crise agricole en Provence (Aix, Remondet, 1866); — François 1er à Avignon (Apt, 1869); — Du Sonnet et des Sonnettistes aptésiens (Apt, 1872); — Les Almanachs littéraires (Aix, 1814); — Fête séculaire et internationale de Pétrarque (en collaboration avec H. Guillibert) (Aix, Remondet, 1875); — Almanach du Sonnet, 4 vol. (Aix, Remondet, 1874-1877); — Un Document inédit sur Laure de Sade (Aix. Illy, 1876); — Forcalquier et ses Souvenirs littéraires (Montpellier, 1877); — Malherbe à Aix, discours d'ouverture à l'Académie d'Aix (Aix, 1878); — Lou Panegiri de Sant-Gargamèu (Forcalquier, Crest, 1890); — Lou Signum, souvenir du collège de Forcalquier (Forcalquier, Crest, 1897); — La Patrie et la Matrie, discours prononcé à Voix en 1898 (Ibid., 1899); — Mistral et l'Académie (Avignon, Roumanille, 1899); — Lettres inédites de l'Ami des hommes (Digne, 1899); — Pages Régionalistes, recueil posthume avec introd. de Bruno-Durand (Aix, édition Le Fen, 1917).
De Berluc a collaboré à toutes les publications méridionales à l'Almanach du Sonnet, aux Sonnets curieux et Sonnets célèbres de Le Duc, à la Monographie du Sonnet de Veyrières, au Nouveau Parnasse français, aux Poètes Contemporains (Leipzig), à l'Album Macédo-Roumain (Bucarest), aux Ménroires de l'Académie d'Aix, à la Revue des Langues Romanes, aux Comptes Rendus des Congrès scientifiques de France, etc.
Principaux pseudonymes: A. de Gagnaud, C. del Leberoun la Cigale de Porchères, l'Escalaire, Val Saxile, Noël du Bercel, etc.

Léon de Berluc-Pérussis, né à Apt le 14 juin 1835, mort au château de Porchères, près Forcalquier, le 2 décembre 1902, fut un de ces grands érudits modestes et de ces lettrés charmants dont les provinces de France renferment encore beaucoup et à qui le culte de la connaissance suffit pour emplir et embellir l'existence. Sa vie de labeur probe et désintéressé reste d'un haut exemple: il ne cessa d'être l'homme de tous les devoirs, du devoir intellectuel comme du devoir moral, et il appliqua ses rares aptitudes comme ses nobles passions à la pratique du vrai, du beau et du bien.
Il descendait de deux familles illustres d'Italie: les Berlucchi de Milan et les Perruzzi de Toscane, barons de Lauris en Provence. Venus dans le Midi avec Valentine de Visconti, les Perruzzi avaient établi au XVème siècle un comptoir en Avignon. En 1458 Louis Peruzzi, chassé de Toscane par les Médicis s'y réfugia. La famille, établie à Forcalquier sous le roi René, donna à cette ville trente-quatre premiers consuls. Le premier d'entre eux négocia, en 1483, l'union du Forcalquiérois à la France. Léon de Berluc était donc un gentilhomme de grande race et un gentilhomme florentin: d'un Florentin il eut, cet artiste amateur des vraies beautés, des nobles antiquités, l'élégance, le goût sûr, la sobriété ferme.
Il fit ses études classiques dans la capitale de la Haute-Provence, qui possédait un collège de Jésuites assez renommé à son heure... Son diplôme de bachelier obtenu, il venait faire son droit à Aix... Le 21 décembre 1859, il prononçait à la séance de rentrée de la Société de jurisprudence, son Éloge de boniface, avocat au Parlement. Ce travail, filial hommage rendu à un compatriote, hymne d'amour à la Provence, lui valut les félicitations de Berryer et de Mistral.
Ainsi, dès son début dans la carrière des travaux de l'esprit le jeune Berluc se vouait au patriotisme provençal, et Mistral le remarquait et le félicitait l'année même de l'apparition de Mirèio. D'ailleurs en 1853 il avait assisté au fameux Roumavàgi d'Aix. L'apparition du Félibrige, qui suivit ces premières réunions, fut pour lui une révélation lumineuse de la conscience provençale. Dans ce mouvement d'idées, il reconnaissait la puissante et lucide incarnation de ses rêves poétiques et de ses savantes méditations. Devenu félibre lui-même, il s'efforça d'élever et d'élargir toujours l'idéal félibréen. Il fut aussitôt de cette élite à qui l'on dut le magnifique développement d'idées sociales qui part du régionalisme provençal pour aboutir à la fédération latine.
Vers 1866 il abandonnait le droit pour se consacrer entièrement à la littérature et à l'histoire locales. Nous le rencontrerons dès lors dans toutes les réunions félibréennes, tour à tour orateur, poète, historien, archéologue.

Habitant, la belle saison, son château du Plan de Porchères, il venait chaque année dans la calme ville d'Aix, pour y prendre ses quartiers d'hiver, comme il disait plaisamment. On l'a défini l'âme modeste et sympathique de la vie intellectuelle d'Aix, un contemporain qui, pour n'être pas Aixois d'origine, a rencontré dans son œuvre de poète exquis, provençal et français, d'académicien analyste, d'historien patient, toutes les qualités subtiles de l'esprit sextien. Passionné de bonne heure pour la cause du Régionalisme, il comprit, dès le congrès d'Aix qui ouvrait une ère nouvelle aux destinées de la province (2), quel instrument de décentralisation pouvait être la renaissance de poésie native que suscitait la jeune école des félibres d'Avignon. Nul n'a plus fait que de Berluc-Pérussis pour sauver de la routine et guérir des lieux communs les anciens groupes littéraires des anciennes capitales déchues du Midi, pour leur infuser la jeunesse avec un sang nouveau. Ces académies ont maintenant un rôle.
En effet il contribua pour sa part à garder à la vieille cité provençale, parfois un peu somnolente l'activité de sa vie intellectuelle et son renom de capitale de l'esprit. Ce gentilhomme de grande race, ce savant et ce poète que n'eût pas dédaigné M. de Fontenelle et qui eût pu briller dans les premiers cénacles, restait volontairement confiné dans ces sociétés provinciales, ces athénées de petites villes, ces académies départementales qui font sourire, les beaux esprits du boulevard. C'est qu'il voyait, à la lumière félibréenne, toute l'œuvre de reconstitution sociale qui pouvait s'ébaucher, se mettre en train. Il voulait donner aux essais timides de ces lettrés de province, aux recherches qui s'égarent, les directions, la norme, le plan grâce auxquels leur œuvre devient utile et féconde.

(2). Ce fut lui, qui plus tard, proposa de forger pour la province le monde matrie. La patrie, c'eût été la France, parce qu'il y a dans cet amour national, qui suppose le sacrifice et le désintéressement, qui est l'œuvre aussi de la réflexion, quelque chose de plus viril, et la matrie c'eût été la province, pays de la mère, que l'on aime d'instinct, sans raisonnement, avec tous ses sens, d'un amour presque physique. La distinction est jolie; elle évite ce terme de petite patrie, trop volontiers employé; elle mériterait un meilleur sort; mais L. de Berluc était trop discret pour en assurer le succès. (Em. Ripert.)

Mais pour mener à bien une telle tâche Léon de Berluc était trop modeste et effacé. Il avait de nobles ambitions, mais il manquait un peu de ce goût d'action de cette audace, de cette confiance dans le succès qui caractérisent les entraîneurs d'hommes. Il possédait cependant un incontestable esprit d'organisation. C'est ainsi qu'il prit une part importante aux Congrès scientifiques de France réunis à Aix en 1867, à Nice en 1878; c'est surtout à lui qu'on doit l'éclatant succès qu'eurent, en 1874, les fêtes internationales de Pétrarque, célébrée en Avignon; c'est lui qui mena académiciens et félibres à Florence, pour les fêtes du centenaire du Béatrix. Mais ce sont là de rares exemples où l'on vit sortir de Berluc de sa studieuse solitude. En réalité ce fût avant tout un érudit et un félibre de cabinet, qui se contenta de lutter par la plume pour la cause provençale.
Charles Maurras a dit de lui qu'il était un des théoriciens les plus écoutés du Félibrige. Et de fait son influence discrète, volontairement cachée, mais sûre et forte de l'autorité que confère le savoir, apparaît à tout moment dans l'histoire de la renaissance littéraire et sociale de la Provence durant ces trente dernières années.
Avec la poésie, l''amour de la terre natale, manifesté sous mille formes, fut le grand ressort d'une vie que la maladie et les chagrins domestiques assombrirent et eussent stérilisée chez bien d'autres. Lui-même, dans un des moments où il se sentait le plus cruellement miné, disait: — Je ne crois pas qu'il me soit possible d'entreprendre encore le moindre travail, mais l'amour du pays et de la langue survivra, je l'espère, à tout le reste.
Cette mission qu'il s'était donnée, de raviver partout, et dans les domaines les plus divers, le culte du pays, cette charge qu'il assuma, d'indiquer toutes les voies à ouvrir et à poursuivre, ce besoin d'amorcer, ne fût-ce que pour l'exemple, les études, les recherches, le poussèrent, nous l'avons dit, à s'essayer, et presque toujours de main de maître, dans tous les genres. Aussi ses opuscules et ses discours sont-ils infiniment nombreux et extrêmement variés. Ils ont réduit d'autant l'importance d'une œuvre poétique à laquelle il ne manque que le nombre pour avoir consacré de Berluc-Pérussis poète provençal et français de premier plan.
Comme poète, L. de Berluc n'a jamais composé, comme tant de félibres, comme peut-être trop de Félibres, de morceaux de longue haleine. Certains poèmes l'effrayaient au contraire par leur longueur kilométrique. Il aimait mieux condenser et, pour ainsi dire, cristalliser sa pensée dans quelques vers fortement frappés ou finement ciselés.
Le sonnet était sa forme préférée, et il en a composé quelques-uns, soit en Français, soit en provençal, qui resteront comme des modèles du genre. Ils sont en effet d'une forme achevée et d'un sentiment très délicat. Le plus connu est son épitaphe, qui est une chose exquise de sincérité, de discrétion, d'accent chrétien, de forme artistique. En 1874, il avait fondé à Aix l'Académie du Sonnet, qui pendant quatre ans publia dans l'Almanach du sonnet les plus charmantes œuvres des sonnettistes modernes. Au

frontispice de cette publication, le Joséphin Soulary de la Provence écrivait cette profession de foi, qui caractérise parfaitement sa manière:
— Le temps est passé de ces versificateurs verbeux et vulgaires qui avaient si fort contribué à discréditer la rime et les rimeurs. Si quelque chose peut désormais réconcilier notre siècle avec les vers, ce ne peut être que ce petit poème, à l'allure alerte, au cadre exigu et rempli, et qui vise, non plus au charme banal et prolongé de l'oreille, mais à saisir, comme par surprise, la pensée et le cœur Et le préfacier des Pages Régionalistes nous indique: — Les poésies de L. de Berluc, improvisées le plus souvent pour des circonstances particulières, sont dispersées aux quatre vents de l'horizon provençal. Il n'attachait, d'ailleurs, qu'une mince importance à ces violettes éparpillées, dont il eût pu faire un gracieux bouquet. Il les faut patiemment rechercher dans l'Armana Provençau, la Revue Félibréenne, l'Aiòli et bien d'autres publications où il a collaboré sous le pseudonyme de A. de Gagnaud. Mistral écrivait de lui: — C'est un de nos écrivains les plus charmants et les plus fins que ce Berluc qui éblouit, ce Berluc qui des pierres fait jaillir les étincelles.
Alliant la finesse et l'esprit classique à je ne sais quelle mélancolie amère et pourtant discrète, c'est un poète à part dans le chœur félibréen. Ce n'est pourtant point un pessimiste sombre et désenchanté, comme les littératures du Nord en ont vu parfois fleurir. Le génie méridional, fidèle reflet d'une nature ensoleillée, fait de lumière et de gaieté, ne connaît guère le grand désespoir à la Vigny.
En définitive, nous nous trouvons devant une nature supérieurement douée et, malgré la grande portée de toute l'œuvre non poétique de L. de Berluc et les immenses services qu'elle rendu pour le réveil de la conscience provençale, on regrette qu'il ne se soit pas consacré davantage à la poésie. Mais on ne peut vraiment regretter qu'il n'ait choisi résolument entre les deux langues dont il use, car il fait montre, dans tous les cas,du même génie personnel comme du même art: son bilinguisme est parfait, quoi que prétende sa modestie. Dans une lettre au poète Alexis Mouzin il écrivait en 1883: — Si jamais mes rimes sont recueillies, elles se distingueront de celles du commun des martyrs par l'équilibre absolu des deux langues. On me pardonnera de n'exceller ni dans l'une ni dans l'autre parce qu'il sera visible que ni l'une ni l'autre n'a pu prendre le dessus et me devenir plus personnelle...
D'autre part, le bilinguisme même de L. de Berluc a exercé une salutaire influence sur la Renaissance littéraire du Midi en combattant les exagérations de la première heure qui entraînèrent certains félibres jusqu'à proscrire absolument de leurs œuvres la langue de la grande patrie et à n'employer que celle de la petite. Ila fait comprendre que les deux langues sœurs pouvaient vivre côte à côte dans les lettres, de même qu'elles vivent dans le peuple. Léon de Berluc-Pérussis eut cette grande fermeté d'esprit qui, dit La Bruyère, est nécessaire en France pour se passer des charges et des emplois. Ou plutôt, dans une société provençale démembrée, il prit pour charge et pour emploi de travailler, cinquante ans durant, à la reconstitution morale et matérielle de cette société. En 1876, il fut l'un des auteurs de la Constitution du Félibrige et reçut le titre de majoral avec la cigale de Porchères. En 1902, à la mort de Félix Gras, il refusa le titre de capoulié du Félibrige, et désigna lui-même Pierre Devoluy. Il fut membre d'un nombre considérable d'Académies et Sociétés savantes en France et à l'étranger, président de l'Académie d'Aix, et reçut quantité de distinctions littéraires et de titres honorifiques, le plus souvent gagnés sous de discrets pseudonymes.
Nous avons nous-mêmes traduit les pièces suivantes.

LOU PLAGNUN DÓU PASTRE (1)

(1). Dialecte de Forcalquier.

Ounte es, aro, lou tèms, o Nourèio pourié,
Quand vers lou sourèu clin, s'eibignaian defouoro,
E qu'amudi d'amour, de long des pradalié,
Flourejàvou tei det d'uno man que tremouoro?

Oh! qu'èro bouen lou sero, e que masco m'ourié
Predi tout lou ploura que de mes uei s'escouoro?
Encuei, mon amo a plus qu'uno espero: Serié
Les ped davans, de lèu sourti de ma demouoro.

Car tu, que tei vint an faien tant ufanouo
Siei mouorto, e m'as leissa sus la routo espinouo,
E, pelegrin sounous, vouos que souret l'acàbou!

Oh! noun. Vène me querre; à tu vòurou mounta!
Vène, ou dounc lou frejau de toun crouos, lou derràbou,
Par m'aclapa tout viéu, Nourèio, à toun cousta!

A L'ACADÈMI DIS ARCADE

QUE MA FA BAILE DE L'ISCLO DE CIDOUN

Adounc, vau gaubeja l'isclo di Coudounié
Que blanquejo eilalin ounte lou soulèu abro,
E i'aurai pèr vassau tout un pople de cabro
E couparai pèr scètre un brout d'amarinié.

Aqui Safò, bessai dóu bord lesbian venié
Escoundre sis amour e lou mèu de si labro,
E demandavo au ro lou resson di palabro
Qu'Oumèro i'avié tra dintre la brefounié.

Oh! coume amirarai li cimo escalabrouso,
Li fièr campas Trouian, e Lesbos la courouso!
E quinti grand pantai, d'amount, subre mi bau!

Mai ta glòri me laisso, Oumèro, sènso envejo;
Tu, Safò, ti poutoun me sarien qu'un trebau!
Pas rèn de tout acò coumoulo uno amo vejo.

Vau-Cluso, Juliet 1874.
(Armana Prouvençau, 1883.)

I LATIN DE LA ROUMANIO

Agroupa, coume entour de la glèiso es l'amèu
Regardas nèsti sèt pople en soun armounlo:
La grand Loubo roumano, à si sacra mamèu,
Long-tèms lis adrudis; pièi cadun s'esfournio.

Escaraia d'amount, d'avau, nòsti gemèu
S'esparpaion pertout, coume au vènt la graniho;
Mai lou signe peirau, soun doun parla de mèu,
Lou gardon, meme tu, tant liuncho, o Roumanio!

E dóu tèms qu'óublidous de la raço e dóu sang,
Renegant, nantre einat, lou sourgènt subre-sant,
Leissavian s'esvali nosto glòri dins l'aire,

Tu, de longo estacado i record dóu fougau,
Aubouraves tant fièr lou noum de nosto maire
Que lis os de la Loubo an tresana de gau!

Pourchiero, Mai 1879.

(Aix, Illy, 1882.)

LI MADALENEN

A ma felibreto.

I

T'ensouvèn quand, dins la grand plano,
Anavian sout li fiò d'avoust:
T'agradavo, digo, lou goust
Di madalenen de Bourgano!

Groumandeto dóu jus qu'engano,
La gauto saunanto de moust,
Ères poulido aqui-dejoust
Coume uno preirouno pagano.

Poutounaves, tu, li rasin,
E iéu, toun mourroun cremesin...
— Vuei, la vigno, ai las! es qu'un erme.

S'acatant au founs di gara,
Un bestioulet, plus prim qu'un verme,
Souco, age e pampo, a tout cura.

II

E te recordes, tambèn, quouro
Bruson li jóuini voues d'Abriéu,
Li rimo folo que trasiéu
Dins lou ramagnòu di tourtouro?

Dóu canta de-longo èro l'ouro:
Raiant tout lou sant jour de Diéu,
De sounet, n'avié que pèr iéu,
Quatrin que ris, tercié que plouro

Aro, ai bello a pica moun front
Di vers s'es agouta la font.
Adiéu la flouresoun divino!

Car lou chiroun qu'adus la mort,
Pèr uno asclo segrèto e fino,
Es intra perèu dins moun Col.

Pourchiero, pèr Santo Madaleno, 1881.

(Armana Prouvençau, 1882.)

A-N-UNO QUE PLOURAVO

Aquest mounde es qu'erme e bousigo;
Si flour, l'auro lis ablasigo;
Si frucho baion l'enterigo;
Dins si draiòu lista d'ourtigo,
Ges de sentour, pas 'no oumbro amigo,

Siéu de crèire: l'ai treva, iéu,
Cinquanto ivér, cinquanto estiéu.
Jamai i'ausiguère un piéu-piéu
De calandro, un cascai de rieu!...
A vòsti chato, à vòsti fiéu,

Ah! digas-ié bèn que la vido
Es cino amaro e flour passido;
Que la souleto regalido
Es de marcha dins li caussido,
Parèn pèr parèu, man unido.

Urous se, long di vabre escur,
Cueion un soulet poum madur,
Uno roso dóu perfum pur!
Urous, envejable segur
S'an miechoureto de bonur!

(Armana Prouvençau 1885.)

PÈR UN CROS

Mounde, óublido-me dins ma sourno bòri!
'Mai qu'un rai d'estiéu rigue à la paret;
Qu'un cant de cigalo, un brama d'aret,
Vengon pièi bressa moun long dourmitòri;

Emai, qu'en passant, li gènt de l'endré
De mi vièi parènt lausant lou noum flòri,
Fagon:—Éu, peréu, èro bon e dre
E d'aquel oustau gardaren memòri,

'Mai que, quand vendra, de fes, dins l'escur,
Prega vers moun cros, ma chato au front pur,
Mescle uno lagremo à l'aigo signado,

En pas t'atendrai, jour d'eterno gau,
Ounte emé li rèire, emé la meinado,
Amount bastiren un nouvèu fougau!

(Mountpellier, Hamelin, 1880.(1))

ALPHONSE MICHEL
(1837-1893)

ŒUVRES PROVENÇALES. — Lou Flasquet de Mèste Miquèu, chansons (Apt, Jean, 1870); — Istòri de la Vilo d'Eiguiero, étude d'histoire locale (Draguignan, Latil, 1883); — La Bello Magalouno, opéra en collab. avec M. Bourrelly (Paris, Bornemer, 1890).

ŒUVRES FRANÇAISES SUR LA PROVENCE. — Nîmes et ses rues (Nîmes, Clavel, 1880); — Des Traces laissées par le paganisme dans le midi de la France, sujet proposé par la Socieété des Félibres de Paris, au Concours de philologie de 1892 (Marseille, Impr. commerciale Sauvion, 1893).

A. Michel a collaboré au Cassaire, au Rambaiaire, à l'Armana Prouvençau, au Prouvençau, au Franc Prouvençau, à Zóu, au Brusc, à La Revue des Langues Romanes, etc.

Né à Mormoiron (Vaucluse) en 1837, le bon félibre Alphonse Michel eut la chance de connaître dans sa jeunesse Castil-Blaze (1), ce curieux dilettante et touche-à-tout, ce précurseur du Félibrige, qui se fit si volontiers le disciple de la nouvelle école provençale. Dans sa fréquentation, Michel, Miquèu de Mourmeiroun, comme on l'appela souvent, s'initia à la poésie d'oc. Avocat au barreau de Carpentras, où il se lia avec Remy Marcellin, il se passionna vite avec lui pour l'idée républicaine d'une part, de l'autre pour l'idée félibréenne.

(1). Castil-Blaze venait souvent séjourner dans une propriété de Mormoiron.

Peu après 1860 il commençait à suivre les réunions des félibres, et en 1866 il gagnait, avec son poème l'Existence de Dieu, le rameau d'olivier d'argent que l'Académie de Béziers consacre tous les ans aux œuvres de langue romane. En 1869, la même récompense lui était décernée dans la même ville pour un nouveau poème philosophique, l'Immortalité de l'âme. Des lors les succès vinrent nombreux, lui, valant une réputation régionale, à laquelle ne contribuaient pas peu son grand dévouement, son enthousiasme pour la Cause son caractère gai, un esprit plein de saillies, un cœur généreux. D'ailleurs il renonça vite aux grands sujets pour se contenter des triomphes plus faciles de la muse de la chanson. Car c'est surtout un chansonnier qu'il fut, après Castil-Blaze, dont il a la finesse, le sourire, la bonhomie, mais avec beaucoup moins de force dans la langue, moins d'originalité dans le tour, moins de pureté provençale dans le goût et dans le style. Son petit recueil de chansons parut en 1870 sous le titre Lou Flasquet de Mèste Miquèu (le Flacon de Maître Michel): — Le Michel du Flasquet est le philosophe et le chansonnier d'un horizon borné par les cimes bleues du Ventoux et la campagne dorée d'Eyguières. Ame légère, pensée claire, il semble, à l'entendre, que la vie ne soit qu'une longue partie de cabanon au cagnard, entre une brune maîtresse et un bon flacon de Château-Neuf: la pipe, le flacon, la maîtresse, mes bons amis, voilà le vrai bonheur! avec quel amour il le dit et le redit, ce refrain, avec finesse et sans obscénité!... Anacréon aurait signé telle de ses pièces (1)...
Ce n'est pas que maître Michel manque d'émotion et de sensibilité, et qu'il borne son idéal de la vie au carpe diem d'Horace. Dans certaines de ses chansons, le souvenir du village natal s'évoque avec une légère teinte de mélancolie dont la sincérité simple, sans emphase, plaît infiniment. De même le spectacle de la guerre rallumée en Europe fait frémir son âme bucolique, éprise du grand idéal républicain de la fraternité à laquelle il convie ses amis de boire.
Mais sa bonne humeur pleine de santé a vite chassé les nuages, et nous retrouvons le poète à son cagnard, les yeux perdus dans le bleu du ciel, dévidant ses rêveries à la fumée de sa pipe.
C'est en restant ainsi simple et sans grande profondeur, mais avec d'aussi heureuses dispositions morales, que l'épicurien A. Michel est devenu populaire.
— Son livre, a dit un de ses compatriotes, est l'expression de notre nature provençale, de notre manière d'être, de notre humeur joyeuse...
C'est pourquoi, avant qu'apparût leur vrai chantre, Charloun Rieu, les cercles de village, les chambrées paysannes eurent un véritable enthousiasme pour Mèste Miquèu. Il faut bien dire qu'il profita de la vogue dont jouissait, lorsqu'il écrivit, le genre qui avait fait la fortune de Béranger. Car il est juste de le rapprocher du souriant poète des Lisettes et des Babets comme aussi de Désaugiers. Il leur ressemble par plus d'un trait, et il représente dans la production provençale de 1860 à 1875 une école qui, déjà démodée à Paris, avait encore beaucoup d'adeptes en province. Rhabillée à la mode de Crau, Michel était juge de paix à Eyguières (2) quand il publia son Flasquet, il était naturel que cette école de la gaieté eût un représentant dans la littérature d'oc. Celle-ci participe trop à la culture générale française pour qu'on n'y trouve pas l'influence de cette culture. Pour sa part, l'œuvre d'A. Michel est un indice certain de cette influence.

(1). Valère Bernard, Éloge d'Alphonse Michel (Revue Félibréenne, juin 1893.)
(2). C'est à la suite d'une pétition de ses habitants que Michel avait été nommé juge de paix du canton d'Eyguières.

Cela ne l'empêche pas de rester très provençale et même suffisamment originale.
D'ailleurs A. Michel sut s'intéresser à bien autre chose qu'à la chanson. Sans compter quelques traités juridiques que sa profession l'amena à écrire, on lui doit une excellente histoire de la commune d'Eyguières, qui prouve qu'il pouvait écrire en provençal aussi bien la sérieuse prose que l'aimable poésie. On lui doit aussi de longues et fécondes recherches sur le folklore des pays qu'il habita au cours de sa carrière de juge, et une action, une propagande félibréennes, incessantes et fort heureuses, dont les félibres lui sont très reconnaissants. Son Flasquet contribua beaucoup à rendre sympathiques les idées qu'il répandait partout et qui faisaient s'éveiller d'ardents patriotes provençaux et français. Au

reste il sut, sous l'uniforme de capitaine des mobiles, mener sa joyeuse muse de Provence à la guerre de 1870-71 pour la défense de la grande patrie.
Alphonse Michel fut nommé majoral en 1876, avec la cigale du Var. Il mourut à Marseille le 13 mars 1893.
Le Flasquet ayant été publié sans traduction française, nous avons traduit nous-mêmes les pièces qui suivent.

ESCOUTO SE PLÒU

Èr: Ah! qu'il fait chaud!

Escouto se plòu! (bis)
Aro de pertout s'ause dedins l'aire
Aqueste refrin que vous fiche en caire:
Escouto se plòu! (bis)

Acò 's lou pan subre la taulo,
Es lou juvert dins lou fricot;
Se largo pas quatre paraulo
Que noun quaucun i' apounde acò:
Escouto se plòu, etc.

Se vous an rout li bras, la tèsto,
Se vous an begu voste vin,
I'aura toujour quauco voues lèsto
Pèr vous entouna lou refrin:
Escouto se plòu, etc.

Sias pres d'amour pèr uno femo,
A si geinoun venès ploura;
Mai, se sias paure, amour, lagremo,
Rèn ié fai rèn, e vous dira:
Escouto se plòu, etc.

Sias bon enfant, sias franc de vice;
Ami, parènt n'en counvendran.
Demandas-ié quauque service,
Ami, parènt vous respoundran:
Escouto se plòu, etc.

Quand l'amour nous viro l'esquino,
Que lis an vènon languissènt,
En un cantoun, fasènt la mino,
La Mort espèro en se disènt:
Escouto se plòu, etc.

Aro la Prùssi nous enfeto;
Mai farié bèn de s'arresta.
Se nous secavo trop la guèto,
Tambèn poudrian i'ana canta:
Escouto se plòu, etc.

Se mai pichouno cansouneto,
Messiés, noun pòu vous agrada,
N'en sourtirai li braio neto
En disènt pèr vous saluda:

Escouto se plòu! (bis)

Aro de pertout s'ause dedins l'aire
Aqueste refrin que vous fiche en caire:
Escouto se plòu! (bis)

(Lou Flasquet de Mèste Miquèu.)

CANTARAI MAI

Èr: Deux fois trente hivers ont blanchi ma tête.

Vouliéu pllus canta. Mai, dins li pradello
Vesènt tournamai li flour s'espandi,
Ai senti subran de cansoun nouvello
Boumbi dins moun cor e me siéu desdi.
Coume resta mut, quand tout lou terraire
Es clafi de flour que prefumon l'aire!
Dins nòsti jardin, sènte qu'es verai,
Tant qu'auren de flour, ami, cantarai!

Vouliéu plus canta. Mai, dins ma cabano
Ai trouva 'n flasquet tout plen de vin vièi,
E noun regretous dóu tèms que debano,
Ai begu 'n cantant aquéu vin d'elèi.
Coume resta mut quand lou vin petejo
Et dins vòsti got ris e cascaiejo!

Dina nòsti flasquet, sente qu'es verai,
Tant qu'auren de vin, ami, cantarai!

Vouliéu plus canta. Mai, l'autro vesprado,
Babèu me vesènt triste e souloumbrous,
Se pènjo à moun còu e 'mé 'no brassado
A reviscoula moun cor amourous.
Coume resta mut, quant vosto mestresso,
Lis iue plen de fiò, vous fai de caresso!
Dins nòsti païs, sènte qu'es verai,
Tant qu'auren de chato, ami cantarai!

(Lou flasquet de Mèste Miquèu.)

IÉ TOURNARAI
Èr: Le Cabaret.

Siéu nascu dins uno bourgado
Qu'es meme au pèd dóu Mount-Ventour
E que, sus la roco empegado,
N'a que de colo à soun entour.
Aqui lou printèms de moun age
Coume un fiéu d'or s'ei debana:
Ié tournarai, dins moun vilage,
Vèire lou nis ounte siéu na,) bis.
Lou nis galant ounte siéu na.)

Tout pichounet, subre lis iero
Is escoundaio jougavian;

Un pau pus tard dins la ribiero,
Li cambo nuso, gafavian;
A cha parèu, dins li bouscage
Anavian, pièi, nous permena...
Ié tournarai dins moun vilage, etc.

Pièi di felibre de Prouvènço
Ausère aqui li proumié cant.
Cant de bonor, de reneissènço,
Pèr moun cor jouine erias toucant!
A toun aflat, divin langage,
Quant de pantai i'ai degruna!
Ié tournarai, dins moun vilage, etc.

Coume la flour de la pradello
Se duerbe i rai dóu caud soulèu,
Ansin moun amo sounjarello
I bais d'Amour se durbè lèu.
Aro ounte soun, amour voulage
Tóuti li bais que m'as douna?
Ié tournarai, dins moun vilage, etc.

Pèr Sant Laurèns qu'es nosto voto
Ère toujour lou bouto-entrin;
Ère de tóuti li riboto;
Cantave tóuti li refrin;
Car pèr li vot, li roumavage,
Ére segur lou mai fenat...
Ié tournarai, dis moun vilage, etc.

Ié tournarai! De ma jouvènço
Pantai, cansoun, amour, plesi,
Ié sarés plus qu'en souvenènço,
Car, bèu passat, sies desglesi!
Avans de faire lou grand viage,
Vole, pamens, me i' entourna.
Vole mouri dins moun vilage,
Dins lou bèu nis ounte siéu na,) bis
Lou nis galant onute siéu na.)

(Lou Flasquet de Mèste Miquèu.)

MARIUS GIRARD
(1838-1906)

ŒUVRES. — Lis Aupiho, poésies et légendes provençales (Avignon, Roumanille, 1877); — Brinde prouvençau en Bartalasso, plaquette (Beaucaire. E. Aubanel, 1888); — La Crau, poésies et légendes (Avignon, Roumanille, 1894); — Inédit: Aneto, Li Cabro-Fiò, poésies intimes.
Girard a collaboré à la plupart des publications provençales et principalement à l'Armana Prouvençau et à l'Aiòli. Il a donné dans Les Echos de Provence, journal hedomadaire (année unique, 1884), des Profils et silhouettes du Félibrige.
Marius Girard, félibre et architecte, né à Saint-Rémy le 10 mai 1838, est l'un des plus jeunes poètes de cette première et enthousiaste génération du Félibrige qui vint, après Mirèio, grossir les rangs des Fondateurs et de leurs vieux amis.
Fils d'un architecte compatriote et camarade de Roumanille, il avait, dans la maison paternelle de Saint-Rémy, entendu dès l'enfance, de sa bouche même, les premiers vers provençaux du Père du Félibrige. Bercé par cette poésie, Girard n'eut pas, comme tant d'autres, à se convertir, à revenir à la langue provençale après des tentatives plus ou moins heureuses dans la langue française d'oïl. C'est sans

hésitation qu'après de bonnes études à Marseille, où il se fit remarquer par ses compositions littéraires et pour le dessin, il se mit à écrire dans le parler de son pays, dont la grammaire et la graphie étaient déjà posées, et dont la gloire avait déjà consacré bien des œuvres et entre autres Mirèio.
Il débuta, du moins de façon publique, aux fameux Jeux Floraux d'Apt en 1862. De ce jour, il fut fidèle toute sa vie à la Cause de la Renaissance provençale et lui consacra non seulement son talent littéraire, mais aussi toute son activité et toute sa pensée. Dans l'œuvre de propagande populaire et moralisatrice, le Félibrige lui doit beaucoup.
Ses poèmes reflètent d'ailleurs admirablement, tant par le fond que par la forme, son âme simple et bonne, la finesse de son esprit, la pureté de sa vie. On n'y trouve pas de grandes prétentions, point d'orgueil ni de désespérance romantiques. Girard formerait assez bien le chœur avec le Roumanille des Margarideto, le Crousillat de La Bresco et le Mathieu de La Farandoulo. Sa forme, ses rythmes sont agréables, coulants, faciles, quelquefois un peu trop.
Mais il est souvent charmant ou touchant, surtout dans les sujets d'ordre intime et familier. D'ailleurs il est avant tout le poète du terroir et du foyer...
Les œuvres de Girard, poésies enthousiastes, mais naïves et bonnes et simples, sont réunies dans deux livres: Lis Aupiho et La Crau, et le plus souvent tout y est écrit en l'aimable honneur de Saint-Rémy. Vous voyez bien cette montagne, qui fait à Saint-Rémy un incomparable décor? Eh bien, dans les vers de Girard, tous les mornes ou creux de roche de ces collines poétiques se reflètent ou se mirent: Romanin, la Vallongue, la Vau-Rugue, Saint-Clerc, le Lion-de-Gaussier, la Caume, la Roche-Rousse, l'Eglise-Blanche, la Font-du-Merle et la Tour-du-Cardinal. Et dans ces vers il semble que vous foulez toujours les thyms, les lavandes, les romarins de Sant-Remy: et cela vous embaume. Certes il n'est pas donné à tous de bâtir des monuments comme vos antiques, comme l'arc-de-triomphe ou le mausolée des deux Jules. Mais pourtant, quand parfois vous vous promenez le long d'un ravin et que vous y rencontrez une simple croix de pierre, en vieille pierre de Saint-Rémy, comme nous pourrions dire la Croix-des-Rogations, n'est-il pas vrai que cela fait plaisir?
Et tellement ils plaisent, ces monuments tout simples et populaires, que votre Croix-des-Rogations bien qu'elle sait cachée au milieu des ronces, souventes fois je l'ai vue couronnée de fleurs par quelque main pieuse. La poésie de Girard est quelque chose, vous dis-je, comme des croix de Rogations, un document de foi, de religion pour Saint-Rémy (1)!
Sous leur forme symbolique, les paroles de Mistral donnent bien la note et la valeur exactes du talent de Girard. Il faut y ajouter que, si ses œuvres sont surtout consacrées à chanter le pays du poète, c'est non seulement par des descriptions heureuses d'un réalisme sincère, bien observé, avec un sens visuel exact de la nature, mais aussi en rapportant et en fixant littérairement, sous une juste couleur locale, les légendes et les traditions populaires de ses rustiques habitants. Dans Lis Aupiho (les Alpilles, 1877), les légendes en effet occupent la plus grande place et forment la partie la plus attrayante. L'action, comme il sied à d'assez courts poèmes, n'est jamais très compliquée: un fait plus ou moins embué de merveilleux, datant de l'imprécise époque des seigneurs et des troubadours, et que le poète a recueilli sur les pentes des Alpilles, de la bouche des paysans qu'il fréquente et qu'il aime. La conclusion en est toujours saine et morale. En ce genre, Marius Girard annonce le Félix Gras du Romancero.

(1). F. Mistral, Discours aux obsèques de M. Girard, in Lou Félibrige d'oct. 1906.

Mais lorsqu'il sort du genre descriptif ou du légendaire, et lorsqu'il aborde le domaine du sentiment, comme dans ses premières poésies, chaudement rimées, il n'est pas le poète des grandes émotions. L'amour reste pour lui un sentiment le plus souvent agréable, qui lui apporte beaucoup plus de joie que de souffrance. Si parfois une légère mélancolie y a sa place, elle reste douce et d'une émotion peu profonde et sans doute peu durable. En cela Girard est encore de l'école très provençale, un peu épicurienne, de son maître Roumanille comme de son ami Crousillat: — Ce qui nous attire assi vers Marius Girard, c'est cette complexité qui en fait une des figures les plus curieuses du Félibrige. N'éprouve-t-on pas en effet, en lisant ses vers, un réel plaisir à se demander ce qui domine en lui du croyant rigide ou de l'épicurien à la façon d'Horace, du troubadour romanesque ou du paysan ami des pins et des mornes?... Mais il ne faut pas oublier que ce livre (Lis Aupiho), livre de début, bien que M. Girard l'ait publié à quarante ans, renferme des pièces composées à des dates très diverses; et peut-être est-ce dans ce mélange des poésies de l'âge mûr et des poésies de jeunesse qu'il faut chercher la clef de l'énigme (1)...
En réalité, tout en tenant compte de l'évolution que l'âge amène dans les goûts et les idées d'un poète, il y a chez Girard, comme les chez les meilleurs félibres et chez Mistral, comme chez tous les Provençaux de bonne race, le mélange intime et harmonieusement fondu d'un christianisme sincère, d'un catholicisme non sectaire et, nous l'avons dit d'un léger paganisme antique, d'un doux épicurisme de bon aloi. Ces sentiments, qui peuvent paraître opposés sous tel climat plus rude, chez des hommes

de race moins affinée, se concilièrent de tous temps dans l'âme riche de nuances du peuple méridional et dans sa religion. Habitant au milieu d'une nature adorable, il se plaît à aimer Dieu dans les beautés de sa création. Parmi la foule des Félibres qui incarnent plus ou moins le génie de la race, Girard compte comme l'un des plus représentatifs du pur type provençal.

1. Armand Dauphin, Lis Aupiho, étude littéraire, Revue Félibréenne (mars 1893).

Son deuxième recueil de vers, La Crau (la Crau), date de 1894.
— Tu y trouveras, dit l'auteur dans son avant-propos, des paysages connus, des rayonnements d'Avril, des fleurs éparses d'hysopes, de glaïeuls et d'asphodèles, des touffes de lavandes et d'immortelles, des senteurs de thym, des envolées de hérons, des ferrades de taureaux sauvages, des lueurs d'étang, le murmure du vent dans les saules et, sur les tamaris des solitudes camarguaises, le chant monotone des cigales solitaires. Toutes ces choses-là, mises en récits, entendues, observées, écrites, dessinées là-bas, seul, perdu des semaines entières, le crayon dans la poche et le fusil sur l'épaule.
En somme La Crau renferme des œuvres du même genre que celles de Lis Aupiho, Mais plus sereines ou mélancoliques sous l'effet des ans. De plus, le sens visuel du poète s'y affirme davantage dans des tableaux et des descriptions saisissants de vérité et de couleur. L'on y voit, sinon paraître, du moins se développer aussi un genre plus intime, poésie qui prête une âme vivante aux objets matériels de la maison et du foyer. Ce genre s'affirmera de plus en plus et de mieux en mieux dans les productions de la dernière partie de sa vie, dont il avait annoncé la réunion sous le titre de Li Cabro-Fiò (les Chèvrefeuilles), volume qui n'a pas été édité. Mais bon nombre de ces pièces se lisent dans l'Armana ainsi que dans l'Aiòli et dans toutes les publications provençales Contemporaines.
Au total, l'œuvre de Girard est assez abondante et inégale. Elle aurait gagné sans doute à être plus resserrée. Mais il s'y trouve assez de choses très bonnes de forme et excellentes de fond pour faire de leur auteur le type parfait du bon poète. Il ne lui manqua qu'un peu de ce métier qui fait défaut à tant de félibres, pour mériter le nom de grand poète.
Lauréat de plusieurs jeux floraux, maître en Gai-Sabé depuis 1877, majoral en 1887, avec la cigale des Alpilles, syndic de la Maintenance de Provence en 1901, officier d'Académie, il a toute sa vie exercé de nombreuses charges dans les sociétés félibréennes. Il avait été en 1868 l'un des principaux organisateurs des fêtes de Saint-Rémy en l'honneur des Catalans.
Il avait, en récompense, reçu du gouvernement espagnol la croix de Chevalier de l'ordre de Charles III.
Vieillard vigoureux à la belle barbe de fleuve antique, le meilleur des hommes et la plus accueillant des amis, Marius Girard est mort dans sa petite ville natale le 11 août 1906. Signalons que sa fille, Mme Joachim Gasquet, a été reine du Félibrige de 1892 à 1899.
La traduction de nos extraits de Girard est cella de l'auteur revue et corrigée, sauf pour la pièce Lou Belèn, que nous avons traduite nous-mêmes.

LOU BLAVET

Toujour, despièi, me n'en souvèn.
T. AUBANEL

Vous n'ensouvèn, madamisello?...
— Ié vai agué dès an bèn lèu
Li parpaioun dins li tousello
Festavon Diéu e lou soulèu.

Tout-bèu-just dourissien li sàuvi;
Lou riéu risié dins li creissoun;
I'avié de guespo sus li fàuvi,
I'avié de nis dins li bouissoun.

Coumo uno coupo qu'èi trop pleno,
Moun cor desbourdavo. Pamens
Chatouno gènto, blanco e leno,
Me coumplasiéu dins mi tourment.

A vous sounjave, o moun amigo!
Quand tout-d'un-cop sus lou cèu blu,

A travès champ, dins lis espigo
Cencho de rai e de belu.

Vous destousquère palinello
Amout, au pèd d'aquelo crous...
Oh! qu'erias noblo e qu'erias bello,
Madamisello!... e iéu urous!...

Triste e sounjaire, de mounte èr
Sentiéu l'óudour di peteli;
Sus uno ribo iéu mountère
Pèr mies vous vèire! — Alin, alin.

Darrié la crous, que se dreissavo,
Griso e daurado, entre li baus,
L'errour venié, lou jour beissavo
Adusènt l'oumbro e lou repaus.

Quand vous siguerias enanado
Coupère dre souto li pin;
E venguère d'uno alenado
Davans la Crous dis Aubespin.

La niue venié, fasié fresquièiro...
Prenguère sus lou pedestau
Un blavet à la crous de pèiro,
E l'aduguère à moun oustau.

E desempièi, paure felibre!
Aquéu blavet iéu l'ai rejun
Entre dos pajo, dins un libre,
I'aura dès an au mes de Jun.

Quand siéu triste, o ma bèn-amado!
Duerbe lou libre, e lèu, lèu, lèu,
Vous revèse dins la ramado,
Cencho de flour et de soulèu!

Crous di Vertu, 6 d'Abriéu 1869
(Lis Aupiho, Souto li Pin.)

SOUNET

PÈR MÈTRE SUS LA FACI PRINCIPALO DE LA CROUS DIS AUBESPI

O crux ave, spes unica.

Simbèu divin, crous pouderouso,
Ajudo-nous!... e longo-mai,
T'adurren de flour óudourouso,
Tóuti lis an au mes de Mai.

Lume di cimo benurouso,
Esclairo-nous!... e tourna-mai,
De ta puro flamo arderouso
Abraso-nous à tout jamai!

Crous de moun Diéu! crous iumourtalo,

Que sèmpre drecho e sèmpre talo,
Amount auboures toun front siau!

Qu'eternamen subre ta tèsto
Entre li nivo e lis uiau
Moron lou tron e la tempèsto!

Crous di Vertu, 14 de Jun 1874

(Lis Aupiho, Souto li Pin.)

LOU POUS DÓU SEGNOUR

Vène, que di merlet sus li dentello
Veiras à pèd cauquet dansa d'estello.
F. MISTRAL

Quihado e fièro sus un moure,
A Barbentano i'a 'no tourre
Qu'aubouro dins lou cèu sa cencho de merlet.
Sus lou roucas antan bastido
E de vieiun aro vestido,
Plouro sa resplendour, si mèstre et si varlet.

Carrado e griso, amount s'enauro,
Et de trelus soun front se dauro,
Tre que lou blound soulèu casso l'escurita:

Encourounado de dentello,
Alor de rouge s'enmantello
Coume un page amourous qu'espèro sa bèuta.

Lou rateiròu ié trèvo e niso
Sus lou rivet de sa deviso,
La deviso en latin de Mounsegne Grimau;
E d'aquèu rode de plasènço,
Vesès lou Rose e la Durènço,
Qu'entre-mesclon alin si blu riban d'esmaut.

D'aquelo tourre, acò dèu èstre,
M'an vougu dire qu'un di mèstre,
A passa tèms, raubè la fiho d'un pauras:
Lou dur segnour de l'encountrado
L'avié souleto rescountrado,
E countènt, s'èro di: de-vèspre, tu l'auras!

— Bello, ié vèn, vaqui daurèio,
Diamant, bouquet, richo liéurèio...
De flour souto ti pèd iéu farai semena;
Te farai gènto segnouresso;
Saras manjado de caresso;
Coume un esclau pèr tu me leissarai mena.

— Vous bescoumtas sus ma feblesso,
Diguè la chato, ai ma noublesso:
Siéu fiho de pacan! Nascudo dins l'ermas,
Noun ai besoun de tant de viéure;
Emé mi sorre ame mai viéure,

Ame mai, o segnour, e moun paire, e moun mas!

E lou baroun à cor de mabre,
Lou dur segnour, d'amour alabre,
Tout-d'un-cop, devenènt blave coume la Mort,
Sono soun mounde: — Que l'embarron,
Dis, touto vivo que l'entarron
Avau dins lou grand pous! Siéu lou mèstre,e siéu fort!

Mai enterin un vièi en aio
Despendoulant sa longo daio,
Escalo peramount au sourne castelas,

E penetrant dins la grand salo:
— Baroun, ié dis, li Prouvençalo
Amon la liberta... Ma fiho! car tu l'as! —

Lou baroun traite vòu s'encourre
Dins la viseto de la tourre...
Dins Barbentano, vuei pèr la proumiero fes,
La daio fai fugi l'espaso:
— Anas dóu pous leva la graso,
Cridavo lou segnour, v ivo l'atrouvarés...

Mai la daio terriblo e proumto
Après lou lache toujour mounto,
Au darrier escalié dóu tourrihoun, l'ajoun,
E lou sagato cridant gràci...
Pièi lou pacan, dintro l'espàci,
Jito lou castelan dóu bout de soun dounjoun.

Quand desclapèron la paureto,
Ai! sieguè folo, pecaireto!
E li Barbentanen cavèron un eissour,
Un autre eissour d'aigo blavenco,
Car despièi, li Barbentaneneco
Vouguèron plus tira d'aigo au Pous dóu Segnoun.

Barbentano, 15 d'Avoust 1865.

(Lis Aupiho, Sus li Moure.)

LOU POUS

Albo notanda lapillo.

Èro un vièi pous à flour de terro;
Me souvène pas bèn ounte èro...
Un pous craven, estré, prefound,
Ounte lou coudelet s'empielo
Contro lou pous i'avié 'no pielo
A coundu long e gaire founs.

Cacalausoun e reguindoulo,
E fueio d'èure, en farandoulo
Barrulavon subre li flanc

D'aquéu coundu de pèiro duro,
Ascla, taca de móusiduro,
E ié nisavon de quiéu-blanc.

Au bout dóu treiau pendoulavo,
Desglesi, lou soulèu brulavo,
Lou ferrat penja dins lou gourg,
Se balancant à la carrello
Basso, mau vouncho e renarello,
Sus l'aigo blavo de l'eissourg.

Un jour d'Avoust, à la vesprado,
En pleno Crau batènt l'estrado,
Un jour, n'ai garda souveni,
En aquéu pous venguerian béure
E graverian, entre lis èure,
Nòsti dous noum... Aro es fini!...

Lou Pous dóu Ventihòu, 3 d'Avoust 1878.

(La Crau.)

LOU CLAR

Et l'azur vous sourit de son regard de vierge,
Et l'on est inondé par un soleil joyeux.
F. COPPÉE.

L'estiéu, tout en cassant, quand lou soulèu dardaio,
Vous arribo à la Crau de vèire, entre dous mas,
Un tra blu, long, estré, lusènt coume uno daio,
Vous barra l'óurizoun eilalin dins l'ermas.

A l'avuglanto lus que brulo la champèiro,
E coungrèio li créu, e vous ensuco lèu,
Lou vesès pau-à-pau s'alargi dins li pèiro,
Coume un metau foundu que boui au grand soulèu.

Es un Clar; es de ploumb, es mort. Entre li tousco,
Semblo un mirau jita pèr Diéu dins lou trescamp;
Se vèi ges de risènt subre soun aigo tousco,
Ounte bevon li tau que van se refrescant.

Sus si bord, pèr Febrié quand vèn la Candelouso,
Negras e brancaru, li màigris amelié
Se vestisson de blanc e, dins la lusour blouso,
S'aubouron de pertout coume de candelié.

E vesès sus lou Clar passa li dindouleto
En vai-e-vèn... Vesès travessa lis aucèu,
Rasant l'aigo, de-fes, dóu bout de sis aleto,
E l'iue destrio plus s'es l'aigo o s'es lou cèu.

E sus aquéu mirau d'uno bluiour de vèire,
Là niue quand lou flamen subre sa pato dor,
Esmougu, pensatiéu, dins lou Clar poudès vèire
La luno rousseja coume uno taco d'or.

Alor vous recuiènt dins la grand soulitudo,
Un moumen revesès, sus lou Clar agradiéu,
Li pantai esvali, lis ilusioun perdudo,
E, toumbant d'à-geinoun, plouras e pregas Diéu!

Lou Clar di Baus, 10 d'Avoust 1874.
(La Crau.)

BREGIDO

Elle était dans la fleur de la quinzième année.
ANDRÉ LEMOYNE.

A l'oumbrino d'uno sebisso
Facho de quàuqui tamarisso,
Galanto que-noun-sai, Bregido s'estroupant
S'assèto sus uno barioto,
Manjant de róugis agrioto
'M'un tros de pan.

A soun entour, dins l'aigo lindo
D'un rajeiròu, cinq o sièis dindo
Bequeton dins li berlo, e sus li jounc en plour,
'Mé si cors grèule coume aguïo
Li damisello verdo e bluïo
Trèvon li flour.

Li blóundi loco fan si freto,
Li courdounié fan si tireto
Dintre lou clar cristau de l'aigo s'espaçant;
Lou riéu s'encour, ris e cascaio;
Dins li luserno i'a de caio
E de passant.

Un pau plus bas dedins li mueio
Leissant flouta si làrgi fueio,
La ninfèio en boutoun semblablo à-n-un gros iòu,
Sus l'aigo verdo s'estalouiro;
A l'ourizount, vers li sansouiro
Bramon li biòu.

Dintre la plano e sus l'auturo
Tout es en fèsto: la naturo
S'eigrejo de pertout de soun repaus d'ivèr;
Lou pèis boulego dins lou Rose;
Lou flamen se vestis de rose,
L'aubo de verd.

Bregido a pas quinge an: superbo,
Autour dóu mas acampo d'erbo
Au pèd di tamarisso e, fièro coume un pin,
A fa soun fais, e lou courdello
De seniçoun et de cardello
Pèr si lapin.

Es miejour. A sa pleno saco
D'erbo e de flour. Alin li vaco

Paisson dins la palun. Bregido s'estroupant
S'assèto subre sa barioto
E lèu manjo sis agrioto
Emé soun pan.

Anfiso, 4 d'Abrièu 1880.
(La Crau.)

LOU BELÈN

Enfant, despachas-vous! Anen à la mountagno:
Emplissès de castagno
Li pocho e lou panié,
Anaren à Sant-Clergue. An! daut! l'aureto boufo;
Acamparen de moufo
Eica long di canié.

Adurren de liquèn blanc, à fueio frisado,
De peireto brisado,
De rouge verbouisset,
De bouis, de brout de pin, de roure, de féuseto...
Pièi de cacalauseto
E de sable rousset.

Anarès pièi cerca quàuqui lònguis agüïo,
Metren d'argelo bluio
Trempa dins de toupin;
Deman la pastaren. Pièi, manjant de castagno
Bastiren de mountagno
Que plantaren de pin

La pasto estènt à poun, eidracado e proun molo,
Dreissaren nòsti colo...
Avant que siegue se
Caviharen li bouis plen de cacalauseto,
Li roure, li féuseto,
Emai li verbouisset.

Acò fa, mountarès e durbirès l'armàri
N'aguès pas pòu di gàrri!...
Trouvarès, au cantoun
La caisso de Nouvè póussouso e pestelado,
E pèr la niue 'stelado
Sourtiren li santoun.

Lis arrenguieraren plan-plan sus la pastiero,
E n'en faren tres tiero:
Pichot, mejan e grand.
Uno fes tout sourti de l'auturo à la baisso,
Remountarès la caisso,
Sounarès vosto grand.

Pièi faren lou Belèn: sus uno post aplano
Que retraira la plano,
Afeciouna, badant,
Li plus pichot santoun metren subre li mourre,
Li mejan dins li roure,
E li grandet davans.

Sus lou plus aut cresten quiharen la Ravido,
Que, touto esbalauvido,
Aubouro li bra'n l'èr.
Pièi lou roumlin de vènt, lou mounié 'mé soun ase,
Lou cassaire Jan Blase,
E lou baile Audibert.

Plus bus, sus lis apens, Margai emé si fedo;
Tremant sa cambo redo
Lou bóumian Jan Carau,
L'Avugle, Pistachié, Bourtoumiéu l'amoulaire,
Pipo-Moust l'escoulaire
Que porto dous barrau.

Metren sus lou davans: lou pous, l'estable, l'oste,
Que vòu coste que coste,
Vèire l'enfant divin:
L'oste laid e marrit que dins la lusour terno
Porto emé sa lanterno
Un flasco de bon vin.

Plaçaren l'Enfant-Diéu sus un pauquet de paio,
La Vierge touto en aio,
Sant Jousé'mé lou biòu,
L'ase, lou rastelié, li pijoun sus l'escalo,
Pascau emé Pascalo
Arribant sus soun mióu

(Pascalo adus un brès, Pascau uno merlusso);
Mesfisènt, brandant l'usso,
Lou pastre Bramo-Fam,
Lou metren dins un caire, apoundènt sa courdeto
E durbènt sa saqueto
Pèr ié bouta l'enfant.

Plaçaren à l'asard li pastre, li pastresso,
Li mèstre, l' mestresso,
Li ràfi, li bouié,
Li fiho e lis enfant venènt dins la niue semo
E, mescla 'mé li femo,
Roustido e sa mouié;

Cristòu tambourinant sa gaio farandoulo,
Verano emé soun oulo,
Li metren ou paié.
Verano, en arribant, pèr la Vierge poulido
Fara 'no aigo boulido
De sàuvi 'me d'aiet.

Et tout acò vesti de cadis, de bourreto,
D'estame, de sargeto,
De velour, de tartan,
De tóuti li coulour, blanc, blu, verd, rouge, negre,
Urous, galoi, alegre,
Vendran vèire l'enfant.

A paiaren la post de sablo e de peireto,
Plaçaren la carreto,
La font e lou bacin,

Souspendren à-n-un fiéu lis ange à blànquis alo,
Gros coume de cigalo,
Voulant dins lou cèu-sin.

Alor, suhre lou tout, dins la niue fouscarino
Jitaren de farino
E de nèu à souvet.
Alor sara feni!... Marciau em' Adèlo
Abraran de candèlo,
Cantaren de nouvé!

(Li Cabro-Fiò.)

ANTOINETTE RIVIERE
(ANTOINETTE DE BEAUCAIRE)
(1840-1865)

ŒUVRES. — Li Belguo d'Antounieto de Bèu-caire, emé la courouno trenado pèr li Felibre, poésies posthumes (Avignon, Aubanel frères, 1865).
A. de Beaucaire a collaboré à l'Armana Prouvençau, sous le pseudonyme la Felibresso de l'Èurre (la félibresse du Lierre).

Marie-Antoinette Rivière, plus connue sous le nom d'Antoinette de Beaucaire, naquit à Nîmes en 1840 et, au sortir d'une enfance pieuse et maladive, mourut en 1865 à Beaucaire, où habitait son honorable famille. Amenée au félibrige par le poète Louis Roumieux, c'est la plus touchante et ce fut sans doute la plus regrettée des premières félibresses provençales car après avoir ravi de ses chansons passionnées et mélancoliques le printemps du Félibrige, elle mourut poitrinaire, et on peut aussi bien dire d'amour, dans la fleur de sa jeunesse, d'amour pur et d'ardente flamme pour un qui n'aimait que Dieu. S'il fallait trouver dans notre littérature française une figure qui eût quelque air de ressemblance avec celle d'Antounieto, la figure de l'idéale Eugénie de Guérin paraîtrait tout indiquée. Chez l'une comme chez l'autre, une élévation de sentiments et une délicatesse de conscience fort rares, une âme plus assoiffée d'amitié que d'amour; un cœur désireux de sacrifice au nom même de l'affection qui le remplit; dans l'œuvre de l'une et de l'autre, le reflet fidèle de cette âme et de ce cœur, l'image exacte, sans prétention aucune, sans convenu artificiel, de leur physionomie morale. La poétesse que fut la tendre Antoinette, dont le talent fait de pureté, de fraîcheur, de sincérité, d'émotion et de piété donnait de belles espérances, n'a laissé qu'un très petit nombre de poésies, juste égal au nombre de ses années: 25 pièces et tout, qui chantent et glorifient la nature, l'amour, l'amitié et la mort. Elles ont été pieusement recueillies par Louis Roumieux sous le titre Li Belugo d'Antounieto de Bèu-caire, emé la courouno trenado pèr li Felibre (littéralement, les Etincelles [c'est-à-dire les Bluettes] d'Antoinette de Beaucaire, avec la couronne tressée par les Félibres). Le volume, un bel in-8° comprend: 1° une préface biographique, pleine d'intérêt et d'émotion, par le même Roumieux, retraçant les principaux traits de l'intéressante physionomie, du caractère, du talent et de la vie si courte de la jeune félibresse; 2° quelques vers adressés à Antoinette, quand elle vivait, par Roumieux, Emmanuel des Essarts et Alphonse Tavan; 3° Li Belugo d'Antounieto, c'est-à-dire les poésies d'Antoinette elle-même; 4° enfin Lou Dóu d'Antounieto (le Deuil d'Antoinette), véritable couronne de poésies, tressée, comme le dit le titre, par la main des Félibres, à la mémoire de leur malheureuse sœur, l'une en français, par Emm. des Essarts, et les autres en provençal, par Crousillat, Aubanel, Roumanille, Mistral, Brunet, B.-Wyse, etc., etc. En tête du volume est placé le portrait d'Antoinette, et, à la fin, la musique de plusieurs de ses poèmes, composée par J.-B. Laurens et autres artistes.
Dans l'histoire littéraire de la France, on ne trouve d'analogue à cette admirable couronne poétique que la fameuse Guirlande de Julie (1641), la plus illustre des galanteries », comme l'appelle Tallemant, composée, on le sait, en l'honneur de la célèbre Julie d'Angennes. Mais tandis que la Guirlande de Julie n'est qu'un hommage rendu à la beauté d'une grande dame de la cour, la Couronne d'Antoinette est le tribut d'admiration et de regret payé au talent précoce et à l'aimable caractère d'une jeune poétesse, morte prématurément, par les félibres, ses frères et ses amis. C'est dire que l'une a sur l'autre toute la supériorité de l'émotion vraie et du sentiment sur la galanterie et le bel esprit.

En dehors de ses poésies provençales, Antoinette de Beaucaire a laissé un certain nombre de lettres fort belles, adressées soit à une amie d'enfance et de pension, morte avant elle, soit à Louis Roumieux. On y retrouve à chaque ligne, comme dans ses vers, les pressentiments de sa mort, qu'elle appelait de tous ses vœux.
La traduction des pièces suivantes est nouvelle.

S'AVIÉ VINT AN...

Au pichot Jouanin Roumièu.

Pichot enfant, souno douço ti caresso;
Dins toun regard, i'a jamai d'amaresso,
Pichot enfant;
E quand, mignot, sus ti gauto poulido
Fau un poutoun, me dise, entre-foulido:
— S'avié vint an!...

Pichot enfant, quand ta bouqueto fino
Vèn se pausa sus moun front que se clino,
Pichot enfant,
Me dise alor, urouso e pensativo:
— Ah! dins moun cèu i'aurié plus ges de nivo,
S'avié vint an!...

Pichot enfant, quand de ta voues tendrino
Me dises: T'ame!... alor, dins ma peitrino,
Pichot enfant,
Moun cor tresano, e iéu adoulentido,
Dise en plourant: — M'agradarié la vido,
S'avié vint an!...

Pichot enfant, d'abord que sus la terro
Ai avans tu chaupi li draio fèro,
Pichot enfant,
Te marcarai la routo la plus bello...
Pèr te guida, moun cor sara l'estello
De ti vint an!...

(Li Belugo.)

LOU RELICLE

Iuei passidouno, ah! qu'ères bello,
Quand te pausè dins mi trenello!
Cou me moun cor trefoulissié,
O branqueto de mióugranié!...

Aquèu jour, moun amo amourouso
Proche d'èu èro tant urouso!...
Soun regard me devourissié,
O branqueto de mióugranié!

E d'enterin que ta verduro
Cenchavo ma cabeladuro,
Sabes, tu, ço que me disié
O branqueto de mióugranié!

EA pèr acò que t'ai gardado
Coume relicle, e recatado
A la testiero de moun lié,
O branqueto de mióugranié!

Se liuen d'éu s'amosso ma vido
Pèr me signa d'aigo benido,
Saras, tu, l'aigo-signadié,
O branqueto de mióugranié!

(Li Belugo.)

PLAGNUN

Perqué pas mouri? que moun ouro sono
E qu'eilamoundaut vèngue pèr toujour!
LOUIS ROUMIEUX.

Sus la terro d'abord que siéu tant malurouso,
Me ié laisses pas mai langui dins la doulour!

Mando-me lèu la mort: sa voues tant esfraiouso
M'agradara, moun Diéu, coume un bèu cant d'amour;

Qu'eiçabas lou bonur es taca de lagremo;
Lis ouro li mai douço an soun degout de fèu;
Ma pauro nau, pecaire! a pòu de la mar semo;
Lou sènte, sarai bèn qu'amoundaut dins toun Cèu!

Pecaire! avèn jamai de mèu sénso amaresso;
Vesèn trepa de niéu dins l'azur lou plus bèu;
Li jour li mai urous an si niue de tristesso,
E lou bres de l'amour èi souvènt soun toumbèu!

Tambèn, sono vers tu moun amo presouniero;
Prene-la, per t'ama dins l'eterne sejour...
Vole mouri, moun Diéu! Escouto ma preièro,
Que lou jour de ma mort sara moun plus bèu jour!

2 de Nouvèmbre 1864, jour di Mort.

(Li Belugo.)

MADAME AZALAÏS D'ARBAUD (LA FÉLIBRESSE DU CAULON) (1844-1917.)

ŒUVRE. — Lis Amouro de Ribas, culido pèr la Felibresso dóu Cauloun, poésies (Avignon, Roumanille, 1863).
La Félibresse du Caulon a collaboré à l'Armana Prouvençau

Née en 1844 à Cavaillon, Marie-Azalaïs Valère-Martin, bien que fille du félibre de ce nom qui a signé quelques pièces dans les premiers Armana sous le pseudonyme Lou Felibre di Meloun (le Félibre des Melons), se vit néanmoins dès sa plus tendre enfance interdire par sa mère la langue provençale, la seule que sa brave paysanne de nourrice lui eût apprise. Elevée dans un couvent d'où le provençal était rigoureusement banni, la jeune fille sentit la poésie s'éveiller en elle à la lecture des grands poètes français, et notamment de Lamartine, qu'elle s'essaya à imiter. Mais, ses études achevées, l'apparition de

l'Armana de 1855 lui révéla sa vraie vocation de félibresse, que son père encouragea. En lisant le premier almanach des félibres, il me sembla, a-t-elle écrit, que je sortais d'un songe et que je retournais à la métairie si fraîche et si ombragée de mon pauvre nourricier, et que je tétais de nouveau sur les genoux de ma nourrice. Ah,! qu'il est vrai ce vieux proverbe: Le vase conserve toujours le parfum de la première liqueur qui l'a imprégné...
Dès lors Azalaïs Martin dit adieu à la poésie française et se mit à composer en provençal, en disciple enthousiaste des princes du Félibrige, ses maîtres en Gai-Savoir. Aux environs de 1860, le hasard fit tomber entre les mains d'un Félibre son premier essai de poésie provençale, Madelano e lou Tavan
(Madeleine et le Hanneton roux). Il est assez difficile, dit-elle elle-même dans l'avant-propos de son livre, de tromper un félibre, fût-il du Martigue. Mon écriture et mon goût connu pour la littérature provençale me trahirent.
Le troubadour copia mon dialogue, et le mit sous les yeux de ses confrères de l'Armana. Ceux-ci voulurent savoir à qui ils avaient affaire. L'aimable voleur voulut bien le leur découvrir, à condition qu'ils ne dévoileraient pas mon incognito. Ils en firent la promesse, et ils l'ont tenue au-delà, puisque, grâce à leurs spirituels stratagèmes, ceux qui ne respectent aucun voile, ceux qui prétendant tout savoir, ont chargé de mes peccadilles de gentilles demoiselles qui en ont certainement le cœur net. Ils me nommèrent sur-le-champ Félibresse, et me baptisèrent la Félibresse du Caulon ou du Calavon de même qu'un tout petit enfant auquel ses parrains imposent le nom de Jean ou de Jeanne, sans qu'il en sache davantage. Ce qu'il y a de certain, c'est que Madeleine parut en entier dans l'Almanach de 1860, et que je fus toute stupéfaite, lorsque j'en reçus un exemplaire avec un galant hommage tracé sur la couverture par la main de l'un des grands maîtres du Félibrige. Noblesse oblige: après un tel encouragement, et sous la garantie de mon surnom, il m'a bien fallu marcher dans les rangs comme un agnelet dans un troupeau... A dater de là, je ne pus plus me dissimuler en présence du félibre ami qui m'avait dérobé Madelano. Un jour il m'invita à réunir mes chiffons de papier pour en former un volume. Moi qui n'avais l'intention de les recueillir que pour en faire un feu de Saint-Pierre, je m'effarouchai d'abord de la proposition, et je finis néanmoins par ne plus la repousser lorsque j'eus l'assurance que je conserverais mon voile de l'Armana.
Telle est l'origine de Lis Amouro de Ribas (les Mûres des Rives, 1863), poétique gerbe cueillie au milieu des sables dorés du Caulon par une jeune fille de 19 ans, qui a mis toute son âme pieuse et tendre dans le premier recueil de poésies en langue d'oc moderne écrit par une femme, qu'ait vu éclore la Renaissance provençale. Fraîche poésie, touchante piété, exquises naïvetés, fines observations, instruction variée, douce philosophie, morale charmante, on trouve tout cela dans Lis Amouro de Ribas, où le ton du meilleur monde s'allie à la connaissance des mœurs les plus rustiques. Et tout cela fait oublier quelques faiblesses inhérentes à l'âge de la poétesse et apparaît transposé sans effort dans la plus pure langue des félibres, sous une forme qui abuse peut-être un peu du diminutif, cette grande tentation de la poésie provençale, mais dont la grâce et la délicatesse toutes féminines égalent celles du sentiment.
Mariée dans la suite au comte d'Arbaud, la Félibresse du Caulon n'a plus guère écrit de vers après son recueil de jeunesse. Mais elle s'est acquis un nouveau titre à la reconnaissance des félibres en donnant le jour, en 1872, à l'excellent poéte Joseph d'Arbaud. Elle est morte en septembre 1917, à 1'âge de 73 ans.
La traduction des extraits ci-après est celle de l'auteur, revue et corrigée.

AU FELIBRIGE

I fiume e li topazii
Ch'entran ed escon, e'l rider d'ell'erbe
Son di lor vero ombriferi prefazii.
L'ALIGHIERI (Parad., XXX.)

Iéu siéu qu'uno chatouno, enfant prouvençalenco,
Nascudo au ribeirés d'un gaudre (1) clapeirous
Que, d'abord simple riéu sourti di cauno aupenco
Quouro, crentous, s'encour dins li prat fresqueirous,
Quouro, coume un bèu flume estènd sis erso rousso,
Pièi tout-d'un-cop, feroun, boumbis sus li roucas,
Sauto de baus en baus, e, dins su folo cousso,
Emporto aubre e restanco, anouge e serpatas.
Aquéu gaudre óublida, desempièi sa neissènço,

Pertout lou seguirai, coume un page fidèu
Fin qu'à sa mort, ounte s'esperd dins la Durènço;
Treble o clar, siau o fèr, à mis iue sèmpre es bèu!
Di Felibre avenènt voulountouso escoulano,
Iéu lou vole canta, pèr-ço qu'es mis amour;
Sus lou cresten di colo e sus l'erbo di plano,
Iéu lou vole canta, car es moun blound segnour.
Au resson di lahut, que li valènt troubaire
Fagon respoumpi l'èr de mai celèbri noum;
Iéu n'ai qu'un ruste citre, o chatouno, pecaire!
E pèr ma tèuno voues proun grand es lou Couloun.
Pamens, ajudas-me, bèus ange de Mirèio,
E di Margarideto emai de tu, Zani!
Dins un rai davalas vera iéu de l'Empirèio,
Guidas de vòsti man moun pas enfantouli.
Ajudas-me trouba li plus fini peireto,
— Esmeraudo e rubis, nega dins si auvas,
Lis amouro de róumi e li simpli floureto
Que, dins l'ombrun dis aubo, embaimon si ribas!
D'acò n'en trenarai uno primo courouno,
Se voste gàubi tria m'ajudo un brigouloun;
Pièi n'en farai óumage à la Vierge negrouno
Que dempièi dous cènts ans es Rèino dóu Couloun!...

A..., lou 7 de Mai 1860.

(Lis Amouro de Ribas, I.)

(1). Le Caulon ou Calavon prend sa source à Banon (Basses- Alpes) et se jette dans la Durance à 8 kilomètres au-dessus de Cavaillon.

LA DOURGUETO

Mout estai gent franquez' ab gran beutat.
ARNADD DE MAREUIL.

Nostro-Damo di Poumeto!
Pauro iéu! que devendrai?
Ai rout ma bello dourgueto!
Pauro iéu, coume farai
Quand au mas retournarai!

Oh! que me dira ma maire,
Elo que noun roump jamai?
Segur es vivo, pecaire!
Mai es bono que-noun-sai:
M'avié di qu'après li crido
Me croumparié 'n bèu faudiéu,
S'ère plus tant estourdido...
Mai, bello proumesso, adiéu!

Nostro-Damo di Poumeto! etc.

Dirai que l'ai de Lazàri,
Aquel ai tant jougarèu,
M'a turta'mé sis ensàrri
E m'a'sclapa moun bournèu.

Oh! lou creira, bèn que fino...
Mai pamens la troumpariéu,
E fau res troumpa, mesquino!...
Adieu dounc, moun bèu faudiéu!

Nostro-Damo di Poumeto! etc.

Metrai bèn li tros en plaço;
E ma maire, quand voudra
Prendre d'aigo, la bouniasso!
Tout acò barrulara:
Creira d'agué rout la dourgo,
La paureto!... Oh! es bèn iéu
Que vole me faire mourgo!...
Nàni, bèu faudau, adiéu!

Nostro-Damo di Poumeto! etc.

M'ère, emé proun mau, saubrado
Uno pèço de dès sòu
I darriéris óulivado;
Dourmié souto moun linçòu;
Èro pèr lis ourfaneto,
— Lou sabié, noste curat —
Sara pèr uno dourgueto...
Éli, Diéu i' ajudara!

Nostro-Damo di Poumeto! etc.

Pèr èstre pas rouvihado,
Es ausin dounc que farai:
Sajo et bono renoumado
Passo beloio e palai!
Es pas de vèire, nosto amo,
Pèr l'iue qu'a tout esclara?
Basto! bono Nostro-Damo
Fen bèn! vèngue que pourra!

Agradè 'quelo amo franco
Tant à la Maire de Diéu,
Que la chato en uno branco
Atroubè 'no dourgo blanco
Em'un poulidet faudiéu.

Ariano, lou 14 d'Avoust 1861.

(Lis Amouro de Ribas, I.)

LOU RIÉU

Platz mi be lai en estiu
Que m sojorn a font, a riu.
EL MONJE DE MONTAUDON.

— Ounte vai e d'ounte vèn
Riéu, toun aigo tant lindeto?

Au-liò d'esse trelusènt
Perqué fuges en courrènt
Sout l'erbeto?

— Iéu davale di roucas,
A travès di baumo soumbro,
E, crentous, sènso fracas,
En fugènt dins li pradas,
Cerque l'oumbro.

Au-liò de resta 'scoundu,
Dins d'escourregudo folo
Pourriéu faire escumo e brut,
E pela lou front tepu
De la colo.

En m'arrestant, pourriéu lèu
Dins uno coumbo en pradello,
Trelusi sous lou soulèu,
E pièi miraia dóu cèu
Lis estello.

Mai que m'enchau tant d'ounour
Dins li bèu païs qu'arrose
Se, quand ai coumpli moun tour,
Vène me perdre à l'ahour
Dins lou Rose?

Vai, ma migo, ame bèn miéu
Que moun aigo risouleto
Passe, ignourado di viéu,
Coume fai, sout l'iue de Diéu,
La vióuleto.

M'es proun d'èstre descubert
Dóu rigau que s'esparpaio,
Dóu gre revesti de verd,
E dóu fres boutoun dubert
Sus ma draio.

Sèns brut faire un pau de bèn,
Es ma glòri, ma courouno;
Au mounde demande rèn...
Fai coume iéu en courrènt,
Ma chatouno!

Ma..., lou 20 de mai 1861.

(Lis Amouro de Ribas, II.)